



Moi, la scandaleuse

Brigitte Lahaie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRIGITTE LAHAIE

*Moi
La Scandaleuse*



filipacchi

BRIGITTE

LAHAIE

Moi

la scandaleuse

filipacchi

© 1987 E.P.I. Éditions Filipacchi
63, avenue des Champs-Élysées 75 008 Paris

ISBN : 2 85018 538 8

La vertu ne se mesure pas au mètre carré de peau nue.

Colette

Chapitre 1

À 13 ANS, J'AI HONTE DE MES SEINS

J'ai toujours eu peur de n'être pas aimée. Je n'ai jamais redouté que cela, et pire encore, l'indifférence. J'ai toujours voulu séduire. J'étais si malheureuse quand, enfant, je n'intéressais pas quelqu'un. Je ressentais cela comme la plus cruelle injustice. Alors, pour plaire, je suis allée beaucoup plus loin que la plupart des femmes. Sans moralité. Pour moi, le plaisir est un droit, la jouissance un art de vivre. Je n'ai jamais été pudique, c'est sans doute pour cela que j'ai trouvé naturel de me montrer nue, et, plus tard, de faire l'amour devant une caméra.

Je ne fais pas réellement la différence entre une chose et l'autre. L'amour physique tient une place si importante dans ma vie, le plaisir m'est tellement indispensable, que je ne sais pas, à vrai dire, ce que peut signifier le mot pudeur. Quand un homme m'embrasse, me déshabille, me caresse, que ses lèvres affolent mes seins ou mon sexe, quand je sens l'excitation monter comme une musique lointaine qui se rapproche à une vitesse sidérale, qu'importe si je suis seule avec lui dans une chambre obscure, ou si des milliers de spectateurs assistent à ma jouissance, découvrent les plus intimes secrets sur grand écran ! Plus encore, de me savoir filmée, d'entendre la caméra s'approcher de mon corps pour le survoler m'apportait un plaisir plus intense, la sensation trouble et délicieuse de savoir qu'on allait me surprendre pendant les quelques secondes où la femme est la plus belle, dans le ralenti superbe qui conduit à l'orgasme. J'aime savoir qu'un homme est excité en me voyant. J'aime imaginer son désir, les fantasmes qui l'assaillent en me voyant prise et conquise par un autre.

En voyant les mines hypocrites se renfrogner, en entendant les critiques ou les reproches, en découvrant jusqu'où pouvait aller la haine et la jalousie, je me suis souvent demandé, avec la naïveté qui me caractérise quelquefois : « Mais où est le mal ? »

Dix ans après, je me repose la même question et ne sais toujours pas y répondre. J'ai été la comédienne « érotique » la plus célèbre, la mieux payée de France. On me connaît dans toute l'Europe, et même aux États-Unis. J'ai presque tout fait sur un écran, et bien davantage dans ma vie privée. J'ai aimé les hommes qui m'ont donné du plaisir. Pour eux, j'ai tenté toutes les expériences : j'ai appris à rendre mes

lèvres plus douces, mes mains plus savantes, à jouer avec mon corps – un simple déhanchement, une certaine façon de cambrer les reins – pour leur rendre les sensations qu'ils savaient me donner et, par orgueil peut-être, pour aller plus loin que ne vont la majorité des femmes, souvent bloquées par les tabous ou la pudeur. Je n'ai jamais eu honte de me montrer animale, quand je guettais le plaisir sur les visages des inconnus qui m'entouraient, certains soirs de folie, où je me livrais à la grande fête des sens...

Parallèlement j'ai suivi la carrière, les essais, les espoirs et les résultats de copines plus convenables qui faisaient du vrai cinéma. Je peux vous dire que la plupart de ces filles ont accepté autant de compromissions, de marchés qu'en acceptent généralement les filles spécialisées dans l'érotisme. Au risque de décevoir bon nombre de spectateurs des « salles classées X », je dois à la vérité de dire que la plupart des « hardeuses » sont loin d'être des courtisanes. Tout au plus des filles un peu plus faciles que les autres, comme on en rencontre dans tous les milieux socioprofessionnels favorisés. Pour parler clairement, le vice et l'obsession sexuelle ne sont pas indispensables pour poser nu devant un photographe ou une caméra. La véritable perversion est ailleurs, dans les crises d'orgueil qui font accepter à une fille, par exemple, pour vaincre sa rivale, un jeu qui tourne fatalement mal un jour ou l'autre.

Je fais une différence entre le plaisir et la perversion. Entre le corps nu que l'on caresse, le sexe que l'on embrasse amoureusement, et les corsets de cuir, les fantasmes scatologiques, les viols simulés et autres fantaisies qui me laissent totalement indifférente. J'ai pratiqué l'échangisme, j'ai aimé certaines « partouzes » uniquement pour satisfaire l'homme qui occupait mon cœur. Égoïstement, je préfère une soirée de tendresse au coin du feu à une « partie fine » où s'emmêlent des dizaines de couples.

On rencontre plus de femmes mariées, de jeunes secrétaires de direction, de beautés anonymes, dans les orgies des beaux quartiers, que de professionnelles de l'amour – et par là j'englobe également les vénales. Car, bien sûr, je ne peux pas nier que ce qui pousse une jolie femme à faire le commerce (photographique ou cinématographique) de son corps n'est qu'une forme indiscutable de vénalité. Telle grande star demandant un supplément de cachet substantiel pour montrer ses seins à l'écran obéit aux mêmes intérêts que le « modèle » qui fait respecter son tarif pour montrer son sexe ou son cul. Certaines pensent sans doute que l'injustice réside dans le fait que l'une est admirée par la presse, le public et les télévisions et l'autre considérée, à peu de chose près, comme une putain – ce mot n'a dans ma bouche aucun sens péjoratif, mais une sorte de beauté poétique comme ce titre de film « La maman et la putain ». La vérité est qu'il n'y a pas plus de

putains parmi les « hardeuses » que parmi les comédiennes plus classiques. Ni même que dans certains milieux très honorables où les femmes doivent conquérir très chèrement leur promotion. La prostitution ne réside pas, à mon sens dans l'exercice d'une profession, mais dans l'esprit.

N'ayant donc par nature aucune pudeur – vous me demanderiez de me déshabiller devant vous, je trouverais cela infiniment naturel et, mon Dieu, si cela semble vous faire plaisir, si j'en ai le temps, pourquoi, a priori, ne pas chercher à vous satisfaire ? –, étant même, je peux bien avouer cette évidence, profondément et *cérébralement* exhibitionniste, je n'ai jamais connu le sens des mots « honte » ou « remords ». Je ne regrette évidemment pas ma carrière de « sex-star » (comme ils disent dans les revues spécialisées). J'assume volontiers, sincèrement, cette période de ma vie. Je ne dis pas que je suis parfaitement à l'aise lorsque certains journalistes évoquent mes activités : leurs questions anodines ou rassurantes dissimulent trop de méchanceté, trop d'ignorance ou trop de frustration pour que je me sente aussi libre que devant cette page blanche.

C'est un peu pour cela et pour ceux-là que j'ai voulu écrire ce long monologue, qui n'a aucune autre ambition que de rétablir la vérité sur un métier, un milieu et des mœurs que personne ne connaît réellement, et au sujet desquels circulent des ragots, des légendes, des insinuations qu'aucune de mes consœurs, en France ou à l'étranger, n'a jamais pris la peine de dénoncer.

J'ai également voulu aider, à ma manière, et je l'espère, déculpabiliser toutes les femmes que bloquent les « préjugés » et autres tabous imbéciles, celles qui n'ont jamais osé parler de « ça » avec personne et celles, plus nombreuses que l'on croit, qui, un jour ou l'autre posent nues, ou font quelque chose de pire qui risque de leur gâcher la vie.

Et puis, j'ai voulu défendre ces éternelles accusées que sont les « filles qui se déshabillent ». Elles ne font que concrétiser les désirs de ces hommes qui, souvent, sont les premiers à jouer les puritains. Si vous saviez quelles propositions m'ont faites certains austères censeurs plus ou moins connus du grand public. Ceux-là mêmes qui interdisent ou condamnent m'ont agressée avec infiniment plus de brutalité que mes camarades « hardeurs ». Un célèbre journaliste, qui s'élève périodiquement contre la pornographie, hante les lieux les plus mal famés de Paris dans l'espoir de trouver la « nurse » qui acceptera de le traiter en petit bébé et de le « langer ». Alors, sincèrement, l'hypocrisie, ras le bol.

L'évolution des mœurs et cette fameuse révolution sexuelle dont on parlait tant après mai 1968, n'ont pas levé les derniers tabous qui pèsent encore si lourd sur le comportement sexuel des hommes et des

femmes les plus évolués. Dans une soirée mondaine, vous pouvez poser à peu près toutes les questions – « Combien gagnez-vous d'argent ? » « Vos parents sont-ils toujours vivants ? » « Avez-vous déjà tué un homme au cours de votre vie ? » – mais LA question que vous ne pouvez absolument pas poser est celle-ci : « Avez-vous bien fait l'amour la nuit dernière ? »

Jusqu'à ce jour, les cover-girls, top-models, sex-stars et call-girls n'ont jamais osé parler à visage découvert. J'ai eu envie de relever le défi que pas mal de copains me lançaient, gentiment, mais me lançaient tout de même « Alors, Brigitte, quand vas-tu raconter ta vie ? »

Je n'ai jamais supporté qu'on mette d'un côté tout ce qui est bien et de l'autre tout ce qui est mal. D'un côté les juges, les curés, les présidents, les décorés et de l'autre les pécheresses, les femmes perdues, les filles qui se défendent, les immorales, etc. Sans les premiers, les secondes n'auraient jamais existé. Et sans la clientèle de ces privilégiés très dignes qui détournent les yeux, avec mépris, en public tout en faisant passer sous la table leur carte de visite, il n'y aurait ni revues érotiques, ni cinéma « X », ni filles au téléphone. De tout temps, les hommes ont plus souvent tourné autour des femmes que l'inverse. Une femme paye rarement un homme pour assouvir ses désirs. Et si des métiers sont restés pendant des siècles interdits aux femmes, on leur a ouvert toutes grandes les portes de l'industrie du plaisir.

Vous vous attendiez peut-être à une confession larmoyante d'une fille réalisant un peu tard que l'on ne l'y reprendrait plus ? Vous allez être drôlement déçus. Je n'ai pas l'âme d'une Linda Lovelace, qui après avoir connu la gloire et la fortune en tournant « Gorge profonde » a cru racheter son honneur en devenant l'égérie des ligues féministes militant contre le sexe libre et la pornographie. Les quelques féministes ou autres cheftaines des ligues de vertu qu'il m'a été donné, incidemment, de rencontrer, n'attendaient pour la plupart que la révélation sexuelle qui aurait fait fondre leurs tenaces frustrations. Je me suis toujours sentie bien dans ma peau pendant les quatre ans durant lesquels j'ai exercé cette discutable profession de comédienne érotique. Les seuls individus qui sont parvenus, momentanément, à me culpabiliser, se sont avérés par la suite les meilleurs clients du « sex-business ». La liberté de se montrer et de prendre ou de donner du plaisir, de quelque manière que ce soit, appartient à chacune d'entre nous et jamais je n'y renoncerais.

Tout cela a commencé très tôt, dès que j'ai redouté l'indifférence et le manque d'amour. L'amour que l'on reçoit ne ressemble en rien à celui que l'on donne. J'avoue ne pas avoir aimé souvent, toute préoccupée de me faire aimer. Égoïsme ? Oh, non ! Besoin d'assurance

constant.

La plupart des femmes passent leur vie à aimer des hommes inaccessibles, indifférents. Il est bien connu qu'on aime en priorité ceux qui vous résistent ou vous ignorent. Je n'ai jamais connu cette frustration. Je voulais, je veux que l'on m'aime, et pour arriver à mes fins, quelquefois j'étais prête à tout. Pucelle et innocente, je n'ai pas été offusquée, loin de là, quand on m'a appris le sens des mots « masturbation » et « fellation ». On a souvent confondu mes comportements avec la coquetterie ou la légèreté. C'est vrai que je me suis souvent rendue disponible pour mieux accueillir les sentiments d'un homme amoureux. C'est vrai surtout que j'ai attendu près de dix-huit ans avant qu'un homme ne me dise ce « je t'aime » magique, cette phrase banale, clef de tous les romans, tous les films d'amour. Par la suite, j'ai eu constamment besoin de vérifier si l'attrait que j'exerçais sur certains hommes ne diminuait pas. Je ne me doutais pas, au début, des servitudes que cela impliquait. Le premier des devoirs d'une femme aimée est la disponibilité sexuelle. Cela n'a jamais posé de problème pour moi. La sexualité m'a toujours paru la chose la plus naturelle du monde, peut-être parce que j'en ai été sevrée pendant si longtemps. Je ne peux expliquer cette attitude que certains jugent immorale – tant pis pour eux – que par la façon dont mon enfance s'est déroulée.

Autant le dire tout de suite, j'ai connu une enfance heureuse, avec une famille autour de moi, aucun drame passionnel susceptible de fournir quelques colonnes à la presse à scandales – les scandales, merci, je m'en charge. Une enfance heureuse ne signifie pas obligatoirement que je nageais dans le bonheur. Deux frères, une sœur, un père et une mère, ça fait beaucoup de monde pour une cohabitation pacifique et harmonieuse. Ce que les uns ne me donnaient pas, l'autre me le donnait sans compter. Et c'est pourquoi je garde un amour, une véritable adoration pour ma mère. C'est le seul être qui ne m'ait jamais déçue, trahie. Je crois même qu'elle a toujours voulu me comprendre, et malgré les caprices de mon destin, elle m'a toujours défendue à bras-le-corps. À un moment où tout aurait pu basculer dans le drame – on ne fréquente pas impunément certains milieux, certains êtres – elle a été mon unique soutien, mon rempart. Tandis que le vide se créait autour de moi, elle est restée, inébranlable. Dans les pires moments, je savais qu'elle serait là, qu'elle viendrait au premier appel.

Ce qui est peut-être à l'origine de tout, c'est cette sensation éprouvée depuis mon plus jeune âge, la plus insupportable qui soit, même si une petite fille ne peut clairement se l'expliquer. Je veux parler de l'absence presque totale de liberté qu'ont connue la plupart des enfants de ma génération. La révolution des mœurs des années 60

ne nous a guère concernés. Mes parents ont toujours vécu en province, dans le Nord où je suis née, dans l'Est ensuite, dans la région lyonnaise pour finir. Je n'ai jamais eu l'autorisation de sortir en boum – comme on dit maintenant –, en boîte, ni même d'inviter des amis à la maison. Mon père était d'une sévérité exemplaire. Il avait interdit la télévision, origine de tous les maux qui frappent les écoliers. Il avait interdit les bandes dessinées, les lectures, la musique. Nous supportions tant bien que mal cela. Il me paraît inutile de préciser, après ce que je viens de dire, qu'il n'était même pas envisageable que mon cher papa puisse accepter la seule perspective d'une sortie avec des garçons. J'étais prisonnière, assignée à résidence. Bien traitée, bien nourrie, bien habillée. Mais ne disposant d'aucune liberté.

Le plus terrible, c'est que les garçons me faisaient peur. Je redoutais particulièrement leurs moqueries. Je faisais un effroyable complexe sur ma poitrine généreuse qui, dès l'âge de treize ans, a attiré les regards. Cette partie de mon anatomie me faisait honte au point que je cherchais à la dissimuler de toutes les façons imaginables, y compris en m'habillant de la manière la plus inélégante possible, comme un véritable sac de pommes de terre informe. Ajoutez à cela que j'étais grassouillette, on peut même dire ronde, boutonneuse à souhait, avec un gros nez d'adolescente tourmentée, des cheveux trop bruns, trop longs et trop fragiles, et vous aurez un tableau complet. Reste que les garçons se moquaient de mes gros seins, genre :

— Dis donc, Brigitte, c'est pas trop lourd à porter tes trucs ?

Ou encore :

— Brigitte, qu'est-ce que t'as encore mis dans ton soutien-gorge ?

Les filles ne se privaient pas non plus. C'était pire :

— Qu'est-ce que tu dois être fatiguée le soir ! On dirait qu'ils ont encore grossi depuis la semaine dernière...

J'étais la seule, et pour cause, à porter un soutien-gorge, objet de ricanements plus ou moins insidieux lors des séances de gym, de natation. Je passais la moitié du temps à m'enrouler dans d'interminables serviettes-éponges et l'autre moitié à me convaincre de ne pas faire attention à toutes ces méchancetés. On n' imagine pas de quel complexe peut souffrir une jeune fille qui a de gros seins ! À toutes celles qui sont dans ce cas, je peux assurer qu'une lourde poitrine d'adolescente devient une belle poitrine de femme – à condition de soigner ses seins, de porter des soutiens-gorge, de les muscler raisonnablement. Par expérience je peux vous dire que quatre hommes sur cinq préfèrent les filles qui ont de gros et beaux seins. C'est un capital de séduction qu'il faut savoir mettre en valeur.

Le reste de ma silhouette n'était pas bien terrible et l'on ne pouvait pas dire, en me voyant surgir à l'angle du boulevard qui conduisait à mon collège de Lyon : « Voilà la plus jolie fille de l'année. » Bref, sauf

pour me lancer, des plaisanteries plus ou moins douteuses et des surnoms du genre « grosses doudounes », les garçons ne s'agglutinaient pas autour de moi pour m'inviter à boire un pot. Aucun flirt, aucun amour – même platonique – à l'horizon. Cercle vicieux, si l'on peut dire : les garçons ne s'intéressaient pas vraiment à moi, et si j'avais été invitée quelque part – ce qui ne m'est réellement jamais arrivé – mes parents, mon père plus exactement, m'en auraient empêchée. C'est dans cet état d'esprit que je passais une bonne partie de mon adolescence.

Brutalement, à l'âge de 18 ans, en quelques mois, ma vie va basculer. Je me retrouve avec ma sœur à Paris. Deux provinciales qui n'ont vraiment aucune expérience de la vie, encore moins de l'amour et une méconnaissance absolue de toutes les choses du sexe. Et en quelques semaines, au bout d'une période d'acclimatation que je mis à profit, tout de même, pour m'initier à l'érotisme, je passe brutalement de l'état de vierge frustrée à celui de modèle pour films « pornographiques » (comme on reviendra souvent sur le sujet, je tiens à préciser que les notions « d'érotisme » ou de « pornographie » étant considérablement subjectives, je vous propose un nom de code qui satisfera tout le monde : « pornérotique »). Une jolie femme, jeune, élégante, qui fait l'amour, n'est jamais pornographique. Mais la remplace-t-on par une créature vulgaire, repoussante, et elle le devient. Ce n'est pas une question de gestes, de poils ou de positions mais essentiellement de peau et d'odeur. Et, croyez-moi, je sens toujours très bon... Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le pas n'a pas été difficile à franchir. Je ne souffrais d'aucun préjugé, je n'avais jamais même seulement entendu parler d'érotisme ni de pornographie, sujets tabous comme il se doit à la maison où mes frères employaient des ruses de Sioux pour lire *Lui*.

Sans avoir jamais fréquenté les milieux de la photo, du cinéma, du sexe, et les autres qui leur sont très proches, en un après-midi, la timide mais déjà révoltée marchande de chaussures suisses, payée 1 500 F par mois, devenait une « comédienne » qui gagnait 500 F pour une demi-journée. Bien sûr, je devais essentiellement tourner nue et avoir des rapports sexuels avec des hommes. Cela ne m'a pas inquiétée outre mesure.

Aujourd'hui, je suis sortie du monde un peu ténébreux, il faut bien en convenir, que j'ai fréquenté pendant quatre années. Je peux vous assurer ceci : je suis infiniment bien dans ma peau. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait – si ce n'est d'avoir trop eu confiance en certaines personnes.

Je suis toujours aussi exhibitionniste et amoral, j'aime toujours autant provoquer et relever les défis.

Chapitre 2

DANS LA NEIGE, JE VOIS DEUX CORPS NUS

Je dois à un père voyageur et banquier le redoutable privilège d'être née à Tourcoing, ville du Nord plus célèbre, à tort ou à raison, pour ses pavés que pour la beauté de ses filles. Je dois à ce même père de ne garder aucun souvenir – ou presque – de ce séjour au pays du froid et des beffrois.

Papa banquier nous a embarqués vers l'Est, Metz, ville on ne peut plus froide et pas particulièrement accueillante. De Metz datent mes premiers émois : les petites rivalités entre frères et sœur (deux frères, une sœur, attention les dégâts !) et la prise de conscience de la triste condition de petite fille (je n'ai pas dit femme !) : tandis que les jeunes mâles commencent à sortir, à rouler les épaules, à draguer, j'étais employée à des tâches ménagères dont j'ai gardé, depuis, un profond dégoût. Nous tenions la maison maman et moi, parce que j'étais la plus jeune et qu'à ce titre j'avais l'insigne honneur de participer aux lessives familiales : l'étendage des caleçons masculins a dû déclencher, à retardement, un début de révolte. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi les hommes ne trouvent pas naturel de laver la culotte de leur femme, alors qu'ils se disent friands de lingerie et de dentelles. Le trempage, le lavage et l'essorage des sous-vêtements masculins n'apportant rien, bien au contraire, à l'épanouissement sexuel du couple. Voilà un sujet que les mouvements de défense des femmes devraient mettre à leur programme, au lieu d'essayer de se mêler hypocritement des problèmes sexuels auxquels ils ne comprennent pour ainsi dire rien, étant entendu que la grosse majorité des féministes n'entrevoit une virilité que de loin en loin, et encore, les yeux à moitié fermés (d'émotion ou d'horreur, rayez la mention inutile...).

Je retiens de cette époque douillette, grâce à ma chère vieille complice de mère, les trajets aller et retour école-maison-maison-école que je faisais à vélo, par tous les temps, couverte de pulls et enroulée dans des écharpes en hiver, en tee-shirt et mini mini-jupe l'été.

— Quel plaisir as-tu à te montrer ? me demandait quelquefois, sévèrement, mon père.

Le pauvre ne se doutait pas que ce n'était qu'un début. Leçons vite apprises, devoirs vite faits (j'avais la chance de savoir travailler

rapidement, jusqu'au jour où les études ont définitivement cessé de me passionner) je me trouvais plongée dans un solide ennui. J'étais, solitaire, silencieuse, déjà rêveuse, dans l'attente des deux événements hebdomadaires qui émaillaient ma vie de jeune fille parfaite et sage : le cinéma du jeudi et la lecture du dimanche.

Les films étaient soigneusement sélectionnés par mon père dans la presse locale. Son choix ne débordait jamais d'un De Funès sans danger pour ma vertu (*Le gendarme de Saint-Tropez*, *en balade*, *se marie*, *à New York*, etc. Je les ai tous vus, d'ailleurs j'adorais et adore encore De Funès.) ou d'un *Crin Blanc*, *Rintintin*, *Lassie chien fidèle* qui eurent l'intérêt d'éveiller en moi un inlassable amour des animaux, des chevaux et des chiens, mais nous y reviendrons. Le dimanche, lecture : *Germinal*, *Le Grand Meaulnes* et *La Mare au Diable* me rendirent plus romantique qu'il n'aurait fallu. Je béais aux histoires d'amour, surtout quand elles étaient un peu tristes, car j'adorais me regarder pleurer dans le petit miroir – unique concession de mon père à notre coquetterie – de la chambre que j'occupais avec ma sœur, Annette. Il m'était désagréable de partager ainsi mon intimité. J'avais l'impression que ma sœur me volait quelque chose d'infiniment essentiel : les moments qui précèdent le sommeil où certains rêves sont sur le point de devenir réalité. Il m'a fallu attendre des années pour posséder enfin MA chambre, pouvoir m'y promener nue, m'y endormir et m'y caresser tendrement, comme le font, je crois, la plupart des jeunes filles trop sages.

C'est à cette période que mes seins ont commencé à pousser. Ma mère me parlait librement des petits secrets de la vie. Aussi n'ai-je ressenti aucune émotion en découvrant un matin que j'avais mes premières règles, ce qui faisait de moi une véritable femme. Pendant les jours qui ont suivi, j'ai vainement attendu d'autres transformations, des révélations. Il ne se produisit rien de particulièrement passionnant, sinon l'apparition de petits poils très mignons sur mon ventre rondouillet. J'étais fascinée par cette timide toison douce et l'exhibais à plusieurs reprises aux regards de mes frères et sœur qui ne firent aucun commentaire sur cet événement qui était pour moi le plus important depuis ma naissance. Je leur en voulus un peu, interprétant cette indifférence comme de la jalousie. Frères et sœur ne se promenaient pas, comme moi, nus dans les couloirs de sorte que je n'avais pu constater que mon duvet n'avait, en définitive, rien de prodigieux.

Je dois à Cécil Saint-Laurent mes premiers émois réellement sensuels. J'avais réussi à dérober dans la bibliothèque paternelle un exemplaire assez défraîchi des aventures de *Caroline Chérie*. Je découvris ainsi qu'une femme ne restait pas insensible à certaines caresses, et que les hommes semblaient ne jamais se lasser de désirer

certaines parties de nos anatomies : aussi naïf que cela puisse paraître je n'avais pas encore fait le rapprochement entre le sexe et le plaisir. Je me suis endormie pendant des semaines en imaginant ce chevalier dont j'ai oublié aujourd'hui le nom – ingratitude bien féminine – en train d'escalader le mur de notre petite maison pour me rejoindre dans mon lit malgré la proximité d'Annette. Mais là, le sommeil venait régulièrement me surprendre sans que jamais mon beau chevalier fantasmatique n'ose aller plus loin dans sa séduction.

Autre émoi prémonitoire, la lecture rapide d'un exemplaire de *Lui* oublié par l'un de mes frères : des filles superbes, tous seins dehors, semblaient vouloir percer les pages glacées du magazine. On pouvait entrevoir (la censure sévissait encore au début des années 70) quelques poils savamment sortis des maillots de bain, ou des mains chastes et pudiques transformées en conques. Sans pouvoir me douter un seul instant que quelques années plus tard je serais offerte, complètement nue et sans maillot protecteur, à la concupiscence des amateurs d'érotisme, je refermais le magazine avec un affreux sentiment : je venais de prendre conscience de mon manque de grâce, de cette « laideur » qui allait pendant des années me tourmenter, et en quelque sorte me pousser vers une carrière d'exhibitionniste dans laquelle je ne finirai peut-être jamais de venger mes frustrations d'adolescente.

Quelques semaines plus tard, je devais vivre l'un des événements les plus importants de cette innocente vie. Un dimanche d'hiver, lassée de lire des romans de la bibliothèque scolaire qui me laissaient indifférente, je partis me promener dans les rues proches de la maison. Il faisait très froid, et on ne voyait personne à cette heure tardive où l'après-midi s'engourdissait lentement dans l'ombre. Au bout d'une rue se trouvait un petit pré où nous allions quelquefois jouer en été. La neige avait gelé et formait des plaques luisantes sur lesquelles je m'amusais à glisser. Soudain, dans l'ombre du talus, j'ai entendu un gémissement. Je me suis approchée sans faire de bruit, croyant découvrir quelque animal blessé ou prisonnier d'un piège installé par les enfants du voisinage. J'ai aperçu deux corps enlacés. Celui d'une fille qui habitait près de chez nous, qui ne disait jamais bonjour à personne et travaillait dans un magasin de la ville. Elle était enroulée autour d'un garçon dont je ne vis même pas le visage. Ce que j'ai vu seulement, c'est cette main d'homme qui tirait la culotte claire, mettait le ventre à nu, un ventre blanc comme la neige, avec une pointe de fourrure sombre. Les doigts se mirent à caresser cet endroit et la fille ouvrait la bouche en poussant de petits cris. Je me tenais toute droite, toute raide, avec la sensation à la fois insupportable et délicieuse d'avoir surpris un secret considérable. La main du garçon s'agitait de plus en plus vite, et la fille criait de plus en plus

faiblement, comme si elle mourait. J'ai eu la tentation de me précipiter vers elle, peut-être pour lui venir en aide, mais elle a murmuré :

— N'arrête pas, surtout n'arrête pas...

J'ai compris qu'elle n'avait aucun besoin de mon secours et je me suis enfuie, le visage brûlant, ne sachant si je devais être scandalisée, comme l'aurait été mon père. Mais, ne réagissant jamais comme lui, j'ai décidé qu'il fallait envier ce couple allongé dans la neige, dans la presque nuit, et je suis rentrée chez nous comme une ombre, je me suis réfugiée dans ma chambre jusqu'à ce que les battements de mon cœur se calment un peu et que mon père me demande, du bas de l'escalier :

— Brigitte, où étais-tu passée ?

Je n'ai pas ouvert la bouche de la soirée et tout le monde a cru que j'étais triste. J'ai longtemps revu cette scène troublante, sans que pourtant cela déclenche quelque désir charnel. Je n'étais pas encore prête, voilà tout.

Malgré nos tentatives les plus acharnées, mon père restait totalement réfractaire à l'entrée de la télévision dans notre famille et je devais me taire, vaguement honteuse, lorsque mes petites copines commentaient, l'air important, les films du week-end à la première récré du lundi.

L'un de mes frères ayant introduit dans notre foyer quelques albums de bandes dessinées, cette dérogation à nos règles les plus strictes déclencha un véritable drame. Nous fûmes, globalement, accusés d'inconscience, de manque de sérieux et d'un penchant néfaste pour des lectures abêtissantes. Toute bande dessinée fut dorénavant interdite dans nos murs et je surpris une ou deux fois mon père, qui inspectait les placards et les cartables à la recherche de cette marchandise qui prenait, à mes yeux, valeur de liberté. Je me souviens d'avoir dépensé mes quelques économies dans l'achat d'un *Tintin*, d'un *Astérix* ou de quelque autre œuvre du genre, que je lisais avidement pendant l'étude du soir, avant de les offrir à l'une de mes amies, beaucoup plus chanceuse que moi, qui avait le droit de les collectionner.

Nous en avons tous voulu à notre père pour cet excès de sévérité. Son souci de préserver nos chères études partait d'un sentiment que je compris plus tard, lorsque je découvris que, malgré notre peu d'intérêt pour la culture scolaire, il était arrivé, tant bien que mal, à nous pousser jusqu'en terminale où, à bout de forces et de résistance aux maths, algèbre et autre trigonométrie, je refermais pour toujours mes livres et mes cahiers. Papa avait atteint son but, avec le seul tort de ne jamais avoir tenté de nous expliquer ce qui motivait ses colères, interdictions et autres manifestations que nous mettions sur le compte

d'une autorité aveugle, insupportable et très démodée. Pour tromper mon ennui lors des dimanches interminables, il m'arrivait de m'enfermer dans la salle de bains et de m'y maquiller de la plus honteuse manière : aucun fard, aucun rouge à lèvres ne parvenait cependant à atténuer mon manque de beauté, mon nez trop épaté, mes yeux trop ronds, je ne me plaisais décidément pas et, pire que tout, j'étais convaincue que je ne plairais jamais à personne.

Il est vrai que les quelques garçons que j'arrivais à croiser semblaient plus intéressés par les charmes de ma sœur ou de mes copines qui ne me semblaient pourtant pas toutes dignes d'un prix de beauté. J'en éprouvais une jalousie encore plus vive, et un désespoir qui me faisait encore pleurer. Un soir, comme je touillais lugubrement ma soupe, mon père arriva, visiblement excité :

— Je suis muté, annonça-t-il à ma mère. Nous partons à Lyon le mois prochain.

L'espoir d'une nouvelle vie décupla mon désir de bien faire. J'obtins, au cours du dernier mois messin, des résultats qui enchantèrent tout le monde. Même mon père, pourtant avare de compliments, dut convenir de mes efforts. Je remportais haut la main le droit de m'offrir avec mes propres deniers la Mobylette de mes rêves qui me permettrait de sillonner les rues lyonnaises telle une nouvelle Amazone digne de l'antiquité.

Pendant tout un week-end, j'ai trié mes affaires de petite fille, j'ai entassé les vêtements qui me semblaient indignes de la bonne ville de Lyon. J'ai gardé cette habitude : j'adore jeter ce qui ne me plaît plus... J'ai tendrement allongé mes poupées dans une valise, en prenant soin de les installer confortablement pour le plus long voyage qu'elles feraient jamais. J'avais des dizaines de poupées, des blondes surtout, que j'habillais avec le discret secours de ma mère, et auxquelles je prêtais des aventures qui ne m'arrivaient pas. Cet instinct maternel primaire compensait sans doute l'affection dont j'étais sevrée. Mes parents m'aimaient à leur manière, je n'en ai jamais douté, mais je n'ai jamais connu cette tendresse qui adoucit les cœurs d'enfants. On me dit quelquefois assez dure, ou indifférente. Ce n'est pas vrai, je fais seulement semblant, je crains encore de me laisser aller et de surprendre chez l'homme qui me regarde cette lueur d'agacement qui brillait quelquefois dans les yeux de mon père lorsque j'allais l'embrasser.

Nous avons quitté Metz sans l'ombre d'un regret, pressés de découvrir cette cité immense où nous placions tous nos désirs : connaître une vie plus joyeuse, et plus libre surtout.

Chapitre 3

JE DÉCOUVRE LE PLAISIR SUR MON VÉLO

À Lyon, j'ai enfin commencé à vivre. D'abord, j'avais ma chambre avec mes affaires, mes poupées, mes disques. Ma Mobylette. Toute neuve, prête à bondir vers les plus extraordinaires aventures... Ensuite, la maison qu'achetèrent mes parents – et qu'ils habitent toujours depuis – dans une banlieue agréable, avec un petit jardin. Cette maison a été la première à laquelle je me sois attachée. Je veux dire par là que je me sentais un peu plus chez moi que dans nos logis précédents.

J'ai appris à aimer Lyon. J'ai mis des semaines à connaître cette ville fascinante, à me reconnaître dans les vieilles rues qui surgissent au moment où on s'y attend le moins sur les quais de Saône. Les vieilles boutiques de Fourvière, les magasins de luxe de la rue de la République, le parc de la Tête d'Or, la montée de la Croix-Rousse. Je me dis aujourd'hui que si un jeune Lyonnais m'avait fait la cour, s'il m'avait demandée en mariage, je serais devenue sans aucun doute une de ces jeunes femmes calmes et satisfaites qui promènent leurs enfants à Gerland ou sur la place Bellecour. Je serais devenue lyonnaise, comme la quenelle ou la charcuterie fine. Oui mais voilà. Aucun Lyonnais ne m'a fait la cour, aucune aventure ne s'est présentée à moi, avant que ma décision ne soit véritablement prise : la seule issue, la seule solution était Paris.

Il faut quand même dire qu'à la maison, tout n'allait pas pour le mieux. La période de ravissement passée, l'installation terminée, la vie était redevenue à peu près la même qu'à Metz, à ceci près que frères et sœur acceptaient de moins en moins facilement l'autoritarisme paternel, et qu'une tension très éprouvante pour nous régnait entre mon père et ma mère. Les deux années qui ont suivi notre arrivée à Lyon ont été capitales pour tous les membres de la famille. Nous avons dérivé chacun à notre manière. L'un de mes frères, le plus âgé, est parti vivre ailleurs après son mariage. L'autre a durement gagné son indépendance en préférant sa liberté, même si cela l'obligeait à trouver des « petits boulots » à droite et à gauche pour vivre. Je l'ai longtemps admiré pour cela. Annette a commencé à fréquenter ce que mon père appelait « le mauvais chemin » : elle avait envie de sortir le soir et ne se gênait pas pour le faire. J'aurais voulu agir comme elle,

mais pas question, à seize ou dix-sept ans, de m'engager sur ce fameux mauvais chemin !

— Brigitte, tu es sur le mauvais chemin !... Tu es sur le mauvais chemin.

Toute petite, en entendant cette phrase aussi mystérieuse qu'imagée, je m'imaginai un sentier tortueux, encombré de ronces et peuplé d'insectes venimeux. Je me suis rendu compte plus tard que ce fameux mauvais chemin, si on savait le prendre dans le bon sens, ressemblait à celui de la chanson : il y a du soleil, ça sent la noisette et il y a beaucoup de plaisir au bout.

En attendant, le chemin qui conduisait du lycée à la maison me paraissait de moins en moins enchanteur. Il est alors arrivé, un soir, l'un de ces minuscules incidents auxquels personne ne prête attention sur l'instant, mais qui s'avèrent, avec le recul, d'une importance capitale dans la vie d'un adolescent. Nous venions de regarder la télévision, qui avait enfin fait son entrée dans la famille. Mon père était assis dans son fauteuil, ma mère allait et venait selon son habitude, elle ne tenait jamais en place, elle non plus. Ma sœur lisait une revue, mon frère était reparti dans sa chambre. Je me suis sentie triste, tout d'un coup. Cette pièce, ces gens que j'aimais, et qui m'aimaient à leur manière, tout cela ne « marchait » pas bien. J'aurais eu envie de me mettre à parler, mais je n'ai pas osé. Il n'y avait qu'avec ma mère, quand elle venait me rejoindre, presque en secret, dans ma chambre, que je pouvais évoquer tous les sujets, tout lui confier.

Ce soir-là je ressentais plus que d'habitude l'abîme qui séparait mon père et ma mère. J'ai réalisé qu'ils étaient sur le point de divorcer et que notre famille serait dispersée. Cela m'effrayait, et en même temps je devinais maman si malheureuse qu'une séparation ne pourrait que lui faire du bien. Son mari était irréprochable – mon père a toujours été irréprochable, mais est-ce vraiment une qualité ? Je voulais tellement que ma mère soit heureuse ! Elle avait sacrifié sa vie à un homme et à des enfants qui partiraient forcément un jour. Que deviendrait-elle, sans nous, face à face avec ce banquier irréprochable et froid comme le vent du nord ?

Toutes ces idées passaient dans ma tête. Je regardais mon père, tellement intimidant, me demandant comment l'aborder, comment trouver sa faiblesse – nous avons tous un petit mécanisme qui ouvre notre cœur, un simple pot de fleurs sous lequel on a glissé la clef –, le faire sourire. Je devinais qu'enfermé dans ses principes, son orgueil, son austérité, il était aussi malheureux que nous. Je me suis levée tout d'un coup, et je me suis avancée vers lui, bien décidée à lui dire tout ce que j'avais sur le cœur. Je me suis penchée. Il a cru que je lui disais bonsoir et m'a lancé ce petit regard insupportable, exaspéré, en me

disant :

— Brigitte, laisse-moi tranquille ! Tu n'es pas obligée de m'embrasser tous les soirs ! Tu sais bien que je déteste ça ! Bonne nuit.

J'en ai eu le souffle coupé. Je me suis sentie soulevée par une tempête de colère, un ras-le-bol comme un raz de marée. Je suis montée dans ma chambre, j'ai claqué la porte. Et tout est parti de là. Je me suis laissé submerger par la haine, c'était la révolution. Je pleurais, mais cette fois de rage et, dans la nuit, j'avais pris ma décision. Partir.

Le lendemain, j'ai réussi à coincer Annette. Je lui ai dit que je ne supporterai plus longtemps cette vie. Nous avons parlé longuement. Les relations entre ma sœur et moi ont toujours été passionnelles. Elle a toujours essayé de me guider, d'exercer son emprise de sœur aînée, au fond elle aurait voulu être aussi autoritaire que mon père. J'ai compris plus tard qu'elle avait été jalouse de moi. Elle avait toujours cru que maman me préférerait à elle, et comme pour se venger, c'est elle qui, insidieusement, a achevé de me convaincre que je n'étais pas jolie. Elle me disait ça très simplement, comme une évidence, presque tendrement, le genre :

— Ne sois pas triste, Brigitte, de n'être pas très belle ! Tu trouveras toujours un garçon qui voudra de toi...

Charmante grande sœur. Toujours est-il que cette fois, c'est moi qui l'ai convaincue de préparer notre croisade, notre expédition à Paris. Sans moi, je crois qu'elle serait encore à Lyon, à lire des revues idiotes, avec mes parents. Nous nous sommes fixé un an et demi – la fin de l'année scolaire et la suivante – pour réunir de quoi réussir notre escapade.

Problème numéro un : se procurer de l'argent. Par l'intermédiaire d'un ami de mon frère j'ai décroché un « petit boulot », comme on dit maintenant, à l'Organisation Mondiale de la Santé où, pendant plus de six mois, de six heures du matin à quatorze heures, je me suis occupée des rats et des petites souris qui servaient de cobayes pour la recherche sur le cancer. En passant, cela représente pour moi un véritable exploit, quand on connaît le plaisir avec lequel j'aime m'attarder dans mon petit lit douillet... Tout cela en poursuivant, de plus en plus distraitement, des études qui ne me passionnaient plus du tout.

Je me signalais moi-même des mots d'excuse pour mes absences répétées, et en même temps, pour faire l'intéressante, je prenais l'habitude de venir au lycée dans des tenues de plus en plus fantaisistes : pulls moulant ma robuste poitrine – depuis que je mettais en valeur mes seins, au lieu de les cacher, plus personne ne s'en moquait, tiens, tiens... –, mini-jupes au ras des fesses, et même, une fois, je suis arrivée en classe de maths avec une volumineuse perruque

blonde. J'étais méconnaissable, au point justement que la prof ne m'a pas reconnue. Je ne vous raconte pas le scandale : maman a été convoquée par le proviseur. Cet événement est survenu au plus fort de sa crise avec mon père : j'ai redouté à cette époque qu'elle ne quitte la maison mais, par bonheur, elle n'est jamais passée aux actes, tout au moins pour cela...

Maman m'a sévèrement grondée : j'ai renoncé aux jupes trop courtes et aux perruques trop blondes, l'affaire a été étouffée et papa n'a rien su de mes excentricités.

C'est à ce moment de ma vie que j'eus la première révélation du plaisir sexuel. Bien innocemment. Un matin d'été particulièrement chaud, je suis partie faire l'une de ces interminables balades à vélo (j'échangeais pendant deux heures ma Mob contre le vélo de mon petit frère) qui constituaient le meilleur de ma relative liberté. J'avais juste enfilé un short et un tee-shirt, une paire d'espadrilles et j'étais partie à la conquête des chemins de la banlieue lyonnaise, qui ne manquent ni de charme ni de coins ombragés. Dans une côte plus sévère que les autres, j'ai dû pédaler ferme, en « danseuse » comme disent les coureurs, pour grimper. Je ne sais pas comment cela s'est produit, ni pourquoi ce jour-là particulièrement, mais le frottement de la selle contre mon sexe à peine protégé par le léger short de toile a déclenché une sorte de langueur, un tremblement. Je ne sais pas comment, mais c'est arrivé très vite. Je pédalais de plus en plus fort, et je découvrais la montée du plaisir en moi. J'ai ressenti un coup en plein cœur, je suis retombée sur la selle brûlante, éblouie, incapable de diriger la bicyclette qui est partie sur le talus, je me suis retrouvée par terre, assommée, anéantie. Je suis restée un moment comme ça, immobile, inquiète et j'ai éclaté de rire, heureuse comme si je venais de faire une bonne blague à quelqu'un, en me jurant de recommencer bientôt ce genre de promenade en vélo. Car dans ma naïveté, j'associais étroitement le vélo et cette vague de plaisir inconnu, à tel point que j'aurais juré qu'on ne pouvait connaître ce genre d'orgasme que sur une bicyclette, au sommet d'une côte, par un beau matin d'été.

Nous mettions, sou par sou, notre argent de côté, nous privant de toutes nos petites fantaisies pendant plus d'un an. L'enfer. À cette époque, ma véritable passion était la musique. Jusqu'à cette période de grandes restrictions, le plus gros de mon argent de poche passait dans l'achat de disques. Sans ressources, il m'arrivait de rôder devant le disquaire où s'étaient des nouveautés absolument indispensables : le dernier Claude François, le dernier Johnny, j'étais très « variétés françaises ».

Un mercredi, jour de cohue, je n'ai pas pu tenir, je suis entrée dans le magasin, je me suis mise à fouiller dans les rayons, j'ai attrapé un disque, un 33t, et j'ai glissé dans la pochette un second disque. Je suis

allée jusqu'à la caisse avec des jambes tremblantes, j'ai tendu le disque. J'ai payé et je suis sortie presque en courant, en m'imaginant que toute la police de Lyon allait se jeter à mes trousses. Je venais de voler mon premier « Julien Clerc ». Avec un peu d'expérience et d'inconscience, je pris l'habitude de rendre une visite par semaine au disquaire. J'achetais toujours un 33t, mais dans la pochette, je glissais de plus en plus de 45t ou, bientôt, de plus en plus exigeante, d'autres 33t. J'avais pris de l'assurance : je me perfectionnais dans le vol avec la sensation délicieuse de courir de grands dangers, en jouant mon premier grand rôle.

Ce qui devait arriver arriva fatalement : un jeudi où j'avais particulièrement exagéré, la caissière a ouvert la pochette, trois disques en sont tombés. Le directeur a été appelé. J'ai traversé le magasin dans le silence le plus réprobateur. J'ai quand même aperçu les regards presque admiratifs de quelques garçons qui semblaient penser : « Elle a du cran, la petite. » Du coup, j'ai gonflé fièrement la poitrine et je suis entrée dans le bureau du directeur.

L'épreuve qui m'attendait me parut insurmontable. Mon père avait été prévenu à la banque. Il arrivait. Si j'avais tenu une arme, je suis à peu près sûre que j'aurais essayé de me tuer. J'étais malade de honte. Dans ce bureau gris, encombré de dossiers, empestant le mauvais cigare, la porte s'est ouverte. Mon père est entré, pâle comme un mort. Le directeur du magasin le suivait. Le commerçant ne mâchait pas ses mots :

— Monsieur, j'ai le regret de vous dire que votre fille est une voleuse !

Je n'osais pas croiser le regard de mon père. J'avais peur d'y lire un mépris que je n'aurais pu supporter. À la fin, comme le silence s'éternisait, j'ai fini par planter mes yeux dans ses yeux. Et ce que j'ai découvert m'a stupéfaite. Le regard de mon père n'exprimait ni la haine, ni le mépris. Pour la première et unique fois de ma vie j'ai vu mon père pleurer. Une larme qui a coulé de son œil d'homme sévère, intransigeant et impitoyable. Une larme qui m'a plus rapprochée de lui que des heures de morale. Il me semblait, pour la première fois, avoir soulevé un coin de son mystère. N'étions-nous pas un peu semblables, lui et moi ? Sa froideur, sa prétendue indifférence ne cachaient-elles pas un mal d'être que je connais bien ? A-t-il souffert aussi longtemps que moi de ce manque d'assurance qui isole en ajoutant encore au malaise des mal aimés ?

J'ai juré au marchand furieux que je ne volerai plus jamais rien de ma vie. J'ai sûrement paru convaincante. À la fin de ma lyrique envolée, sa colère était tombée et je crois qu'il a laissé filtrer un mince sourire. Mes aveux le satisfaisaient visiblement. Il voulut encore me délivrer quelques paroles moralisatrices que j'écoutais avec de grands

yeux candides et contrits. Avec mon air le plus grave, j'ai ouvert mon porte-monnaie et j'ai prélevé sur mes économies destinées à notre future installation parisienne la somme – exorbitante – que je devais. Le directeur en question, qui depuis la fin de son courroux avait enfin remarqué l'opulence de ma poitrine, consentit à me faire une remise « exceptionnelle » sur la valeur de mes petits larcins. Je jouais mon rôle de repentante à la perfection, lui serrant la main avec insistance, jusqu'à ce qu'il paraisse gêné et me dise :

— N'en parlons plus.

Nous sommes repartis, mon père et moi, sans une parole. C'était une fin d'après-midi comme il y en a souvent à Lyon. Le brouillard et la pluie finissent, dans la lumière des phares, par rendre les choses un peu irréelles. J'ai saisi la main de mon père, et cette fois, il ne l'a pas enlevée. Il a laissé sa main serrée dans la mienne.

Chapitre 4

EN TRIUMPH, SERGE M'INITIE À L'AMOUR

Nous avons économisé sou par sou. Je n'achetais même plus de disques, nous regardions Guy Lux à la télévision et mon petit frère avait inventé un système pour enregistrer nos chansons préférées directement sur le téléviseur. Je faisais acte de présence au lycée, en comptant les jours qui restaient à tirer jusqu'aux vacances scolaires. La révolte était dans l'air : nous avions pris l'habitude de fumer des cigarettes blondes à la sortie des cours, pour nous donner, ma sœur et moi, l'air plus important. C'est parce qu'elle avait la fâcheuse habitude de vider mes paquets de Marlboro ou de Pall-Mall que j'ai commencé à fumer des cigarettes à la menthe, celles que je fume toujours aujourd'hui. Personne ne songeait à faire des razzias dans mon paquet, et petit à petit je me suis mise à aimer le goût du tabac et de la menthe. Nous avons trouvé un quartier général, un petit bistrot sympa assez proche du lycée. Nous y déjeunions quelquefois d'un sandwich, séchant la cantine et les récrés qui n'étaient décidément plus de notre âge. C'est là que j'ai rencontré Serge, le premier homme de ma vie de femme. J'avais à peine dix-sept ans.

Serge faisait partie des hommes qui rôdaient dans ce bar fréquenté par un certain nombre d'étudiantes aux allures désœuvrées. Il avait une Triumph rouge, ce qui ajoutait considérablement à son prestige de mâle un peu dragueur malgré un physique qui ne le cataloguait pas parmi les Apollons. Ni grand, ni particulièrement beau, plutôt râblé, il devait ses succès à un sourire qui ne manquait ni de charme ni de douceur. Il portait élégamment une trentaine bien sonnée, mais il avait une qualité rare chez les séducteurs : il était vraiment gentil, toujours prêt à rendre service. En plus, il savait nous faire rire, ce qui est toujours décisif pour « emballer » une fille. Serge était steward à Air Inter. Il disparaissait quelques jours, restait deux jours à Lyon avant de repartir. Pendant ces périodes, on ne voyait que lui. Nous nous demandions en chuchotant laquelle de nous il lorgnait avec tant de discrétion et de persévérance. Annette a longtemps voulu croire que c'était pour elle que cet aventurier passait des heures à écouter le juke-box asthmatique en buvant des demi-panachés peu recommandés pour sa ligne. Nous sommes allées, à plusieurs, faire des virées dans sa Triumph rouge transformée en boîte de sardines pour étudiantes

légèrement hystériques. J'ai vite deviné que c'était moi qui attirais ses regards, qui avais droit à ses attentions les plus galantes.

Cette révélation m'a bouleversée. Sans jamais me poser la question de savoir si j'étais amoureuse de lui – cela m'a toujours paru hors de propos – je me sentais flattée, orgueilleuse d'avoir enfin un homme qui s'intéresse à moi. Insidieusement, je suis devenue coquette. J'ai entrepris, à la surprise de la famille, pourtant préoccupée par d'autres soucis, un régime draconien qui m'a fait perdre mes kilos superflus en quelques semaines. En réalité je crevais de faim, et la seule évocation du mot chocolat me mettait en transes. Mes joues se sont creusées, ma taille s'est affinée, mes cuisses ont du coup paru plus longues, ma fameuse poitrine plus harmonieuse. J'ai profité d'un week-end pour changer ma coupe de cheveux et j'ai appliqué sur tout mon corps un produit qui me fit presque bronzer en deux jours.

Mon apparition, le lundi, dans le petit café presque désert a fait sensation. Les copines ont sifflé de surprise, les quelques garçons qui ne se décidaient pas à rejoindre leur cours de maths se sont poussés du coude, et moi j'ai traversé la salle en jouant, pour la première fois de ma vie, les vamps sur talons hauts, talons dérobés à ma mère à l'instant du départ. Ma démarche était beaucoup moins assurée qu'elle n'en avait l'air, mais j'ai pu sans risques majeurs atteindre les tables et m'asseoir à la place stratégique d'où je pourrais tout voir. Je n'ai pas attendu longtemps. Serge est entré, a regardé distraitement autour de la salle, ses yeux se sont posés sur moi et se sont brusquement arrondis. Touché.

Il fouilla nerveusement dans sa poche, plus à la recherche d'une contenance que d'un quelconque objet dont il n'avait rien à faire en cet instant précis. Récupérant son sang-froid, il a traversé la salle à son tour, m'a lancé un clin d'œil :

— Super, Brigitte.

Rose d'émotion, j'ai plongé mon nez dans ma tasse de café vide, mon cœur bondissait d'émotion.

— Je lui plais, me suis-je répété à plusieurs reprises.

Serge m'a raconté son week-end à Ibiza, un peu frime mais discret dans l'ensemble, et puis il est entré dans le vif du sujet :

— Tu as cours ce matin ?

— Non, lui ai-je répondu d'une voix que j'ai voulue très douce. Pourquoi ?

— On va faire un tour ?

J'ai fait une moue savante (qui devait vouloir dire O.K. mais je ne tombe pas à la renverse). Serge m'a prise par l'épaule et m'a entraînée dehors, vers la Triumph rouge où j'allais monter, pour la première fois, seule. Brusquement, alors que la portière se refermait sur moi en claquant méchamment, j'ai pris conscience du piège dans lequel je

venais de me jeter. Ne nous méprenons pas : je n'avais à cet instant aucune considération morale sur la perte éventuelle d'une virginité que j'avais toujours jugée aussi peu encombrante que parfaitement inutile. Je redoutais simplement de ne pas me montrer, si l'aventure devait se transformer en épopée, à la hauteur de la tâche qui m'attendait et dont je n'avais, sincèrement, pas la moindre idée. Je savais que les hommes et les femmes « *faisaient l'amour* » sans connaître le plus petit détail sur le déroulement de ces opérations qui occupaient, pourtant, l'essentiel des conversations des petites copines du lycée. N'ayant reçu aucune formation sexuelle, je ne pouvais par conséquent y associer les habituels tabous qui culpabilisent généralement les jeunes vierges sur le point de ne plus l'être. J'essayais de pallier mon manque de culture sexuelle par un regain d'imagination. Pendant que Serge pilotait son bolide dans la banlieue lyonnaise, je me forçais à me représenter le sexe féminin et le sexe masculin face à face. Caresses et pénétrations s'imposèrent à moi comme le plus court chemin pour aller d'une sensation à une autre, mais en tout état de cause, je ne parvenais pas à imaginer ce que pouvait être le plaisir. Dans ma grande naïveté de pucelle en révolte, je n'avais même pas imaginé que la sensation si extrêmement délicieuse dite de la « selle de vélo » put être rattachée aux ébats qui, de toute évidence vue la direction que prenait la Triumph rouge, m'attendaient entre les bras de Serge-le-déniaiseur.

Pas de panique, ma petite, je me suis dit. On va voir ce qu'on va voir.

À dire vrai, je n'ai pas vu grand-chose. Serge m'a poussée, tendrement mais poussée quand même, dans son coquet petit nid douillet où tout semblait avoir été prévu depuis la nuit des temps pour les visites féminines, depuis les vieux Beatles sur la hi-fi, jusqu'au bidet à jet rotatif (une curiosité à cette époque !) en passant par les lumières tamisées, le lit ovale et les miroirs coquins disposés autour des murs. Un verre de porto, le temps de baisser la lumière et j'étais partie pour la grande évasion. Serge m'a habilement déshabillée (écossée, serait le mot juste étant donnée la dextérité avec laquelle il a retroussé mes vêtements...) et a entrepris une visite guidée et commentée de mon corps.

— Ah ! murmurait-il, ton cou, tes seins, tes hanches... Tu es superbe.

Et moi qui le sentais partout à la fois, j'étais ravie.

La suite des événements s'est précipitée. Avec l'échantillonnage le plus complet de tous les petits mots doux-gentils qu'on peut inventer à un moment pareil, Serge me préparait à l'idée que je devais être incessamment et à jamais séparée de ma virginité. Cela se produisit avec la plus grande douceur. Il me disait :

— Brigitte, Brigitte...

J'ai ressenti une petite brûlure et je lui ai demandé, exactement comme chez le dentiste ou chez le docteur quand il devait me faire une piqûre :

— Ça y est ?

Et Serge, joyeusement, m'a répondu :

— Oui. Tu es ma femme.

Sans relever cet excès d'optimisme sur l'avenir de nos relations, je me suis sentie délivrée d'un grand mal. Ce qui se passait dans mon ventre me paraissait relativement secondaire : Serge s'agitait avec une émouvante satisfaction, ponctuant ses coups de reins de cris plus ou moins gutturaux qui semblaient inspirés par quelque religion lointaine. Je n'y faisais guère attention, toute joyeuse de me répéter que je n'étais plus vierge, que j'avais sauté le pas. J'avais envie de dire merci à Serge ; mais occupé comme il l'était, il n'aurait pas compris le sens de cet hommage. Je le laissai donc achever sa chevauchée fantastique, en me grondant silencieusement de ne pas participer davantage. Lorsque je lis ou j'entends que des pucelles ont pris leur pied la première fois, je ricane doucement. D'abord, parce que je revois la mine ahurie de mon cher Serge, tout échevelé et en sueur, me découvrant paisiblement allongée sous lui, le visage éclairé d'un sourire béat, admirant mes ongles soigneusement manucurés. Ensuite, parce que je ne vois vraiment pas comment on peut atteindre le plaisir lors de cette première épreuve, à moins d'être une cannibale de la sexualité, ce que je n'ai jamais été, n'en déplaise à certains. Mes plaisirs sont infiniment plus épicés que ceux procurés par les interminables joutes du corps à corps. Branchée en haute tension, je fonctionne en bi-voltage : côté sexe, je bénéficie d'une sensibilité exceptionnelle, et côté cérébral, je cultive dans mon jardin secret un parterre de petits fantasmes irrésistibles.

Chapitre 5

18 ANS, 1 M 69, 55 KG, 95 CM DE POITRINE

Le soir, je chantais. Je chantais en arrivant à la maison, en grimpant quatre à quatre les marches conduisant à ma chambre. Je chantais en m'enfermant dans la salle de bains, en regardant mon corps comme si je ne l'avais jamais vu. Je chantais encore dans la baignoire, en me caressant avec une si persistante douceur que j'ai réitéré le coup de la selle de vélo, et que je me suis brutalement élevée à des centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, de ma mère, de l'*amer* qui, en bas, derrière *Le Progrès* ne comprenait pas pourquoi moi, Brigitte, 18 ans, qui chantais si faux, justement chantais.

Je peux vous assurer ceci : la fille la moins gracieuse, la moins sûre d'elle – je n'ai pas dit la dernière des moches – peut devenir du jour au lendemain un modèle de charme, un personnage envié et désiré. Il faut seulement beaucoup de volonté, de l'imagination, de la sensualité et une foi inébranlable en soi. Toutes les laissées-pour-compte, dont j'ai fait partie pendant 17 ans et quelques mois ne savent pas qu'elles cachent des trésors de séduction, et que, de toute manière, ici ou là, au coin de la rue ou à l'autre bout du monde, existe, vit, respire le mec, l'homme, le mâle mis sur Terre pour la faire craquer.

En quelques semaines, je me suis métamorphosée. Je perdais mes peaux, mes mues, et me sentais de plus en plus invincible. Je prenais de temps à autre une leçon particulière avec Serge, qui s'avérait un amant parfaitement généreux, initiateur, tendre et plus, mais que je n'aimais pas. Or, justement, il me fallait franchir ce pas pour découvrir la différence. Donc, avec Serge, je connus le plaisir discret de quelques « cinq à sept » scolaires totalement exempts de perversion. Je m'en remettais totalement à mon initiateur, comme je m'en remets toujours aux hommes que j'aime. Il n'y a pas de honte à se soumettre aux désirs et aux passions, quand on les partage. De là à attirer une certaine catégorie de machos, il n'y a qu'un pas que je franchis sans le moindre malaise. Vieux proverbe bantou : « Mieux vaut le macho qui bande que le Roméo qui fait dodo. » Vu et vérifié.

En ce qui concerne mes rapports sexuels avec mon initiateur, ils étaient aussi riches qu'un cours de travaux pratiques : j'y ai appris qu'un chat est un chat, qu'un homme se laisse mener par le bout de la queue (pardonnez la trivialité de cette image, mais cette métaphore

était trop tentante, et, vous ne le savez peut-être encore pas suffisamment, je ne résiste jamais à la tentation...), que le sexe proprement dit n'est qu'un des instruments du plaisir, que les caresses médicalement classées dans la catégorie « bucco-génitales » ont des effets quasi magiques sur l'épanouissement de l'orgasme.

Je suis convaincue que la faculté de jouir est une forme de culture, une discipline assez philosophique dont il faut, opiniâtement acquérir tous les secrets, dépister toutes les finesses. Chaque homme s'avère un partenaire particulier, chaque amant a sa faiblesse, celle qui permet à l'amante de le précipiter dans un ouragan de plaisir. Difficile, le coup de l'ouragan ? Pas plus que de souffler sur un verre d'eau pour créer des vagues. Chaque fois que je pense que j'aurais pu passer à côté de tout cela, je remercie le ciel et ceux qui s'en occupent de m'avoir permis de m'enfuir par cette porte interdite au commun des mortels, cette porte que l'on a dit verte et qui s'ouvre sur tous les fantasmes. J'ai dit tous.

Entre deux rencontres avec Serge, deux séances de soins aux petites souris de l'O.m.s., deux cours au lycée, je peaufinais mon « new look » observant sous mes nouveaux faux cils les réactions de mes cobayes masculins. C'est un peu par défi que j'ai accepté de répondre à une annonce. Un magazine parisien avait fait paraître ce texte enchanteur : « AGENCE DE MANNEQUINS recherche jeunes filles 18-22 ans pour photos publicitaires. » Sous le regard encourageant de Serge, sous l'œil goguenard d'Annette, j'envoyais l'une de mes premières photos « érotiques », en l'occurrence une vue de jardin avec ma silhouette en maillot de bain vaguement au premier plan. La réponse ne tarda pas, sous la forme d'une circulaire m'invitant à me présenter le dernier vendredi du mois à Paris, dans un immeuble des Champs-Élysées. Croyant ouvertes les portes de la renommée, je prélevai sur mon magot la somme nécessaire pour mon voyage et pour ce que je croyais être un substantiel déjeuner à Paris. Accompagnée sur le quai de la gare de Perrache par mon admirateur, je pris l'express avec la délicieuse sensation de m'envoler pour le Nouveau Monde.

C'était la première fois que je voyais la capitale du monde. Assommée par le bruit et la chaleur, je pris mon premier métro et me rendis directement à l'adresse indiquée sur le courrier ronéotypé. Dans l'immeuble du « Lido » (quelle prestigieuse référence !) je trouvais, après avoir demandé mon chemin deux ou trois fois, un petit appartement, occupé par un bureau derrière lequel trônait une douairière auréolée de fumée. La pièce était littéralement envahie par une foule de jeunes créatures plus affolantes les unes que les autres. Il y avait de vraies Suédoises, de fausses Danoises, des Italiennes, des Sud-Américaines, des Africaines, des Portoricaines, des Anglaises, des Javanaises, des Thaïlandaises... J'en ai vu de toutes les couleurs. Des

visages angéliques sur des corps divins. Je me suis brusquement aperçue dans le reflet d'un miroir publicitaire « Vogue » : le cheveu mal brushé, le teint légèrement luisant, l'œil cerné par la fatigue et l'angoisse, fagotée comme une bourgeoise d'un film de Chabrol, je perdis aussitôt ma superbe et me fis toute petite derrière une grande Noire aux hanches évasées qui me fascina, jusqu'à ce qu'on appelle mon nom.

La fumeuse me toisa :

— C'est vous ?

— Oui, madame, ai-je répondu en tentant d'avaler la boule de timidité qui obstruait ma gorge.

— Quel âge ?

— 18 ans.

— Taille ?

— 1 m 69.

— Poids ?

— 55 kilos...

— Tour de poitrine ?

Je pris un air avantageux :

— 95.

La douairière, qui ne m'avait regardée qu'une brève seconde, parut s'étouffer dans son mégot :

— Combien ?

— Quatre-vingt-quinze.

Un jet de fumée opaque signa mon arrêt de mort :

— C'est beaucoup trop. On vous écrira.

Je suis allée m'asseoir, chancelante, imaginant le regard acerbe de ma sœur « Je te l'avais bien dit, tu n'es pas *belle*... ». Je devais avoir l'air profondément miné, car une petite brune avec un nez retroussé m'a adressé un gentil sourire :

— Ce n'est pas la peine d'attendre, m'a-t-elle murmuré.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas le style de la maison... Vous arrivez de province ?

Rouge de honte j'ai fait oui avec le menton.

— Ça s'arrangera, a-t-elle conclu.

Elle se leva, découvrant un corps menu presque parfait.

— Moi je suis trop petite, mais je ne me décourage pas.

Elle est partie avec son petit sourire, et je me suis enfuie à mon tour, malade de honte. J'avais échoué.

Je me suis retrouvée sur les Champs-Élysées, sous une pluie battante. J'avais une robe d'été presque transparente, les inévitables talons hauts de ma mère, et au bout d'une minute, j'étais trempée. J'ai traversé l'avenue en courant et suis entrée, comme par hasard, dans la

salle du « Fouquet's » qui est le bar des gens de cinéma. Je suis passée devant une fille très entourée, très chic, très classe, très silencieuse. Je me suis écroulée à une table et j'ai demandé la carte. Un maître d'hôtel lugubre m'a tendu un bristol où mes yeux affolés découvrirent les tarifs les plus inimaginables que j'avais jamais imaginés. Écartant coquillages et plat du jour, je me rabattis sur un sandwich « club » qui valait le prix d'un repas complet au bistrot de mon lycée lyonnais. Le café était trop chaud et je fis une tâche de mayonnaise sur la robe que m'avait prêtée ma meilleure amie. C'était vraiment une grande journée.

La pluie, sans doute émue par ma détresse, s'arrêta brusquement de tomber. Je descendis lentement l'avenue triomphale, ne voyant rien que la pointe de mes chaussures mouillées. Au feu rouge, je me retrouvais en compagnie de quelques filles élégantes qui ignoraient dédaigneusement les regards masculins. Moi, je souriais bravement aux messieurs tout gris embarrassés par leur attaché-case. J'aurais aimé leur parler, leur demander :

— Comment me trouvez-vous ?

Me voyant leur sourire, certains détournaient les yeux comme si je leur avais fait quelque chose de pas convenable. Je me suis dit : et si je me déshabillais, là, au milieu des Champs-Élysées ? Quelle serait leur réaction ? Cette envie, je l'ai eue souvent, et un jour je suis passée à l'acte.

J'aime plus que tout choquer, surprendre, déborder l'adversaire par un geste ou une parole inattendue. Je ne supporte pas l'hypocrisie et je sais bien que lorsqu'un homme dit à une femme qu'elle a de beaux yeux, qu'elle est ravissante, ou bien habillée, c'est à son cul qu'il pense.

Je n'ai pas fait de scandale sur les Champs-Élysées. J'ai marché avec la furieuse envie d'user ces talons trop hauts. J'ai marché le long des quais, enviant les amoureux qui enlaçaient leur amoureuse, j'ai marché jusqu'à la gare de Lyon, le regard obscurci par une implacable révolte : ainsi j'avais l'air d'une provinciale ! Ainsi je n'avais pas le « style » pour devenir mannequin ! Ma maudite poitrine me jouait encore un bon tour. Eh bien ! il faudra faire avec.

Au lieu de me laisser abattre, je ressentis une bouffée de colère et d'impatience m'envahir. Je me battrai aussi longtemps qu'il sera nécessaire, mais un jour, c'est juré, je poserai dans les magazines. Je l'aurai mon « look ». Je ferai ce qu'il me plaira de faire. Et avec les gens que je choisirai. Que m'importent les épreuves à surmonter, rien ne pourra jamais me détourner d'une décision que j'ai prise, même si cette décision m'entraîne trop loin.

J'ai repris mon express pour Lyon en préparant ma fable : on m'avait proposé de faire des photos le lendemain, je n'avais pu

accepter. Mes parents n'étaient bien évidemment pas au courant de mon escapade. Le voyage sembla durer un siècle ou deux et en descendant les marches de la gare de Perrache, je trouvai Lyon triste et indifférente, une ville dont il fallait que je m'évade sans tarder, pour ne pas devenir, définitivement, une petite « *provinciale* » que l'on reconnaîtrait du premier coup d'œil, à qui les honneurs et la gloire seraient à jamais interdits.

Annette a écouté silencieusement ma version des faits mais quand j'ai dû mentir à Serge, je n'en ai plus eu le courage. Je me suis cachée au fond du café, et la voix couverte par les hurlements du juke-box je lui ai tout avoué, en reniflant pour ravalier mes larmes : les hommes qui m'ont vue pleurer se comptent sur les doigts d'une main. Serge m'a écoutée sans rien dire, m'a regardée comme s'il me voyait pour la première fois. Il m'a attirée contre lui, il m'a serrée très fort en murmurant :

— Tu n'es pas triste au moins ?

— Non, ai-je menti.

— Qu'est-ce que tu as dit aux autres ?

— Que ça avait marché.

— Tu as eu raison. D'une certaine manière, ça a vraiment marché. Tu as fait le premier pas. Tu es allée plus loin que les autres. Tu as osé...

— C'est raté, lui ai-je dit.

— Mais non, ce n'est rien. On ne réussit pas du premier coup. Maintenant tu sais plein de choses. Qu'il ne faut pas mettre de talons trop hauts, de robes trop serrées. La prochaine fois tu porteras des jeans, et un tee-shirt, tu seras à peine maquillée, et ça marchera... Tu arriveras à faire ce que tu veux. Et tu verras, Brigitte, je t'aiderai.

À cet instant précis, on me l'aurait demandé, j'aurais répondu oui, c'est l'homme de ma vie.

Chapitre 6

JOUR « J » : JE MONTE À PARIS

Le jour est arrivé où il a fallu que j'annonce à mes parents la décision que j'avais prise avec ma sœur : partir « vivre » à Paris ! Ma sœur avait prétexté je ne sais plus quelle bonne raison – « tu sauras mieux les convaincre », ou quelque chose comme ça... – pour me laisser monter en première ligne. J'avoue que j'ai eu ce soir-là un trac comme on en connaît rarement dans sa vie. Aucun film, aucune première, aucune aventure, aucune rupture ne m'ont depuis mise dans un état pareil. Il faut dire que l'enjeu était considérable : j'allais me battre – jusqu'à la mort, s'il le fallait ! – pour ma liberté et, accessoirement, pour celle de ma sœur.

J'avais tout imaginé. Tout prévu. Il me semblait déjà voir le regard terrible de mon père, l'air affolé de ma mère. J'entendais presque le silence effrayant qui suivrait ma déclaration, avant les menaces et les cris. J'avais préparé des arguments aux questions que l'on ne manquerait pas de nous poser. À vrai dire, j'avais beau évaluer mes chances de convaincre, je ne parvenais pas à me persuader moi-même. Au fur et à mesure que l'heure fatidique approchait, je sentais un frémissement nerveux s'emparer de tout mon corps : ce n'était que la découverte du fameux « trac », ce fut donc, véritablement, ce soir-là que je fis mes débuts de comédienne...

J'ai choisi l'heure du journal télévisé, institution sacro-sainte à laquelle personne n'échappait. J'imaginais que, pressé de connaître les nouvelles du monde, mon père écouterait cette pénible entrevue. J'apparus dans la salle à manger familiale aux premières notes de l'indicatif. Mon père, bien droit sur sa chaise, fixait attentivement l'écran. Ma mère posait sur la table la soupière fumante. J'ai coupé la parole à Roger Gicquel.

— J'ai quelque chose à vous dire...

Ma mère m'a regardée, et d'un seul coup d'œil a compris qu'un événement exceptionnel allait se produire. Mon père s'est tourné vers moi :

— C'est vraiment urgent ? Tu ne peux pas attendre la fin des nouvelles ?

— Non, papa. C'est vraiment important...

Avec un soupir considérable, mon père a repoussé son assiette.

— Nous t'écoutons. Qu'est-ce qui t'arrive ?

J'entendais derrière moi Annette qui s'approchait lentement. Elle avait quitté sa chambre pour assister discrètement à la discussion. Quelle réaction aurait-elle si l'entretien tournait à mon désavantage ?

J'ai éclairci ma voix.

— Voilà. Nous avons décidé, Annette et moi, d'arrêter le lycée et de trouver du travail.

Froncement de sourcils paternel. Stupéfaction maternelle.

— Du travail ? Quel travail ?

— Nous voulons être indépendantes. Vous avez fait assez de sacrifices pour nous...

Je m'embrouillais dans ce que je croyais être de la grande diplomatie, pour finir plus brutalement :

— Voilà. Alors, Annette et moi nous voulons partir travailler.

Je retins mon souffle. Et lâchai le dernier mot :

— ... à Paris.

Cette fois, le journal télévisé perdit tout intérêt aux yeux de mon père. Il me regarda longuement et se tourna vers ma mère qui avait pâli, comme pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

— À Paris ? répéta-t-il complètement pris au dépourvu. Mais que crois-tu trouver à Paris ? Comment allez-vous vivre à Paris ? Qui connaissez-vous là-bas ? Est-ce que vous vous rendez compte ?

Il parlait calmement, presque doucement. Ma mère hochait la tête comme un écho. Il enchaîna :

— Vous croyez qu'on vous attend ? Qu'on a besoin de vous ? Vous pensez que le chômage n'existe pas, à Paris ?

J'ai habilement menti, une fois n'est pas coutume.

— J'ai trouvé quelque chose. Un petit boulot à l'Organisation Mondiale de la Santé... Ça nous permettra d'attendre...

— L'Organisation Mondiale de la Santé ? L'O.m.s. ? répéta ma mère en regardant du coin de l'œil mon père. Elle avait répété lentement le sigle et le label de cette noble institution, en sachant très bien que les mots « organisation » et « mondiale » ne pouvaient qu'influencer positivement un banquier. Quant à la référence à la santé, évoquant quelque carrière de chercheur sur la voie du prix Nobel, elle était tout simplement inespérée. Mes parents ne pouvaient se douter, bien sûr, que ma carrière à l'O.m.s. (déjà terminée, d'ailleurs) s'était bornée à jouer les baby-sitters de petites souris blanches.

Annette, sentant la partie presque gagnée, montra le bout de son museau.

— C'est sérieux, affirma-t-elle. Vous n'avez pas à vous inquiéter...

Mon père perdit son calme.

— Ne pas nous inquiéter ? Vous êtes inconscientes, ou quoi ? Vous savez ce qui va se passer ? Vous allez partir là-bas, vous allez

découvrir une ville éreintante, des gens pressés et névrosés, vous allez mener une vie de chien, mal logées, mal nourries... Et dans trois mois, vous reviendrez ici, et pas fières !

C'est là que j'ai eu mon petit coup de génie.

— O.K. Moi je te promets une chose : si dans trois mois les choses se passent comme tu le dis, nous revenons, pas fières. Et on ne parlera jamais plus de départ. Vous êtes d'accord ?

Après une habile intervention de ma mère, qui eut l'air de dire « ça leur servira de leçon honorable », après nos promesses réitérées que nous ferions amende si nous constations notre erreur, après mille assurances que tous nos efforts tendraient à faire de nous les plus sérieuses, les plus rangées, les plus recommandables Lyonnaises montées à Paris depuis longtemps, mon père haussa les épaules et se retourna vers le téléviseur, jugeant sans doute que toute discussion serait stérile, que l'on ne se comprendrait jamais.

Nous sommes remontées dans nos chambres en jubilant, sans croire vraiment à une victoire aussi facile. Nous venions de conquérir notre liberté, sans – est-il besoin de le préciser ? – la moindre intention de la rendre, jamais, à quiconque.

J'ai volontairement insisté sur cet événement qui peut paraître banal à certains. Souvent, par la suite, au moment d'affronter un moment grave, important, j'ai revécu cette scène. À l'époque, rien ne m'avait paru plus important que la démarche entreprise auprès de mon père, qui m'aimait et que j'aimais, et qui pourtant m'intimidait. Je peux le dire maintenant : aucun homme ne m'a jamais intimidé comme mon père. Aucun homme ne m'a fait peur, sauf lui. Et, à chaque coup dur, je revoyais cette scène, la salle à manger et le téléviseur allumé, la soupière fumante et le brave regard de ma mère, et je me disais que rien ne pouvait être plus important que ce moment-là. Quand on a si facilement gagné le droit d'être libre, rien ne peut vous arrêter en chemin. Je me suis rendu compte, à de nombreuses reprises, que j'avais raison dans ce domaine. Certains événements se présentent comme la plus intolérable des adversités. Un peu comme un virage verglacé, dans une pente vertigineuse, en pleine nuit d'hiver. Il suffit de ralentir, de changer de vitesse et, surtout, surtout, de ne pas freiner. Je ne connais aucun virage qui puisse résister à pareil traitement.

Les semaines qui ont suivi se sont écoulées dans les rêves les plus fous : nous nous imaginions à Paris, follement libres, heureuses, riches. Nous avions des milliers d'hommes amoureux de nous. Nous nous achetions de somptueuses voitures de sport rouges, nous étions couvertes de bijoux, de compliments, rien ne nous résistait. Avec nos premiers sous, nous achèterions de la pierre, nous ferions des placements en or, nous spéculerions, nous deviendrions de redoutables

femmes d'affaires. Nous bâtirions un empire, on ne savait pas exactement de quoi, mais un Empire de Liberté. Nous servirions d'exemple : quand on veut réussir vraiment, rien ne vous arrête, regardez ces deux petites Lyonnaises, un an seulement après être arrivées à Paris ! On ne parle plus que d'elles ! On ne voit qu'elles dans les journaux !... Dans nos fantasmes de réussite nous avons trouvé la fortune et un esthéticien génial qui avait inventé un « look » d'enfer pour sublimer notre beauté... Nous avions un charme inouï et, sitôt qu'ils nous voyaient, les hommes devenaient fous de nous.

Pendant que nous rêvions ainsi, ma mère épuisait ses économies secrètes en achats destinés à satisfaire nos derniers caprices de petites provinciales : nous faisions provision de tout ce qui allait nous manquer à Paris, toutes ces infimes douceurs et commodités que l'on n'apprécie plus dans le cadre de la vie familiale et qu'on perd en gagnant la liberté... Nous écoutions tous ses conseils poliment : en règle générale, ne pas croire un seul mot de ce que les hommes promettent avant, et ne pas croire un seul mot des mensonges qu'ils disent après. La notion de « avant »-« après » impliquait que maman était au courant de ma première aventure sexuelle. Je la lui avais racontée, sans trop de détails, et elle avait hoché la tête en disant :

— De toute façon, il vaut mieux que ça soit fait, qu'à faire...

J'adore la philosophie de ma mère. Il n'est pas encore né celui qui pourra la démontrer.

Inutile de vous dire qu'à Paris, les choses ne se sont pas passées comme nous l'avions rêvé. Pas du tout. Mais en quittant Lyon, en voyant s'éloigner les quais de la gare de Perrache, avec au bout, le mouchoir blanc de notre maman, et l'émotion mal contenue de ce si terrible mais si tendre père, nous étions à la fois Christophe Colomb et Marco Polo, les exploratrices intrépides d'un monde dont, à la vérité, nous ne pouvions imaginer les surprises, les beautés et les turpitudes. Mais en tout cas, dans notre compartiment de 2^e classe, avec nos sandwiches au jambon, nous chantions. Faux, mais avec tant de joie !

Chapitre 7

ASCENSEUR POUR LE SEPTIÈME CIEL

Notre arrivée triomphale à Paris avait été bien organisée par Serge, qui, pour me suivre, s'était fait muter dans la capitale. C'est lui qui avait déniché le petit studio que nous allions habiter rue Claude-Decaen, près du bois de Vincennes. C'est lui qui est venu nous chercher à la gare, qui s'est occupé pendant quelques jours des deux filles envahissantes et perdues qui l'appelaient pour un rien. Patient, toujours aimable. Il est vrai que pour le récompenser de ses bons et loyaux services, je mettais une bonne volonté évidente à me montrer l'amante idéale et passionnée que je n'étais encore pour personne d'autre, mais déjà plus pour lui. On peut éprouver de la reconnaissance pour un homme sans pour autant ressentir du désir.

Tout naturellement, je ne voyais aucun mal à offrir à Serge quelques sensations que je trouvais très agréables à expérimenter, comme par exemple l'amour en ascenseur. Cela m'avait pris un soir, en rentrant du restaurant où Serge m'avait invitée, et où j'avais pu apercevoir, pour la première fois de ma vie, quelques-unes des célébrités du Tout-Paris que je devais connaître plus intimement par la suite. Notamment, ce chanteur habitué du « hit-parade », véritable macho, qui ne cachait pas son mépris pour les femmes en général, et qui tomba amoureux de moi au point de m'offrir de somptueux cadeaux pour vaincre mon refus d'avoir la moindre relation avec lui. Inutile de préciser que cela ne m'a pas décidée davantage à entrer dans son lit. Pour accepter de l'argent d'un homme, une femme doit être ou terriblement amoureuse ou totalement démunie (je ne parle évidemment pas des professionnelles...). Je n'ai jamais cédé au chanteur-croquemitaine, qui s'est longtemps vanté de m'avoir initiée aux orgies.

Les orgies parisiennes, je les ai toutes (ou peu s'en faut) connues dans les années 76 à 80. Privées ou publiques, partouzes ou soirées à quatre, showbiz ou monde politique, par amour ou pour émirs, mon compagnon de cœur avait un faible pour ce genre de soirée où le nombre ne crée pas forcément l'ivresse. C'est vrai que pour lui, et pour lui seulement, j'ai accepté de faire des choses que je ne referais plus aujourd'hui. Mais je n'aurais jamais accepté de paraître en public avec ce chanteur bien français qui, au fond, déteste les femmes et en a

peur. Ses prouesses amoureuses plutôt discutables en sont la preuve : ce monsieur fait partie des amants inoubliables qui se contentent de prendre leur plaisir sans jamais se soucier de celui de leur partenaire.

Donc, après ce dîner très chic où j'avais étrenné la robe fétiche offerte par ma mère, où j'avais approché quelques chanteurs, acteurs et vedettes du petit écran, je suis rentrée, radieuse, rue Claude-Decaen, en compagnie de Serge, très tendre selon son habitude. C'est là, dans la cabine de l'ascenseur, que j'ai, sans m'en douter le moins du monde, inauguré ma carrière de courtisane. En proposant à Serge, un peu ébahi, d'arrêter la machine de Roux-Combaluzier et de la transformer en boudoir galant. J'ai remonté ma robe et fait glisser ma culotte avec un réel plaisir, dans cette cabine étroite et légèrement ébranlée par les mouvements désordonnés de Serge, impatient de me prouver qu'il était à la hauteur de mon désir, et nous avons fait l'amour, entre le septième et le huitième étage, comme si, quelque part, je savais que j'étais destinée à dépasser, en matière de plaisir, le septième ciel. Serge s'est avéré un « *liftier* » remarquable, puisqu'il a trouvé le moyen, tout en me possédant violemment, de remettre en marche la cabine. Lorsque nous eûmes épuisé les ressources de cette forme d'amour aérien, nous nous sommes retrouvés au rez-de-chaussée, face à un sympathique vieillard tout émoustillé, frétilant des yeux derrière ses lunettes rondes qui nous murmura d'un air complice :

— Ne vous dérangez pas ! Je vais monter à pied !

Animé d'une nouvelle jeunesse, nous l'avons vu escalader les marches quatre à quatre, comme un jeune homme. Chaque fois que je le croisais par la suite, il me lançait un clin d'œil malin, avec un petit geste de la main, qui exprimait sans doute son extrême regret de n'avoir jamais utilisé cette cabine d'ascenseur comme je l'avais fait moi-même. Plus tard, devenue sa confidente, il me raconta des histoires merveilleuses sur le Paris du début du siècle. J'allais souvent le voir, dans les derniers temps, quand il était malade et qu'il ne pouvait plus se lever. Il m'a répété souvent qu'il n'avait jamais vu de spectacle plus insolite et plus beau que ce jeune couple à moitié nu qui venait de faire l'amour dans l'ascenseur qu'il utilisait depuis plus de trente ans.

Après quelques jours de folie douce, il fallut bien penser à des choses plus matérielles. Sur l'intervention de notre providentiel Serge, je trouvai une place de vendeuse dans un grand magasin de chaussures des Champs-Élysées, spécialisé dans la marchandise suisse de prix élevé. Ce travail me paraissait préférable aux emplois de bureau pourtant plus en rapport avec ma formation : je savais que j'aurais été incapable de rester enfermée dans une pièce pendant neuf heures sans voir personne ou presque. Tandis que la vie en boutique

m'apporterait – du moins le croyais-je sincèrement pour m'encourager – des contacts, me permettrait de rencontrer des gens intéressants tout en apercevant un coin de ciel bleu.

Plusieurs erreurs dans cette théorie. Tout d'abord, je n'ai vu le plus souvent que du ciel gris. Ensuite, les contacts avec les clients, dans un magasin de chaussures, ne sont jamais bien passionnants : en gros vous rencontrez soit des personnes qui ont mal aux pieds et qui n'ont rien d'autre en tête que l'arrêt immédiat de leur souffrance, ou des oisifs qui ne sont rien d'autre que des fétichistes du pied, des podophiles, et qui prennent un réel plaisir à se faire toucher la cheville par une jeune main féminine. Ma plus grosse surprise fut de constater qu'un de mes clients, auquel j'avais fait essayer plusieurs paires de chaussures, avait fini par prendre son plaisir tout seul, par le seul contact de ma main sur sa cheville, son cou-de-pied. J'en fus si troublée que la gérante du magasin – à qui je n'avais rien dit, bien sûr, par orgueil – m'autorisa à sortir quelques minutes pour prendre l'air sur les Champs-Élysées.

C'était ça mon grand bonheur. Profiter de l'heure du déjeuner pour avaler un sandwich et un café et déambuler sur la plus belle avenue du monde en jouant les touristes, en m'arrêtant à chaque boutique, en rentrant pour essayer des vêtements que je ne pourrais m'acheter avant longtemps. Regarder ces femmes superbes qui se font conduire par leur chauffeur devant les grands couturiers de l'avenue Montaigne, ces femmes devant qui les portes s'ouvrent toutes seules ! Écouter les commentaires des badauds, des jaloux, des envieux. Moi, au contraire, je les trouvais sublimes, puisque, naïvement, je n'ai jamais douté qu'un jour je ferais partie de leur club très select. J'adorais aussi apprendre par cœur les cartes des grands restaurants, où je lisais des mots totalement inconnus comme « caviar » ou « loup grillé au fenouil ». Je trouvais particulièrement odieux qu'on puisse servir des loups, même grillés, dans les restaurants parisiens. Ce n'est qu'après être devenue une habituée des rivages méditerranéens que je me mis à aimer ces gros poissons qui, à tout prendre, étaient bien plus sympas grillés que vivants.

Il n'était pas rare, pendant cette heure de liberté que des messieurs me suivent, me sourient et m'invitent à déjeuner, à dîner, à danser. Les plus pressés ou les moins hypocrites me demandaient carrément :

— Combien ?

Ce à quoi je répondais invariablement :

— Au moins dix ans.

— Dix ans quoi ? me demandait l'inconnu vraiment surpris.

— Dix ans avant que j'accepte.

En général, ils repartaient furieux, en haussant les épaules comme si c'était moi qui les avais agressés !

Le soir, je connaissais d'autres sensations : une demi-heure de métro aux heures de grosse affluence, bien compressée entre une mémé asthmatique et un obèse à l'hygiène douteuse, avec de temps en temps, la perception confuse et de toute façon imparable d'une main qui s'attardait sur mes fesses ou vers le creux de mon ventre. J'arrivais rue Claude-Decaen à l'heure où les boutiques ferment, le temps d'acheter une tranche de jambon, une demi-baguette et deux yaourts, et je retrouvais ma sœur, qui était rentrée depuis un moment déjà. Nous improvisions quelquefois des dînettes bien sympathiques, et c'est là que j'ai appris à faire ces gratins que mes amis apprécient tant.

Annette menait sa vie de son côté, voyait un petit copain qu'elle ne semblait pas vouloir me présenter. Moi, je ne m'ennuyais pas vraiment avec Serge, qui faisait tout ce qu'un homme peut faire pour une femme qui ne l'aime pas vraiment. Nous sortions, allions beaucoup au cinéma. Quelquefois, j'allais passer la soirée chez lui, dans le studio qu'il avait aménagé près du Quartier Latin. Il avait abandonné Lyon en même temps que nous. Les soirs où nous restions dans sa garçonnière super-équipée de gadgets, je rentrais toujours dormir chez moi. Une vieille habitude que j'ai gardée depuis : je n'aime pas spécialement dormir avec mes amants, je me débrouille toujours pour rentrer chez moi ou, avec infiniment de délicatesse, pour les convaincre de rentrer chez eux et de me laisser « récupérer » seule. Il est bien connu que la flatteuse vit aux dépens de celui qui l'écoute : c'est un grand secret que de pouvoir faire pratiquement tout accepter à un homme, du moment qu'on le flatte, qu'on lui reconnaît des mérites, qu'on le place, pour une raison ou pour une autre, au sommet de la pyramide des champions. Les femmes ont bien des orgueils, des amours-propres mal placés, mais pas cette vanité typiquement masculine. Chacun se bat avec les armes que la nature lui a attribuées.

Un soir où je regagnais seule mon petit studio, je fis la connaissance de Mario. C'était un jeune Italien d'une vingtaine d'années, d'une beauté assez désarmante, doué d'un bagout et d'une fougue dignes des grands bandits napolitains. Il était chauffeur de taxi, et lorsque je suis montée dans sa voiture, il a sifflé d'admiration, ce qui m'a d'abord mis de mauvaise humeur, puis il s'est répandu en commentaires élogieux, prenant la Vierge à témoin, se retournant à chaque feu rouge pour me regarder, les mains jointes. Je ne doute pas, aujourd'hui, qu'il fasse le coup de l'émerveillement à toutes ses clientes, mais je peux vous dire qu'avec moi ça a complètement marché. Il a arrêté son taxi dans un bosquet du bois de Vincennes et il s'est mis à m'embrasser comme seuls les Italiens savent le faire, avec cet excès de technique et de passion qui laisse toujours croire qu'ils sont filmés en Cinémascope tant ils mettent d'énergie dans un simple baiser. Toujours est-il que j'ai trouvé parfaitement naturel qu'il me déshabille, qu'il me mette

complètement nue dans son taxi, à trois heures du matin au beau milieu du bois de Vincennes, et qu'il se mette à aimer mon corps avec une sorte de dévotion très communicative. Je n'ai pas honte de dire que Mario, dans son taxi, m'a fait découvrir un plaisir essentiel et incomparable, à mes yeux : celui qu'un homme donne à une femme avec ses lèvres, sa langue et sa bouche tout entière.

Mario fut le premier homme qui obtînt de moi une jouissance uniquement due à sa prodigieuse technique buccale, autrement dit, pour abandonner le langage académique, il a été le premier à me faire jouir en me suçant comme un dieu.

Je suis rentrée chez moi si ébranlée, si étourdie que j'ai oublié non seulement de lui rendre la pareille, ce qui aurait bien été la moindre des choses, mais je ne lui ai même pas réglé le montant de sa course.

Aussi triste que cela soit, je n'ai jamais revu Mario. Pendant des mois, chaque fois que je montais dans un taxi, je guettais la nuque du chauffeur à la recherche de longues et douces boucles brunes que j'avais eu le loisir de caresser pendant cette folle étreinte. Mais je n'ai plus entendu le sifflement élogieux, les exclamations de mon premier amant parisien, qui m'a révélé si parfaitement l'autre face du plaisir sur une pelouse du bois de Vincennes.

Ce fut la période la plus insouciante de ma vie, celle des soirées qui se prolongeaient jusqu'à 3 heures du mat dans les cafés de la rue Mouffetard, des spaghetti-dîners improvisés dans le minuscule studio de la rue Claude-Decaen, des week-ends avec Serge. À cette époque-là, tout le monde riait. Et pourtant, ma fiche de salaire dépassait rarement les 1 500 F qui servaient tout juste à payer le loyer, un minimum de nourriture, juste de quoi ne pas mourir de faim entre deux invitations à dîner que je n'avais ni l'envie ni les moyens de refuser. Ces restrictions alimentaires dictées par les dures réalités financières ont aussi contribué à parfaire une ligne qui n'avait, et pour cause, plus rien de boulotte. J'avais au moins cette satisfaction, lors des petites fringales nocturnes, c'était de me regarder dans mon grand miroir confident, et d'apercevoir une créature de plus en plus mince.

Nous recevions toutes les semaines un coup de téléphone de Lyon. Ma mère me posait les questions rituelles sur la santé, le travail. Nous lui dressions un tableau idyllique de notre vie parisienne, auquel je ne suis pas sûre qu'elle ait vraiment cru. Un soir, après le coup de téléphone maternel, ma sœur a entrepris de me convaincre : nous ne gagnions pas assez d'argent. Nous méritions mieux que cela. Des filles aussi « *belles* » que nous pouvions espérer mieux que des petits salaires de vendeuses. Ma sœur avait peut-être des idées sur le genre d'activités très lucratives que je pourrais avoir dans une grande ville comme Paris...

Mais moi, j'avais déjà trouvé les solutions.

Chapitre 8

L'AS DE CŒUR ME CONDUIT AUX FILMS X

C'est au début de l'année 1976, que j'eus l'occasion, pour la première fois de ma vie, de me déshabiller devant des inconnus. C'était pour un casting auquel ma sœur m'avait encouragée à me présenter. J'avais rencontré, par l'intermédiaire de Serge, qui, décidément semblait connaître tout le monde à Paris, des copains intéressants : ils jouaient, entre autres choses, les rabatteurs pour les « photographes » de charme. Ils m'avaient assuré que l'on payait très cher des jolies filles pour qu'elles posent dans des magazines « comme » *Lui*, formule dont j'aurais tout le loisir d'apprécier le flou par la suite. Depuis ma tentative parisienne quelques mois auparavant, j'avais un peu abandonné l'idée de devenir « mannequin ». Mais, tout bien réfléchi, la notion de « modèle nue » m'intéressa davantage, sans doute parce que cela me permettrait à la fois de tester mon attrait sur les autres, et de « choquer » un certain nombre de mes relations.

J'ai toujours été sensible au fait de choquer ou de ne pas choquer les autres. Je préfère choquer que laisser indifférent. Pour arriver à mes fins, j'étais, quelquefois, prête aux moins convenables des excès. En revanche, dans toute ma vie, je peux compter les choses ou les événements qui m'ont véritablement choquée. Il y a eu un voyage en Hollande. Près d'Amsterdam, nous avons rencontré, l'ami qui m'accompagnait et moi, un collectionneur de pornographie très particulière : des sujets vraiment « hard » avec des enfants de dix ou douze ans. Ce jour-là, j'ai été profondément mal à l'aise, car je ne supporte pas qu'on s'attaque à l'innocence, qu'on puisse faire du mal à des êtres faibles dans tous les sens du mot, puisqu'une partie de ces enfants étaient des « caractériels » plus ou moins débiles, et les autres avaient été drogués pour les besoins de ces photos obscènes. Je sais trop le mal que peut faire le viol cérébral ou physique des perversions sexuelles pour supporter l'idée que des enfants puissent être à jamais traumatisés par les plus ignobles trafiquants qu'on puisse imaginer de nos jours. Ce qui me déplaît aussi, c'est l'idée du sadomasochisme. Je ne parle pas là des raffinements cérébraux qui font qu'un homme a quelquefois envie ou besoin d'attacher une femme pour lui faire l'amour : dans un certain contexte cela peut devenir très agréable. Mais le réel jeu des sadomasochistes, avec le rituel de l'humiliation et

de la dégradation physique, m'a mise mal à l'aise les deux ou trois fois où, au cours de soirées très spéciales auxquelles j'avais été conviée, j'ai assisté à des séances de « dressage » d'une violence extrême.

La dégradation d'un être humain, même pour parvenir au plus haut niveau du plaisir, me paraît inacceptable. Il n'y a plus grand-chose, à ce moment-là, qui sépare l'humain de la bête. Et pour moi, la jouissance, l'orgasme, le plaisir, toutes ces fêtes ont une beauté, un esthétisme, une poésie que n'auront jamais les cris, les douleurs et le décor toujours sordide où s'ébattent des hommes et des femmes rongés par une perversion qui est devenue une véritable drogue et qui peut se terminer, j'en ai eu hélas la preuve, d'une façon très dramatique.

Un couple de « techniciens » du showbiz avait pris l'habitude de pratiquer ce genre de raffinements. La femme y trouvait un réel plaisir sexuel, du seul fait d'être attachée, fouettée, sodomisée devant des étrangers. Voulant sans cesse aller plus loin, son compagnon installa un soir dans le salon une sorte de carcan dans lequel il enferma sa « victime » et la suspendit au crochet de la suspension électrique. Il commença à la fouetter, sous les yeux de l'assistance silencieuse, lorsque le crochet a cédé. La pauvre femme est tombée sur le sol et s'est brisé la colonne vertébrale. Dénoncé par l'un des spectateurs, son compagnon a été longuement interrogé par les policiers. Arrêté et condamné, il purge une peine de prison. Quant à sa « victime » elle est immobilisée pour toujours dans un corset. Cette histoire est d'autant plus émouvante pour moi que je sais que cette femme n'a pas cessé d'aimer l'homme qui l'a rendue infirme.

Tout cela pour vous dire que la perspective de poser nue, pour qui que ce soit, ne pouvait me choquer d'aucune manière. Cette activité avait en outre deux avantages indéniables : tout d'abord cela rapportait énormément d'argent – du moins, pour une petite vendeuse de chaussures qui gagnait 1 500 F par mois, cela représentait énormément d'argent – sans perdre ni mon travail, ni ma dignité, ni même trop de temps. Quant à l'idée de me mettre nue devant des hommes, cette perspective m'excita : je n'avais pas encore eu l'occasion de tester mon charme sur des inconnus. Je soignais donc ma forme physique non seulement avec un régime alimentaire dicté par les nécessités, mais en faisant de la gym tous les matins. Pour la première fois de ma vie, je ne me trouvais vraiment pas trop mal.

Pour cette fameuse « audition », je me suis retrouvée dans un club privé du quartier de l'Étoile, qui servait pour les auditions des « modèles ». Je me souviens parfaitement de l'ambiance qui régnait dans ce lieu sombre, qui, à dix heures du matin, sentait encore le vieux cigare, avec des seaux à champagne sur les tables couvertes de confettis. Tout le monde était fatigué, sauf moi. J'étais dans une forme éblouissante, j'avais bien dormi, j'étais de bonne humeur et me

trouvais belle. À mes côtés, il y avait un groupe de filles assez étonnantes cela allait de la droguée en manque jusqu'à la robuste campagnarde bien rouge, fraîchement débarquée à Paris (je faisais une nette différence entre les campagnardes et les provinciales, et entre moi qui vivais depuis trois mois dans la capitale et... ces filles qui « débarquaient » à Paris !).

Il y avait aussi quelques « pro » très belles, à moitié endormies, des danseuses de cabaret, des figurantes de cinéma et même quelques call-girls poussées par leurs julots à étoffer leur fin de mois. Nous devions nous déshabiller devant un type affalé dans un fauteuil qui s'est curé les dents pendant toute la durée de la séance. Quand une fille s'approchait, il la détaillait froidement, lui indiquait d'un signe de monter sur la petite scène et la regardait faire sans prononcer une parole. Lorsque la candidate s'était bien proménée, en tentant de son mieux de faire valoir ses seins et ses fesses, prenant, pour les plus expérimentées, des mines qui se voulaient aguichantes mais qui reflétaient surtout la fatigue accumulée par des nuits et des nuits de veille, et qu'elle s'arrêtait en saisissant, instinctivement, ses vêtements pour se rhabiller aussitôt, l'examineur faisait connaître son verdict :

— À la suivante !

Cela signifiait que la postulante était recalée.

Elle quittait alors la scène en se rhabillant, sans un regard pour les autres qui attendaient, avec un certain fatalisme, leur tour. Parfois, un heureux présage :

— À droite !

Cela voulait dire que l'examen était positif et que la sélectionnée allait repasser une seconde fois sur la scène, en attendant le verdict définitif.

Toutes les filles qui sont passées devant moi, ce matin-là, ont été recalées : il faut bien avouer que j'avais eu la chance, pour mes débuts, d'être la plus belle du groupe. J'ai souvent pensé que dans le cas contraire – si une dizaine de super-beautés m'avait entourée et que, portant son choix sur les « pro » au détriment de la petite nouvelle que j'étais, je n'avais pas été retenue ce jour-là, le reste de ma vie aurait pu en être changé et je me serais peut-être lancée dans une autre voie. Laquelle ? Je ne sais vraiment pas...

Mais au contraire, j'ai été la seule à être retenue ce fameux matin... J'en ai éprouvé un soulagement extrême : il me semblait que, par rapport à mes anciens complexes d'adolescente, je venais de passer l'examen le plus important de ma vie. L'organisateur de ce casting, qui travaillait pour plusieurs photographes et réalisateurs, m'a posé des questions sur ma famille, m'a demandé une pièce d'identité comme preuve de mes dix-huit ans. Il m'a demandé aussi des photos que je n'avais pas.

— Comment ça, vous n'avez pas de photos ?

— Non, lui ai-je répondu d'un air catastrophé.

Il me fixait drôlement, en hochant la tête, regardait mes seins, mon ventre, mes cuisses... Ce que je lisais dans ce regard de professionnel me flattait infiniment. Il continuait à me parler, prolongeait visiblement cette conversation pour que je reste nue, les bras ballants, de plus en plus sûre de moi, donc de plus en plus disposée à accepter, je ne savais pas trop quoi, mais peut-être une épreuve qu'auraient eue à accomplir les « modèles » sélectionnés. Mon « examinateur » a griffonné une adresse sur une carte à jouer (carte que je conserve avec mes souvenirs de cette époque-là. C'est un as de cœur, tout un programme !) en me disant :

— Va le voir de ma part. Il sera là dans quinze jours. Je crois qu'il te fera travailler.

Il est parti sans un sourire, en se retournant avant de sortir pour me dire, avec une pointe d'ironie :

— Maintenant, tu peux te rhabiller...

Je suis rentrée rue Claude-Decaen, fière comme si je venais de découvrir l'Amérique, en brandissant mon as de cœur sous le nez de ma sœur morte de curiosité.

— Alors, alors, répétait-elle. Comment ça s'est passé ?

— J'ai rendez-vous dans quinze jours...

— Super ! Pour quoi faire ?

Je suis restée sans voix. Dans mon exaltation, j'avais complètement oublié de demander avec qui j'avais rendez-vous et pour quoi. Des photos ? Un film ? Un spectacle ?

J'ai pris mon air le plus mystérieux pour dire à ma Annette :

— Tu verras... Ce sera super. J'ai été la seule à être retenue, il y avait des dizaines d'autres filles vraiment jolies !

Il n'y a pas de mal à se faire un peu valoir auprès d'une sœur qui a passé sa jeunesse à me répéter que je n'étais pas belle à voir. Elle a battu des mains :

— Je te l'avais toujours dit ! a-t-elle eu le culot de s'écrier en m'embrassant.

Mais ce soir-là, j'étais prête à pardonner à tout le monde.

Les quinze jours qui ont suivi se sont déroulés dans une sorte de rêve. J'essayais d'imaginer ce que serait ma vie après ce fatidique rendez-vous qui marquerait le début de ma carrière artistique. Dans mon magasin de chaussures, je planais littéralement, indifférente aux problèmes orthopédiques de mes clientes irritables, comme à ceux de la gérante maussade, ou des autres vendeuses jalouses. Serge venait me chercher quelquefois le soir, à la sortie de la boutique, et je lui faisais de longs exposés sur cette carrière qui s'offrait à moi, sans que j'aie pu imaginer, un seul instant, quel aspect inattendu elle allait

prendre. Sans doute se doutait-il, lui, de ce qui pouvait arriver à une jeune fille qui se présentait à des castings douteux. Pour des raisons que j'ignore, il n'a jamais rien évoqué devant moi. Peut-être faisait-il partie de tous ces hommes que j'ai connus et qui étaient à la fois fiers et excités de sortir au bras d'une comédienne érotique. Peut-être n'a-t-il pas voulu détruire mes illusions, en sachant bien que le temps se chargerait de le faire. À ce propos, il se trompait : j'avais la seule ambition de sortir de l'anonymat et de ma condition de femme sans liberté. Et sur ces sujets, je suis allée au-delà de mes espérances.

Je dois répéter encore une fois que je n'avais aucunement conscience que ce qu'il est convenu d'appeler « la pornographie » puisse exister. Personne ne m'en avait jamais parlé, ni mes parents bien sûr, ni ma sœur, ni même Serge. C'est quelque chose dont j'ignorais, à dix-huit ans, totalement l'existence. En résumé, je pouvais m'attendre à tout, sauf à ce qu'on allait me proposer.

Chapitre 9

JE JOUIS SOUS LE REGARD DES TECHNICIENS

En fait, on ne m'a rien proposé du tout. J'ai été reçue par le réalisateur qui m'a évaluée d'un coup d'œil.

— Ah, oui ! s'est-il exclamé comme s'il venait de se souvenir de quelque chose de très important. Michel m'a parlé de vous ! Je vous attendais : je démarre un film la semaine prochaine. Vous êtes libre ?

— Libre ? ai-je répété en me demandant si je ne rêvais pas.

Il venait de prononcer une véritable formule magique : un « film » ! J'allais faire du cinéma !

— Est-ce qu'on vous a prévenue ? m'a-t-il demandé encore, sans attendre une réponse qui lui paraissait évidente et qui de toute façon ne l'intéressait pas.

Je lui ai adressé mon plus charmant sourire : je n'avais pas la moindre idée de ce dont il fallait que je sois prévenue mais je ne voulais pas courir le risque d'apparaître trop naïve aux yeux de cet éminent personnage.

— Je n'ai pas eu le temps de discuter des conditions. De quoi s'agit-il ?

— On vous a quand même dit qu'il s'agissait d'un film érotique ?

J'ai marqué le coup. Je n'avais bien entendu jamais vu de film érotique, et je ne comprenais pas bien pourquoi on spécifiait « érotique » comme si cet adjectif pouvait avoir une quelconque importance à côté du mot magique « film ». Érotique, historique, policier, quelle importance quand on a le *bonheur* de faire du cinéma !

— Oui, oui ! ai-je murmuré très vite.

— Très bien ! Je crois que vous aimerez *votre* rôle !

« Mon rôle ! » Je me suis sentie devenir toute rouge. Et pendant quelques secondes, tout a tourné autour de moi. Je suis revenue à la réalité en entendant la voix du réalisateur. Tout en me racontant vaguement le scénario du film, il s'approcha d'une visionneuse et la mit en marche : je vis alors apparaître les premières images pornographiques qu'il m'ait été donné de regarder. J'ai marqué une certaine surprise, le réalisateur me l'a dit par la suite. J'ai paru étonnée. Mais je me souviens bien de n'avoir ressenti aucune gêne, aucun embarras : je pratiquais couramment ces gestes dans le privé et je ne voyais, a priori aucun mal à ce qu'on en fasse un film. La cause

de ma surprise avait été plutôt la taille assez inhabituelle du sexe masculin qui emplissait la bouche de la comédienne. Mon expérience encore très réduite en ce domaine m'avait laissé croire que toutes les virilités se ressemblaient, qu'elles avaient sans doute la même taille, le même calibre, le même goût et que, par conséquent, elles procuraient toutes les mêmes sensations.

Il est évident que j'accumulais, en cette matière, toutes les erreurs pardonnables à une jeune débutante. J'ai depuis révisé spectaculairement ma position sur le sujet. En vérité, il n'y a pas deux hommes qui se ressemblent sexuellement. Outre les indéniables particularités morphologiques – je n'entrerai pas dans le détail des longueurs, grosseurs, flexibilités et autres sinuosités – chaque virilité a sa personnalité propre. Sympa ou agressive, tendre ou banale, bonne vivante ou austère, on retrouve assez bien le portrait de celui qu'elle représente intimement. L'une de mes consœurs dans la comédie érotique ne m'a-t-elle pas déclaré un jour :

— Je les reconnais les yeux fermés !

Sans aller jusque-là, il est difficile, pour un œil exercé, de ne pas faire la différence entre deux virilités. Dans le même ordre d'idées beaucoup de femmes aiment déclarer que le sperme a toujours le même goût : je ne souhaite pas à ces étourdies de tenir un restaurant gastronomique. Car il existe des nuances infinies dans la saveur de la liqueur masculine : il en est de sucrées, de salées, de parfumées et d'autres épouvantablement acides et peu gustatives. Ce sont toutes ces idées préconçues – genre : le whisky a un goût de punaise – qui bloquent le véritable épanouissement de la sexualité chez certaines femmes. Heureusement, ce ne fut jamais mon cas.

Pour en revenir à cette première journée « hard » elle se borna à la vision, sur le petit écran d'une « Moritone », des plans sexuels tournés les jours auparavant. Sans m'exciter outre mesure, le spectacle ne me laissa pas indifférente. Mais, comme je devais le découvrir le lendemain, mon côté « voyeuse » n'était rien en comparaison de la sensation que j'ai pu éprouver lors de ma première exhibition.

Le tournage eut lieu dans une superbe maison de campagne, dans un coin retiré de Normandie. Une équipe technique réduite au minimum, un réalisateur préoccupé par ses raccords et moi, débutante ingénue qui croyait devoir improviser un véritable rôle dramatique : pour ce premier tournage, mon action se limita à quelques gros plans du visage (qui ne furent, je crois, jamais utilisés) et à une séquence « hard », au cours de laquelle A. K., le réalisateur, jouait lui-même le rôle du « hardeur » principal, pour sa plus grande satisfaction et avec un certain talent. Il me faisait longuement l'amour en répétant un vague dialogue que je n'écoutais, à vrai dire, pas tellement. Je ne garde pas de souvenirs précis de cette première épreuve : je revois

seulement la salle de séjour, les coussins disposés sur le sol, l'équipe technique occupée à bavarder en fumant des cigarettes.

Je suis arrivée sur le plateau et A. K. m'a demandé de me déshabiller dans un coin de la pièce. Je m'exécutai sans la moindre gêne, en sentant les regards lourdement posés sur moi. J'enlevai lentement mon pull et ma jupe, pliai mes affaires, ôtai mes sous-vêtements et me tournai vers le réalisateur qui, près de la caméra, se préparait à la scène en se masturbant très consciencieusement. Je ne pouvais pas savoir qu'il est rarissime qu'un réalisateur de films « X » joue lui-même les « hardeurs ». Il devait satisfaire ainsi un besoin d'exhibition que je comprends fort bien.

J'ai appris par la suite que les comédiennes avaient la mission de « mettre en condition » leurs partenaires, par toutes caresses manuelles ou buccales à leur convenance, et en présence de l'équipe qui attend toujours l'érection parfaite pour faire tourner le moteur.

On me demanda de m'allonger sur les coussins et les techniciens m'entourèrent pour prendre leurs mesures de son et de lumière. J'étais couchée sur le dos, les cuisses légèrement écartées, les seins tendus. Mon partenaire « hardeur »-réalisateur s'approcha, en souriant. Il présentait une magnifique érection (décidément, ça devait vraiment lui plaire !) et se mit aussitôt en position de me faire l'amour. Son doigt effleura mon sexe qu'il enduisit de salive. Puis il se tourna vers le caméraman, tout en se masturbant d'une main.

— Je suis prêt ! s'écria-t-il.

Aussitôt l'équipe fit le silence, la caméra se mit à tourner et mon partenaire commença à me caresser. J'étais tendue, indifférente aux caresses, dans le souci de suivre les indications qu'A. K. me donnait à mi-voix. Mon partenaire me pénétra et commença à bouger en moi sans que je réalise vraiment ce qui se passait. Puis, par hasard, mes yeux tombèrent sur un miroir qui reflétait la scène que nous jouions : je me découvris offerte, pénétrée par le sexe impressionnant de cet inconnu, et aussitôt une sensation de bien-être s'empara de moi. Je ne pouvais plus détacher les yeux de cette image : ma propre possession par ce membre puissant, ce mouvement que je n'avais encore jamais vu « de l'extérieur » se doublait de sensations de plus en plus précises au fond de mon ventre. En retenant un soupir je tournai la tête et surpris une partie de l'équipe, des techniciens qui me fixaient intensément. Je lus dans leurs yeux un désir et une excitation qui me comblèrent. C'est de cet instant que je compris le plaisir extrême que je pouvais prendre à me montrer, à m'exhiber devant des inconnus. Cette sensation ne m'a jamais quittée. Chaque fois que j'ai tourné un film, pour me mettre en condition, j'imaginais les visages immobiles des spectateurs, les fantasmes qui les assaillaient en me regardant, je sentais cette énergie caresser ma peau et cela me fit monter, plus

d'une fois, au bord du plaisir.

Beaucoup de « comédiennes érotiques » ont juré qu'elles ne prenaient jamais de plaisir à tourner des scènes sexuelles. Mises à part quelques lesbiennes qui supportent les assauts masculins avec un réel dégoût, les autres sont des menteuses. Je ne connais pas une « hardeuse » qui n'ait pris, un jour ou l'autre, son pied devant la caméra. J'en connais même certaines qui atteignent la jouissance assez régulièrement. J'ai vu, et je ne trahis aucun secret en le répétant, l'actuelle « sex-star » du « X » français, Marilyn Jess – qui entre parenthèses est une fille adorable et a plus de talents qu'on n'imagine – jouir au point de continuer à faire l'amour bien après que la caméra ait cessé de tourner.

Elle n'est pas la seule dans ce cas : comment ne pas comprendre qu'une fille, faisant l'amour devant une caméra avec un partenaire sexuellement agréable au point de provoquer son désir, ne puisse pas jouir aussi bien – sinon plus intensément – que dans sa chambre à coucher ? C'est ce genre d'hypocrisies – « nous sommes des "comédiennes" qui jouons un rôle et nous ne faisons jamais vraiment l'amour » – et de mensonges qui ont gâché la carrière de la plupart des « hardeuses » françaises. Disons-le : on ne fait pas ce métier par hasard. Si je suis devenue la « sex-star » que l'on sait c'est bien que, quelque part, j'aime l'amour, le plaisir, la beauté, la jouissance, l'exhibition. J'aime que l'on ait envie de moi, j'aime que l'on jouisse de moi. Je ne suis pas devenue la comédienne érotique la plus connue de ma génération parce que je connaissais par cœur la tirade des nez de *Cyrano de Bergerac*, que j'interprète d'ailleurs avec un certain talent. Non, mon succès, comme celui de Marilyn Chambers, de Marilyn Jess et de beaucoup d'autres, est venu du fait que les spectateurs ont compris que lorsque je me donnais devant une caméra, c'est à eux, réellement, que je me donnais un peu.

Les truqueuses, les menteuses qui se laissent baiser en regardant le plafond ne feront jamais carrière dans le cinéma érotique. C'est la grande différence avec les femmes mariées accomplissant leur devoir conjugal – et les mercenaires de l'amour tarifé : nous ne pouvons pas faire semblant. Après tout ce n'est que la plus sublime forme de la conscience professionnelle !

La caméra s'est arrêtée sans que j'y prenne garde. Les techniciens sont venus, gentiment, me féliciter.

— Il n'y a plus que le raccord d'éjac, m'a dit le réalisateur. Et c'est fini pour aujourd'hui...

Le « raccord d'éjac », comme disent les pros, se déroule ainsi : après la fin du plan général, au cours duquel l'étalon de service a quelquefois perdu un peu de sa vigueur, on cadre en gros plan le ventre de la comédienne sur lequel le « hardeur » doit obligatoirement

éjaculer. C'est, je crois, la question que l'on pose le plus souvent aux professionnels du « hard » : pourquoi les hommes sortent-ils toujours du ventre ou de la bouche de leur partenaire pour jouir ? Tout simplement pour qu'on voie cette phase capitale d'un rapport sexuel. C'est en somme le clou du spectacle. Pour cela, lorsque les deux partenaires ont pris la bonne position, le « hardeur » se caresse jusqu'à retrouver une érection optimale. Dès que la caméra tourne, il pénètre sa partenaire, se retire immédiatement et achève de se masturber sur son ventre, en comptant quelquefois les secondes à haute voix pour une synchronisation parfaite qui permet au réalisateur de cadrer en plus gros plan le membre masculin à la seconde précise de l'éjaculation.

Cela demande un formidable self-control. Un grand nombre de « hardeurs » sont tellement conditionnés par cette obligation de se retenir qu'il leur arrive, au bout de plusieurs années de pratique, de ne plus pouvoir jouir autrement qu'en se caressant. Pour d'autres, l'effort qu'ils font de se retenir est si violent qu'ils en éprouvent une réelle douleur, douleur que je lisais sur leur visage lorsque, dans la précipitation qui précède la jouissance, ils devaient se concentrer pour saisir l'instant où ils ne pourraient plus contrôler leur plaisir. Alors, ils poussaient un cri, un véritable cri de douleur et se retiraient pour raison professionnelle.

Le métier de comédien « hard » a des contraintes que peu d'hommes peuvent assumer. C'est la raison pour laquelle les « hardeurs » sont infiniment moins nombreux que les femmes : les hommes les plus virils perdent leurs moyens devant une caméra, devant un réalisateur qui leur demande d'attendre encore quelques secondes. C'est pour cela que des comédiens « hardeurs » comme Richard Allan, Dominique Aveline, Gabriel Pontello, Jean-Pierre Armand sont les éléments essentiels d'un tournage « X ». La plupart d'entre eux ont pris leur retraite – je veux dire par là qu'ils sont passés de l'autre côté de la caméra. Mais les « hardeurs » de la nouvelle génération, à en croire les comédiennes d'aujourd'hui, ne sont pas à la hauteur des anciens : cela aussi contribue à l'anéantissement du cinéma pornographique français.

L'ultime raccord tourné, l'équipe se sépara. Les techniciens partirent à la ville la plus proche chercher deux autres comédiennes qui arrivaient pour le tournage du lendemain.

— Va te reposer un peu, m'a dit le réalisateur en me prenant par la taille. Tu étais très belle, tu sais...

J'étais fière comme une élève qui vient de recevoir la croix d'Honneur.

— Prépare-toi pour dîner. On va tous aller dans un restau sympa, pas très loin d'ici. Et après, en rentrant, on va faire une petite fête.

Cette fois, ma carrière était bien partie. Je venais de vivre mon premier jour de tournage. Et je m'apprêtais, sans m'en douter le moins du monde puisque, de toute façon, je ne connaissais même pas ce mot, à participer à ma première partouze. Tout cela dans la même journée.

Chapitre 10

POUR M'AVOIR, IL DEVIENT COMÉDIEN

C'était pour eux la chose la plus naturelle du monde. Ils travaillaient ensemble, ils prenaient leurs repas ensemble. Ils faisaient l'amour ensemble. C'est du moins l'explication que me donna l'animateur de ce petit groupe très motivé par les exercices en commun.

La vérité me paraît aujourd'hui un peu différente. J'avais eu affaire, pour ce premier contact avec l'industrie cinématographique du sexe, à une équipe d'authentiques obsédés, qui trouvaient le moyen de joindre l'utile à l'agréable. Leur motivation première était justement le plaisir si particulier des partouzes. De là à en faire leur activité professionnelle, il n'y avait qu'un pas à franchir et ils l'ont franchi allègrement.

Je crois que beaucoup de spectateurs de films se font des idées complètement fausses sur les comédiennes qui concrétisent, avec plus ou moins de talent et plus ou moins de sincérité, leurs fantasmes sur l'écran. Ce que le public croit le plus volontiers concerne le prétendu droit de cuissage des réalisateurs sur les comédiennes. Il n'y a rien de plus faux. Il est exact, en revanche, que cette pratique est courante dans le cinéma traditionnel, et que les producteurs les plus connus, les plus ambitieux, les plus moralisateurs souvent – genre : « Comment pouvez-vous faire du cinéma porno ! » – ont la fâcheuse habitude de conclure sous le bureau des contrats où le talent de la comédienne qu'ils engagent pour un petit rôle ou une figuration ne vient qu'après sa soumission aux désirs du Maître.

On sait très bien dans le « métier » l'histoire de cette jeune star, très souvent interviewée à la télévision, chanteuse à l'occasion, qui a remarquablement interprété des rôles d'adolescente avant de se tourner vers un érotisme très b.c.-b.g. Tout le monde connaît les épreuves « sexuelles » qu'elle a accepté de passer pour le réalisateur au talent aussi discutable que baroque dont elle partage aujourd'hui la vie.

On ne compte plus les gens de cinéma qui affirment que le plus court chemin pour aller de l'anonymat à la gloire passe par leur lit. Les comédiennes se repassent les noms des indécents et, pire, des mauvais coups. Car non seulement certains grands pros de la pellicule harcèlent sexuellement les comédiennes postulantes, mais en plus ce

ne sont pas toujours des foudres de guerre. Je n'ai jamais été confrontée à ce genre de situation au cours des quatre années pendant lesquelles j'ai fréquenté le monde du cinéma « X ». Aucun réalisateur n'a posé comme préalable de vérifier par lui-même si j'étais aussi douée dans le privé que sur l'écran. Nous avons toutes eu, mes copines et moi, nos petits flirts et nos petites aventures, le plus souvent avec certains « hardeurs » qui, à force de nous aimer devant la caméra, tombaient sincèrement amoureux de nous. Le plus curieux dans ce genre d'histoire, c'est que nous nous trouvions le plus souvent face à des hommes complètement différents des étalons que nous avions connus sur le plateau : il y en avait des « fleurs bleues » qui récitaient (plus ou moins bien) des poèmes, après. Des tendres qui rêvaient d'émotion et pas obligatoirement de sexe, et puis des pervers qui avaient envie, dans le privé, d'aller encore plus loin que devant la caméra.

Un célèbre réalisateur de films « X » a cependant échappé à la règle. Dès que j'ai rencontré J.-M. P., j'ai senti qu'il avait envie de faire l'amour avec moi. Cela se passait dans un bureau assez luxueux du quartier des Champs. J'avais eu l'imprudence de me rendre au rendez-vous qu'il m'avait donné en jupe très mini, avec une blouse qui mettait particulièrement en valeur ma poitrine. J.-M. P. est un homme assez sympa, un artiste un peu escroc, dans ce sens qu'il arrive à convaincre ses partenaires que son talent est bien plus évident que la réalité. Il souffrait surtout d'un orgueil difficilement compatible avec le genre de cinéma dans lequel il réussissait incontestablement : la « comédie porno » à la française, particulièrement en vogue dans les années 76-77. Lorsqu'il m'a vue entrer dans son bureau la cuisse bronzée et le sein épanoui, ce monsieur, très digne habituellement, s'est littéralement jeté sur moi. Il a pris ma main, l'a embrassée en murmurant d'une voix très tendre :

— Vous êtes ravissante, merveilleuse, excitante...

Passons. Puis, comme je restais assez distante, sur ma réserve et sans marquer la moindre extase, il a glissé la main sous ma mini et a commencé, le plus naturellement du monde à me caresser le sexe à travers la dentelle de ma culotte, puis sous ma culotte en me disant les phrases bien connues :

— Brigitte, je ferai de vous une star ! Vous ferez une carrière internationale ! Nous ferons le tour du monde...

Que JE fasse une carrière internationale, j'en acceptais l'augure. Mais que NOUS fassions le tour du monde, il n'en était nullement question. J'ai donc prestement retiré la main de ce zouave de ma culotte, scandalisée, avec un petit sourire poli mais glacial. Tout autre que J.-M. P. aurait abandonné ses projets faunesques. Pas lui. Il m'a carrément prise aux épaules en me regardant comme Rudolph

Valentino dans *Le fils du Cheik*, en me disant :

— Brigitte, j'ai envie de vous !

Et il m'a basculée sur le bureau, les cuisses en l'air, sa bouche plaquée sur mes seins, sa main insidieuse remontée bien au-delà de ma pauvre petite culotte durement éprouvée en ce matin fatal. Je vous jure qu'il avait l'intention de me violer. La colère m'a prise d'un seul coup, je lui ai crié d'arrêter avec la voix terrible que je prends pour faire obéir ma chienne et, surpris par cette violence inattendue, il a desserré sa prise. Je me suis dégagée, la mini relevée jusqu'aux hanches et la culotte roulée aux cuisses, j'ai remis de l'ordre dans ma tenue avec une sévérité exemplaire et je lui ai dit :

— Je ne suis pas le genre de fille qu'on trousse sur un bureau. Je n'accepte ça que de la part des hommes que j'aime, ou au moins qui me font envie. Vous ne faites partie ni des uns ni des autres...

Je suis partie très dignement, sans même attendre qu'il me parle du film dans lequel il voulait m'engager. J'ai raconté l'incident à mes copines et J.-M. P. a été inscrit sur la liste rouge. Mais il n'en a pas pour autant abandonné son projet, qui tournait à l'idée fixe :

— Cette fille-là, je veux la baiser. Et je l'aurai.

Cette formule n'avait rien pour me déplaire, mais venant de cet odieux violeur, elle ne pouvait que renforcer ma décision irrémédiable de ne jamais lui céder. Nous nous rencontrions de temps à autre, à une soirée, à un dîner. Nous échangeions un sourire poli, et je voyais toujours dans ses yeux briller cette petite flamme que je connais bien. Il m'est arrivé de le retrouver dans une de ces soirées orgiaques auxquelles j'ai participé pendant un certain temps. Lorsqu'il m'a vue approcher, nue, il n'a pu retenir un sourire de triomphe. Je me suis prêtée avec la meilleure volonté aux jeux et attouchements des autres invités, jusqu'au moment où J.-M. P. a posé ses mains sur moi. Cela a été suffisant pour que je demande à mon chevalier servant de me raccompagner aussitôt, ce qu'il fit non sans surprise, car il savait que j'aimais m'attarder dans ce genre de réunions, où, outre le plaisir, on rencontre des gens étranges, surprenants. L'épilogue de cette histoire a eu lieu deux ans plus tard en Thaïlande. Je me suis retrouvée dans ce pays magnifique pour le tournage d'un film qui devait s'appeler *Body-body à Bangkok*. Nous passions des journées de rêve à nous baigner dans la mer brûlante, entre deux séquences que nous tournions le matin très tôt ou le soir tard car la Thaïlande est un pays paradoxal où la prostitution s'étale partout, dans les hôtels comme dans les bordels les plus spectaculaires du monde mais où la pornographie est sévèrement punie. Là-bas le tournage d'images interdites relève de la grande aventure.

L'ambiance qui règne dans une équipe est aussi importante sur le plateau d'un film « X » que pour un film ordinaire. Les comédiennes

qui vont faire l'amour et pas mal d'autres choses devant les techniciens ont besoin de se sentir en confiance. Il y a deux sortes d'équipes : des pros excellents qui se sont spécialisés dans le « X ». Avec eux les choses se passent de la façon la plus naturelle : on se sent entre gens du même monde. Et puis, pour certains films, les réalisateurs engagent des équipes extérieures au milieu « hard », qui ont souvent la réputation de faire un travail plus soigné et plus « créatif » en ce qui concerne, par exemple, les lumières ou les cadrages. Mais, ces gens-là acceptent de tourner ce genre de films uniquement en « dépannage » entre deux grosses productions, pour gagner rapidement de l'argent. Ils ont beau agir, pour la plupart, avec le maximum de tact, on sent bien qu'ils n'accordent aucune valeur à ce qu'ils font et souvent, hélas, méprisent plus ou moins les comédiennes, les « hardeurs » et même le réalisateur. Dans ce cas, l'ambiance tourne très vite au psychodrame, pour ne pas dire au drame et la qualité du film s'en ressent.

Ce n'était pas le cas de cette équipe thaïlandaise dont je garde, pour plusieurs raisons, un souvenir particulier.

Nous en étions à la moitié du tournage lorsque la seconde partie de l'équipe est arrivée à Bangkok. Nous nous trouvions dans la salle à manger de l'hôtel au moment où le minicar loué par la production s'est arrêté dans un concert de klaxons. Imaginez ma surprise quand, parmi les comédiens, j'ai aperçu J.-M. P. en personne, l'air le plus naturel du monde. Je n'ai pas compris sur le coup la raison de sa présence. Je savais, bien sûr, qu'il participait à la production du film, mais de là à le voir débarquer à l'autre bout de la planète ! Il a salué toute l'équipe et il s'est approché de moi, avec le sourire le plus charmant.

— Brigitte ! Tu es superbe ! Le soleil te va bien ! Je ne t'ai jamais vue aussi bronzée...

J.-M. P. est habituellement plutôt avare de compliments. Il m'a longuement serré la main, en me posant des questions sur le tournage, en me demandant si tout allait bien.

— Nous avons eu quelques petits problèmes à Paris, a-t-il ajouté d'une voix neutre. Deux défections au dernier moment. Il fallait remplacer une fille et un type...

Je ne voyais toujours pas où il voulait en venir. La soirée s'est déroulée de la façon la plus agréable, nous sommes tous sortis en boîte et nous avons dansé jusqu'au matin. À aucun moment, J.-M. P. n'a tenté la moindre approche et j'en étais arrivée à me convaincre qu'il avait oublié notre fameuse scène parisienne – et de là, sa promesse également.

C'était bien mal connaître cet homme décidé. Le lendemain, au début du tournage de la scène « hard » du jour, j'étais en train de me

faire remaquiller, déjà nue, en place sur le plateau, les lumières réglées, la caméra installée, lorsque je vis apparaître J.-M. P. Nu lui aussi. Je suis restée sans voix.

— Ah, oui, a dit le réalisateur en voyant ma tête. J'ai oublié de te prévenir : J.-M. remplace Dominique qui a eu un empêchement...

J.-M. P. me regardait avec une certaine ironie au fond de la prunelle. Il s'est approché de moi.

— Tu m'aides ? m'a-t-il demandé gentiment.

Tout le monde avait les yeux braqués sur moi. Je devais remplir mon contrat : faire l'amour avec ce « comédien » et d'abord, tout entreprendre pour le « mettre en forme ». Je lui ai lancé un regard terrible, et j'ai commencé à le caresser. J'espérais que ce « non-professionnel » de l'érection aurait quelques difficultés, mais je dus me rendre à l'évidence : l'homme que je caressais froidement ne semblait pas devoir fléchir.

— Sois gentille, a-t-il chuchoté en me lançant un petit clin d'œil malicieux. Je préfère ta bouche...

La tradition voulant qu'on ne refuse pas ce genre de service, je me suis retrouvée en train de faire ce que je m'étais juré de ne jamais accepter avec J.M. P. : sucer un homme est à la fois la chose la plus naturelle, la plus facile pour une femme amoureuse mais la plus insupportable dans les circonstances que je vivais. Pendant que je m'acquittais de ma tâche sans passion, J.-M. P. se mit à caresser mes cheveux et me dit :

— Ça fait trois mois que je ne pense qu'à ça. Tu es la seule femme qui se soit refusée à moi dans ce fichu métier. Tu es celle que je désire le plus. Je ne pouvais pas tolérer cet échec. Pour t'avoir, j'ai accepté de tourner dans ce film, moi, le producteur ! J'ai traversé la moitié de la Terre. Mais maintenant, j'ai ce que je veux. Et je trouve que tu es vraiment douée...

Quand un homme va si loin – au propre comme au figuré – pour assouvir son désir, il mérite, quoiqu'on en pense, un coup de chapeau. Voilà pourquoi j'ai participé sans retenue à la scène que nous devions tourner. J.-M. P. s'est avéré un amant remarquable. Il m'a fait l'amour avec une passion qui ne pouvait me laisser indifférente. Nous avons parfaitement « joué » cette scène d'anthologie où l'on peut apercevoir un producteur du « X » français, devenu « hardeur » pour les beaux yeux – si l'on peut dire ! – de celle qu'il voulait posséder coûte que coûte. Que voulez-vous, moi je trouve ça presque aussi beau qu'un conte de fées. Inutile de préciser qu'après ce moment exceptionnel, nous avons parfaitement joué le jeu, J.-M. P. et moi, et nous ne nous sommes plus jamais « revus » en privé.

Chapitre 11

POUR LUI, JE PRENDS GOÛT AUX PARTOUZES...

Je n'oublierai jamais ce 6 février 1976. Une journée capitale dans ma vie, que le destin, ce gentil filou, avait voulue carrément folle. C'est donc ce jour-là, le 6 février 1976, que je fis à la fois mes débuts dans le cinéma érotique, et mes premiers pas dans l'univers très particulier des partouzes et autres « orgies » généralement nocturnes. Soit dit en passant, je déteste le mot « partouze », mais je ne vois pas comment qualifier ce hobby très spécial autrement que par ce mot, les euphémismes habituellement utilisés, tels « parties fines », me paraissant déplacés dans ma bouche.

La partouze est une institution qui ne manque pas de solennité, régie par un code de « bonne conduite », dominée par un « esprit de clan », de véritable « club anglais » qui surprend les non-initiés. La plupart des hommes qui participent à leur première partouze arrivent avec un petit air égrillard, le fameux sourire coquin du « boute-en-train », du « petit marrant », le genre de type qui va multiplier les calembours pour se concilier les grâces de l'auditoire. Inutile de préciser que ce genre de « cabot » est impitoyablement mis à l'index, et chassé du paradis charnel. Il y a souvent une sorte de gravité dans la recherche de certains plaisirs, et le théâtre des ébats d'une dizaine de couples est interdit aux plaisantins qui voudraient confondre amour et humour. « Théâtre des ébats » : cette expression illustre bien la nature même de la partouze qui, avant tout, est un spectacle, avec une scène, des comédiens, et des « vedettes ».

Exit, donc, rigolos, étrangers et non motivés en tout genre. Ce filtrage des « honorables participants », toujours plus ou moins parrainés par des membres du groupe, conduit à un certain élitisme qui a, pour qualité première, de faire gagner au moins du temps. Car l'arrivée inopinée de quelques lurons alcoolisés casse les ambiances : la mayonnaise et l'excitation ont ceci en commun qu'une fois retombées, il est très difficile de les reprendre. Cela dit, la partouze n'est pas seulement la mise en commun des fantasmes (ou de l'oisiveté) d'un groupe socio-professionnel assez bien défini (showbiz, lobby politique, médical...) mais prend souvent les allures d'un étalage de richesse. Le premier, et peut-être le plus vif plaisir d'un partouzeur est d'arriver sur le lieu de débauche avec la plus jolie,

perverses, la plus connue des participantes et, joie ultime, avec une nouvelle partenaire, créant l'événement, et qui aura été recrutée en fonction d'éléments très divers.

Premier critère : la beauté. L'égérie de partouze doit être physiquement parfaite. Son portrait-type est celui d'une blonde d'un bon mètre soixante-cinq, mince et discrètement bronzée, aux cuisses longues, à la taille fine, aux seins opulents et aux fesses sportives et musclées. Je suis assez confuse de tracer un portrait qui me ressemble un peu, mais je représentais si bien « l'invitée-type » de ce genre de soirée que je suis devenue, pendant un certain temps, l'inévitable « accompagnatrice » que les habitués appréciaient et se disputaient.

Deuxième critère : la perversion. Il est évident que la nouvelle recrue doit paraître très motivée, prête à tenter toutes les expériences, à subir toutes les épreuves, afin d'exciter au maximum son initiateur et ses compagnons de débauche. Il va de soi que les fantasmes les plus gratinés ne se concrétiseront que dans le cours du rituel, d'où sont heureusement absentes la hâte et la vulgarité. Ce qui explique que bon nombre de partouzeuses chevronnées sont dans le privé de très honorables bourgeoises, qui ont choisi cet univers pour s'éclater de plaisir au vu et au su de tout le monde, y compris et au premier rang ; de leur mari, amant, concubin, micheton, protecteur. J'ai pris goût aux partouzes, je n'ai aucun scrupule à l'avouer, plus pour l'ambiance très « Club Med » de certaines que pour les orgasmes déments que l'on connaît, réellement, mais que l'on peut connaître ailleurs. Le cercle étant, dans ce domaine plus que dans tout autre, particulièrement vicieux, je rencontrais pendant cette période tous mes nouveaux amis parmi les « noctambules obsessionnels » qui me fêtaient dignement avant de me « présenter » à d'autres amis, et ainsi de suite. Partie du groupe très « select » « N.A.P. » (Neuilly-Auteuil-Passy), je fis de cette manière la connaissance, et dans une plus modeste mesure, la conquête, de personnages très divers avec la plupart desquels j'ai gardé, par amitié, plaisir ou simple intérêt, des relations plus ou moins suivies.

Schématiquement, il existe deux sortes de partouzes : les « privées » et les « publiques ». La « soirée publique » était généralement organisée dans une boîte spécialisée, appelée aussi « club échangiste » (le « Roi René » de la grande époque, le « Cléopâtre », le « Petit Club »...), où les initiés se retrouvent entre connaisseurs pour des « soirées à thème », programmées longtemps à l'avance : combien ai-je connu de « Nuit porte-jarretelles » de « Bal masqué sans-culottes » de « Soirée seins nus »... ? Je me souviens de certaines fêtes (comment appeler ça autrement ?) qui réunissaient des centaines d'invités dans les salons du « Roi René », pressés et entrelacés comme dans le métro à six heures du soir ! D'autres, inexplicablement, avec les mêmes gens

et dans les mêmes lieux n'attiraient que quelques couples tristouilleux. Le téléphone arabe fonctionnait à merveille. Un soir, nous étions quatre ou cinq à finir une soirée très calme dans le salon désert du « Roi René » lorsque la porte (surveillée par un système vidéo hypersophistiqué) s'ouvrit sur un groupe très chic, messieurs en smok et dames en robe longue. À la surprise générale, nous reconnaissons une star du cinéma, qui se disait assoiffée de champagne, qui s'est affalée au bar, qui a bu trois ou quatre coupes et s'est exclamée avec la plus exquise vulgarité (la vulgarité peut éventuellement paraître exquise lorsqu'elle émane d'une très jolie créature, ce qui était évidemment le cas ce soir-là.)

— Et maintenant, je veux baiser !

Dans la demi-heure qui a suivi, le « Roi René » s'est progressivement rempli des habitués accourus au son du tam-tam magique. Certains avaient encore les yeux rouges de sommeil, d'autres avaient abandonné une partie de poker, des filles avaient été tirées de leur lit pour accompagner ces fanatiques qui ne seraient jamais apparus sans une jolie chose à leur bras. Une star du cinéma et de la chanson a ainsi atteint une bonne dizaine de fois l'orgasme, et son habituel gourou comptait à haute voix le nombre d'hommes qui lui ont fait l'amour : il s'est raisonnablement arrêté à cent, et cette femme si belle et si désirable s'en est montrée très satisfaite.

Il faut cependant admettre une évidence : la majorité des femmes qui participent à cette conjugaison, à toutes les personnes du pluriel, du verbe « aimer » ne le font que pour plaire à leur mari, amant, concubin, micheton, protecteur. Les authentiques « partouzeuses de cœur » se comptent sur les doigts d'une seule main. Certaines y trouvent l'assouvissement d'une véritable nymphomanie qui les pousse toujours plus loin dans la recherche de nouvelles sensations, d'autres cèdent au désespoir d'une frigidity qui les conduit, pour les mêmes raisons, à tout tenter pour connaître enfin l'orgasme.

Je crois honnête de préciser que je n'ai jamais appartenu à l'un de ces deux groupes, mais, comme la majorité des femmes, j'ai voulu plaire, satisfaire et retenir l'homme qui partageait ma vie à cette époque. Je l'aimais passionnément et il m'aimait passionnément, au point qu'il n'hésitait pas à déclamer : « Je veux t'offrir à tous les hommes de la Terre, pour leur faire connaître la chance que j'ai d'être aimé de toi, le bonheur de faire l'amour avec toi est tel que tous doivent le partager, pour connaître la différence ». Il va de soi qu'une femme jeune et un peu naïve craque complètement à ce genre de discours, quand elle se consume dans l'incendie de la passion.

Philippe – nous le prénommerons ainsi – était littéralement fasciné par les partouzes. Il m'offrait à des inconnus auxquels il m'arrivait de me donner sans retenue, sous ses yeux, et d'en éprouver ce fameux

plaisir, peut-être trouble mais assez incomparable, que suscite chez moi l'exhibition. Il me regardait jouir, me faire prendre ou caresser d'autres hommes avec une sorte de béatitude presque mystique. Il disait que la parfaite complicité entre deux êtres, la sublimation de la confiance surgissaient avec l'orgasme procuré par un tiers. Je crois aujourd'hui que Philippe obéissait inconsciemment au même fantasme qui pousse la plupart des hommes à entraîner leur femme dans les soirées de groupe : un second degré dans le besoin de se faire obéir, un sadomasochisme cérébral, où l'excitation, la jalousie et l'orgueil se mêlent.

Je me rends compte aujourd'hui – Philippe et le « Roi René » sont loin, comme s'ils ne pouvaient que disparaître ensemble – que les « années folles » des partouzes sont bien finies. Le cœur n'y est plus, ni le rituel, ni surtout l'hygiène la plus élémentaire. Je garde de cette époque un sentiment assez confus : le souvenir de plaisirs incomparables, et une sorte de regret. Plaisirs incomparables ? Lorsque Philippe me conduisait dans l'un des salons du « Roi René », où une dizaine d'hommes perdus dans la pénombre attendaient silencieusement, quand Philippe me déshabillait, et que je sentais la respiration des voyeurs s'arrêter, quand il me faisait coucher sur la petite table en moleskine rouge, qu'il m'offrait aux regards des inconnus, quand le premier homme commençait à m'embrasser, le second à me prendre, le troisième à caresser mes seins, un autre à embrasser mes reins, puis d'autres mains me recouvrir comme une marée montante, je reconnais avoir connu alors des plaisirs qu'aucun homme seul, même infiniment amoureux, ne pourra jamais « techniquement » me donner.

Le regret justement est de m'être ainsi donnée, mécaniquement, à des individus que je n'aurai pas aimés, que je méprisais inconsciemment. Ce « gaspillage » m'humilie bien davantage que les quelques très mauvais films où j'ai été contrainte de me soumettre aux caprices vulgaires de mauvais réalisateurs. Mon « gaspi » est peut-être la seule chose que je regrette sincèrement dans toute mon existence.

Les « partouzes privées » n'avaient aucune commune mesure avec les autres. C'était l'occasion, pour un petit clan de copains, de dîner et de baiser ensemble, ce en quoi nous ne faisons rien de pire que certains grands bourgeois, médecins, avocats ou ministres. Tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, parties de rire, parties de cul : les filles s'amusaient comme des petites folles, les garçons complotaient à grandes lampées de bourbon, et tout le monde se retrouvait dans un lit rond ou aquatique, ou les deux à la fois dans le meilleur des cas : si vous n'avez jamais fait l'amour dans un lit rond ET aquatique vous en êtes encore à l'âge de bronze du plaisir.

Au cours de ces « folles nuits » nous pratiquions tout ce qu'il est

imaginable de faire entre personnes majeures et vaccinées, douées d'un quotient sexuel bien au-dessus de la moyenne. Parfois, nous nous retrouvions entre « comédiennes érotiques ». C'était alors, dans la bonne humeur, une surenchère dans la prouesse sexuelle, chacune rivalisant dans l'aboutissement artistique d'une fellation, d'une caresse particulièrement élaborée, de la conduite de deux ou trois hommes à la fois, que nous tenions chacune au bout des doigts, comme les conducteurs de chars antiques : c'était bien simple, dans ces moments, nous avions la sensation de jouer *Ben-Hur*, et nos chars étaient drôlement heureux qu'on s'occupe d'eux de cette manière...

J'ai rencontré toutes sortes d'hommes. Les silencieux besogneurs qui ne desserrent jamais les dents avant d'en avoir terminé. Les maniaques, qui ne pouvaient se détendre que dans leur position favorite, les bavards qui commentaient seconde par seconde ce qu'ils étaient en train de faire, les altruistes qui ne pouvaient envisager de prendre leur plaisir avant leur partenaire, les égoïstes qui se servaient tout seuls et ne s'étaient même sûrement jamais demandé ce que leurs proies pouvaient ressentir. Il y en avait qui poussaient des cris de guerre, d'autres des soupirs d'enfant gourmand, des brutaux qui aimaient faire mal, sans en avoir l'air, des trop tendres qui tombaient amoureux à chaque fois. Il ne m'est jamais arrivé de tomber amoureuse d'un amant de rencontre ; je mets cela sur le compte de mon fameux équilibre psychologique qui m'a permis de traverser cette mer dangereuse et tourmentée sans le moindre naufrage, sans qu'il me reste, après tant d'années, aucune trace profonde de ces aventures multiples, sinon d'excellents et, parfois, d'excitants souvenirs...

Chapitre 12

... MAIS JE REFUSE LES JEUX DE SODOME

Pour en revenir au 6 février 1976, on ne peut pas dire que je fus particulièrement coopérante. Je me suis retrouvée à la tombée de la nuit dans le salon de la villa normande, où l'on avait dressé un buffet campagnard, et où toute l'équipe du film grignotait des amuse-gueules en lorgnant les jeunes comédiennes, dont je faisais partie. À un certain moment, le réalisateur a donné le signal des festivités, en se montrant très tendre avec une jeune brune qui allait devenir ma partenaire dans de nombreux films par la suite. Il commença à l'embrasser dans le cou, puis, très vite, il la déshabilla, jeta ses vêtements sur un fauteuil et se mit à la caresser plus intimement. Je fus surprise d'entendre la fille rire, comme si on lui faisait une bonne plaisanterie. Elle n'avait pas marqué la moindre résistance, comme si ce jeu était habituel et convenu d'avance. Si je n'avais alors aucune expérience sexuelle en la matière, j'avais bien sûr entendu parler des « mœurs » artistiques, tel qu'on les dépeint dans la presse. J'en ai conclu que se déroulaient sous mes yeux des pratiques courantes et nullement répréhensibles, et, dans la méconnaissance absolue du mal, je m'y prêtais avec patience et bonne grâce, à défaut de plaisir véritable.

Je dois d'ailleurs avouer que j'ai attendu longtemps avant de connaître un réel plaisir sexuel dans ce genre de manifestations : je ressentais une excitation souvent profonde en me sachant désirée, en voyant des hommes bander pour moi, et me le dire, mais la perception réelle du plaisir fut longue à venir. Il fallait que je sois un peu amoureuse, très excitée, ou bien, dans le secret de mon petit studio, que je découvre moi-même les ressources de mon corps pour atteindre des jouissances exaltantes, que j'appris à raffiner de plus en plus longuement. Beaucoup de femmes ont du mal à avouer cette réalité : l'un des meilleurs moments de la jouissance sexuelle se trouve sous une bonne douche tiède, quand nous pouvons nous caresser et nous faire jouir à notre rythme exact, à notre manière, sans contrainte d'aucune sorte. Cela reste un véritable plaisir, auquel j'ai recours lorsque les hommes m'ennuient ou me fatiguent. Je les aime beaucoup, mais quelquefois, on se passe très bien d'eux.

Tour à tour, les membres masculins et féminins (si j'ose dire) de l'équipe de ce premier film m'honorèrent d'attentions très inégales,

qui me laissaient perplexes. Certaines caresses m'effarouchaient un peu, non par censure morale, mais parce que je n'avais jamais imaginé que cela puisse se dérouler en public et sans le moindre embarras. Je fus un peu plus surprise encore en assistant à la première sodomisation d'une jeune femme qui non seulement ne parut éprouver la moindre douleur, mais qui extériorisa sa bruyante satisfaction par un commentaire véritablement pornographique de cette pénétration.

C'est bien là l'un des fantasmes les plus répandus chez les hommes : sodomiser leur partenaire semble être pour eux la véritable « consécration ». S'il existe, et j'en ai rencontré, des filles qui apprécient réellement cette pratique, au point de la réclamer à leur partenaire, je peux dire que je n'ai jamais été convaincue de cette nécessité, pour la bonne raison que je ne vois pas l'intérêt de souffrir pour faire plaisir même au plus gentil monsieur. J'ai déjà eu l'occasion de le dire : je n'ai rien d'une masochiste, et j'ai toujours refusé les jeux de Sodome, tant à la ville qu'à l'écran.

Les rares fois où je me suis laissée convaincre de céder cette partie de moi-même ne furent dans mon esprit que d'héroïques actes d'amour. Je crois qu'il faut être terriblement amoureuse pour accepter certaines souffrances, certaines perversions, mais lorsque la passion explose, il n'y a plus d'interdits.

Sentant sans doute que ma bonne volonté était la seule motivation à ma disponibilité, ce soir-là, les partenaires de ma première partouze me laissèrent ensuite assister à leurs ébats sans m'en demander davantage. Je regardais ces corps pas toujours parfaits (je parle des hommes), ces positions pas obligatoirement esthétiques, ces gestes, ces expressions, et n'éprouvais ni crainte, ni dégoût, ni même indifférence. Non, une certaine curiosité. Je m'offrais une véritable éducation sexuelle illustrée, une leçon de perversions donnée par des professionnels qui s'entendaient à merveille pour varier leurs plaisirs. Je me souviens d'avoir dormi, enfin, comme une petite fille sage, dans une chambre qui sentait l'encaustique, et quand je me suis réveillée, le lendemain matin, le soleil brillait comme si rien d'extraordinaire ne s'était produit durant la nuit.

Cette première expérience professionnelle eut l'immense intérêt de renflouer mes finances déficientes. Et, dès le mardi matin, je reprenais le chemin de mon magasin de chaussures où, plus souriante que jamais, je m'empressais aux pieds de mes clients. Pendant les deux ou trois mois qui suivirent, je me débrouillais pour faire la connaissance de comédiens, de comédiennes et de réalisateurs qui gravitaient dans le monde du « X » que m'avait ouvert C.

J'ai donné ma démission à la directrice de mon magasin de chaussures en octobre, et me considérais dès lors comme unique responsable de ma décision, avec obligation rigoureuse de réussir dans

les semaines à venir. J'ai commencé par m'inscrire au Cours Florent, sur les conseils de Martine G., qui avait ses petites et ses grandes entrées dans cette institution très renommée de l'art dramatique. J'y suis restée quelques jours, mais je m'y sentais trop mal à l'aise, trop intimidée face à des gens qui parlaient théâtre, et presque exclusivement théâtre : je ne connaissais rien du théâtre, la seule chose qui m'intéressait vraiment était le cinéma, mais je devinais que le fait de prononcer seulement ce mot me condamnerait définitivement aux yeux de ces futurs comédiens très idéalistes.

C'est au cours de cette période, dans les jours qui suivirent, que je fis la connaissance d'un homme qui reste, malgré le temps, une énigme pour moi. Cet homme, que j'appellerais C., fut à la fois mon amant pendant une nuit et l'individu qui me décida à suivre ma carrière érotique, à en faire ma véritable profession. Je l'ai revu sur le plateau du film *Les raisins de la mort*, nous avons bavardé, il m'a invitée à dîner et a su trouver les mots qui me donnèrent définitivement confiance en moi, car, il ne faut pas oublier que je ne m'étais pas encore entièrement débarrassée de mes vieux complexes d'adolescente. Je trouve toujours merveilleux et respectable qu'un homme ait envie de moi, qu'il me le dise et me le prouve. Je suis sensible à cette forme de sincérité et si, à de nombreuses reprises, j'ai froidement remis à leur place quelques « machos » qui tentaient de me jouer le plan de la femme-objet, j'ai quelquefois cédé à des types tout simples, des hommes ni beaux, ni riches, ni géniaux, parce qu'ils avaient simplement trouvé les mots qui correspondaient à ce que je pouvais attendre : l'aveu du désir, la petite attention tendre m'ont toujours émue. On peut être à la fois courtisane et romantique. Moi je suis restée, et j'en suis très heureuse, immorale et fleur bleue.

Donc, C. sut me convaincre que mon destin n'était pas dans l'essayage des mocassins en solde, mais plutôt dans l'exercice de la séduction au moyen d'un don que j'aurais reçu du ciel ou de l'enfer : la sensualité. C. fut en vérité le premier homme à me trouver « sensuelle » ou « érotique ». Depuis quelques mois, on commençait à me trouver jolie, mais sensuelle ou érotique, jamais. Et C. de dépeindre mes regards, de souligner mes déhanchements, mes poses naturellement lascives. Mon menton volontaire, mes seins évocateurs, mes hanches, tout cela, paraît-il, inspirait l'amour. C. me conseilla d'abandonner très vite la boutique des Champs-Élysées pour, comme toutes les comédiennes, mannequins et modèles, vivre (honorablement) de mes « charmes ». L'intervention de cet homme se montra décisive. Et j'éprouve pour lui une rancune aussi tenace qu'injuste, au point que si l'on me demande quels sont les êtres que je déteste ou méprise, je le cite toujours en premier. A-t-il mérité cela ? Sans doute, en son absence, ma vie aurait pris un autre tour. J'aurais

fait ce que beaucoup de filles font dans ce métier, un peu de cinéma érotique, un peu de galanterie intéressée avec un producteur dont on devient la maîtresse cinq ou six fois, et très vite, la fuite dans l'anonymat, ou la rencontre due à la bonne étoile qui lance une carrière, une nouvelle vie, un grand amour... Sans qu'il s'en doute complètement, C. a fait de moi ce que j'étais hier : la comédienne érotique la mieux payée de France, qui pouvait choisir – à la fin seulement, hélas – ses rôles et ses films, qui était traitée comme une star dans son milieu, qui gagnait suffisamment sa vie pour se passer des hommes riches et ridés. Alors sans doute, cette petite haine tenace traduit-elle un refus inconscient de ce que j'ai fait et réussi. Inconscient, parce que je n'ai jamais voulu faire un pas en arrière pour me sortir d'un chemin que j'avais décidé de parcourir jusqu'au bout.

Dans toute ma carrière, je ne me suis laissée piéger qu'une fois. Et comme par hasard, c'était au début. J'étais allée rendre visite à un réalisateur-producteur, J. L., qui me reçut dans son grand bureau (en sous-location) en me faisant, c'est vraiment le cas de le dire, tout un cinéma.

— Est-ce que vous vous rendez compte de la chance que vous avez ? Vous rencontrez l'homme qui peut faire de vous une véritable vedette ! Dites-moi ce que vous avez fait jusqu'à maintenant...

Naïvement, je lui racontai la vérité, sans chercher à me faire valoir le moins du monde. J. L. hocha la tête et me considéra rêveusement.

— C'est très bien, mais aurez-vous le talent nécessaire ?

Je lui exprimai à la fois ma volonté et mes doutes.

— Nous allons voir, dit-il. Approchez-vous.

J'obéis avec une sorte de ferveur.

— Enlevez votre pull.

Jamais pull ne fut aussi prestement retiré.

— Le soutien-gorge.

Un mouvement gracieux et mes seins jaillirent sous son nez.

— Très bien. Maintenant, vous allez jouer le rôle d'une femme très amoureuse qui désire, vous avez bien compris *désire* son amant... Allez-y...

Je lui demandai s'il acceptait de figurer cet amant tant désiré. J. L. me fit un petit geste et me voilà partie dans l'improvisation d'une scène brûlante, paupières voilées et lèvres entrouvertes, épaules sexy et sein brandi. Je me suis finalement retrouvée sur ses genoux, en train de me frotter lascivement sur lui.

— Très bien, déclara-t-il d'un ton doctoral. Voyons la suite.

Il dégrafa sa ceinture et me fit comprendre que je devais passer, au cours théorique, aux travaux pratiques les plus élémentaires. J'ai marqué une certaine hésitation, et J. L. m'a demandé d'une voix menaçante :

— Tu ne sais peut-être pas faire ça ?

Le rouge aux joues (d'avoir été traitée comme une gamine timide, moi qui voulais devenir le plus célèbre mythe érotique de tous les temps) je me lançais dans une improvisation brillante et autoritaire, qui enchantait l'odieux profiteuse au point qu'il me donna mon premier grand rôle. Je ne suis plus jamais retombée dans ce piège auquel se font prendre tant de naïves débutantes, aussi bien dans le cinéma d'art et d'essai, les superproductions à l'américaine ou les modestes films érotiques à la française, comme si la fellation était le seul diplôme qu'on put exiger d'une jolie fille qui veut à tout prix saisir la chance qu'on lui tend. J'espère que vous aurez su apprécier l'image symbolique.

Chapitre 13

EN PLEIN TOURNAGE, MAMAN DÉBARQUE

J'ai enchaîné film sur film pendant quelques mois. Une journée de tournage par-ci, une par-là, je disposais de beaucoup de temps et gagnais suffisamment d'argent pour subvenir à mes besoins. J'organisais très sérieusement des budgets rigoureux que je ne respectais jamais, car l'achat d'un blouson de cuir – j'ai toujours follement aimé le cuir – ou d'une paire de bottes déséquilibrait mes prévisions budgétaires pour un bon moment. Insensiblement je m'étais incorporée au milieu du cinéma « X » français, le plus naturellement du monde, sans malaise, sans scandale. Je m'étais habituée à travailler dans l'industrie du sexe, sans que cela ne me pose plus jamais de problème d'identité, ou quelque dilemme moral. Je sais que beaucoup de filles dans mon cas ont été gravement perturbées par leur passage dans l'industrie du sexe. Cela peut avoir deux causes : tout d'abord ces filles ont fait du cinéma « X » avec le même état d'esprit qui pousse une secrétaire de direction à michetonner à la fin d'un mois difficile. Il est tout à fait normal que le souvenir de cette péripétie leur laisse un petit goût d'amertume, genre « moi, une secrétaire de direction brevetée par Pigier, j'ai fait "ça" » ! Ensuite, les conséquences d'une « participation » à un film pornographique peuvent être imprévisibles.

Au meilleur moment du « porno à la française », comme disent les journaux spécialisés (moi, c'est drôle, « porno à la française » ça me fait penser à un plat gastronomique, comme « spaghetti à l'italienne » ou « riz à l'espagnole »...), il se tournait plusieurs films par semaine. Il fut un temps où, dans les statistiques officielles du cinéma français, il se tournait plus de films « à caractères pornographiques » que de films dits normaux. Or, bien sûr, il n'y a jamais eu en France de véritables comédiennes érotiques, à part quelques exceptions, dont la liste n'est pas limitative :

Erika Cool, Claudine Beccarie, Véronique Maugarsky, Marilyn Jess, Sylvia Bourdon, Karine Gambier, Sylvia Perrin... et moi.

Vous admettez aisément que cette équipe réduite de « sex-stars » professionnelles ne pouvait suffire à la demande quotidienne des producteurs. Les réalisateurs ont eu recours aux petites annonces dans les journaux, aux bureaux de placement, aux auditions dans certains cours et écoles de comédie, les contacts dans les cabarets et même le

démarchage auprès des call-girls. Alléchées par la rémunération offerte (environ 1 000 F par jour, il y a dix ans ! soit 3 ou 4 000 F d'aujourd'hui...) un certain nombre de « jeunes femmes bien sous tous rapports » ont accepté de tourner un, ou deux films « X » dans la plus grande discrétion et, évidemment, sans en parler à personne, ni aux parents, ni aux copains, ni au petit fiancé. À cette époque, les films tournés n'étaient programmés que dans un réseau de salles « X » fréquentées par des clients habitués, des touristes et des hommes solitaires qui avaient une heure à perdre et quelques fantasmes à assouvir par l'intermédiaire de l'écran. Le cinéma « X » était si confidentiel, que ces femmes ne prenaient pas la peine de choisir un pseudonyme : elles signaient un contrat sous leur véritable nom, tournaient, empochaient l'argent et disparaissaient au bout de trois ou quatre tentatives de ce genre, parce que le sexe, le plaisir et l'érotisme, ce n'était vraiment pas leur tasse de thé.

Le temps a passé. Le cinéma « X » français a été massacré par quelques producteurs minables dont le seul objectif était de gagner beaucoup d'argent au moindre prix. Ils tournaient des films en un jour, à raison de douze ou quatorze heures par jour, avec une équipe super-réduite, des filles paumées, droguées, ramassées dans les pires lieux, dans un décor unique, en général un appartement prêté par une vague relation du réalisateur et qui accueillait l'équipe de tournage uniquement pour se rincer l'œil. Bref, le cinéma « X » français est devenu la poubelle du porno mondial (mises à part certaines « productions » d'une réelle ambition que réalisaient les « grands » du métier : Gérard Kikoïne, Frédéric Lansac, Francis Leroi, Burt Trambaree, etc.), et la clientèle a commencé à désertier les salles « X », ce qui a entraîné un ralentissement très spectaculaire de la production. Et puis, coup sur coup, se sont succédé trois véritables révolutions : l'arrivée des films américains sur le marché français, l'apparition de la vidéo, et la naissance de Canal Plus.

L'arrivée des films américains a définitivement remis le « X » français à la place qu'il méritait alors : la dernière. Le public a découvert de véritables « superproductions » réalisées à Hollywood avec des filles superbes et d'authentiques comédiens... Nouvel écroulement du marché français, et faillite de quelques producteurs.

Et puis, en 1980, éclate le boom de la vidéo ; l'entrée des magnétoscopes dans les familles françaises va donner plein d'idées au petit cochon qui sommeille dans le cœur de tout possesseur de magnétoscope. Ruée sur le « X ». Pour répondre à la demande, les distributeurs de cassettes vidéo, qui, pour une bonne majorité, n'avaient jamais vu un film érotique de leur vie, achètent des séries entières de films français érotiques. Tout d'abord ces cassettes sont vendues à un prix exorbitant : les premières valaient aux alentours de

1 500 F, en 1980. Les vidéo-clubs ont tous ouvert un petit rayon « X », qui s'est rapidement étoffé. Insensiblement, le prix des cassettes s'est mis à baisser : 900 F. 700 F. 500 F...

En 1984 éclate une nouvelle révolution audiovisuelle : c'est la naissance de Canal Plus. Les débuts sont difficiles parce que les Français n'aiment pas payer ce qu'ils peuvent avoir gratuitement ailleurs. À quelques mois de la faillite qui semble alors inévitable, la direction de Canal Plus annonce à haute et intelligible voix que... « Canal Plus *diffusera le samedi soir... un film pornographique !* » Remue-ménages dans les familles. Abonnements en masse à Canal Plus : on allait enfin pouvoir « recevoir » le cinéma érotique à la maison, sans se déranger, sans risquer de se faire reconnaître dans des salles mal famées. Une partie de la province découvre réellement le cinéma « X » à cette occasion. Cette concurrence inattendue oblige les distributeurs de vidéo « X » à baisser spectaculairement leurs prix : aujourd'hui les bons vieux nanars français sont vendus... 99 F !!!

Pourquoi cette longue digression ? Eh bien ! souvenez-vous de ce que je vous ai raconté au début : ces filles qui acceptaient, une fois ou deux, de temps en temps, de tourner dans un film pornographique pour se sortir d'un mauvais passage financier, qui signaient parfois de leur véritable nom des contrats plus ou moins bidons en échange de leur cachet... Ces filles ont été trahies. Elles se rassuraient à l'idée que les films dans lesquels elles avaient tourné (essentiellement des « scènes hard » constituant, par exemple, la partouze finale qui est au cinéma « X » ce que la bagarre-grand-spectacle est au film d'aventures), ne seraient projetés que dans des salles « X » bien ringardes et infréquentables par leurs parents, amis ou fiancés. Pour un certain nombre de ces filles, c'est un véritable drame qui s'est joué, et qui se joue encore aujourd'hui. Des milliers de cassettes, tirées des films où elles sont momentanément apparues, circulent dans tous les vidéo-clubs de France, dans les librairies-journaux et, depuis peu, dans les hypermarchés. Ces cassettes, retirées par les nouveaux distributeurs qui ont racheté les droits aux producteurs en faillite, bénéficient de nouveaux génériques pour lesquels, sans penser à mal, on a utilisé les noms portés sur les contrats. Et, comble de malchance, certains de ces films ont été vendus à Canal Plus, sont diffusés à la télévision devant plus d'un million et demi de téléspectateurs, après que les journaux de télévision (lus par des millions de Français) aient mentionné les films « X » diffusés sur Canal Plus... avec les noms des comédiennes principales.

Imaginez les conséquences. Une fille qui a tourné, à 19 ou 20 ans, quatre ou cinq films pornographiques qui n'en a jamais parlé à personne et qui, aujourd'hui, à 30 ans, mariée, mère de famille, apprend brutalement que son nom figure au générique d'un film « X »,

que ce film « X » est en location au vidéo-club du coin, qu'il va être programmé sur Canal Plus le mois prochain... Panique.

À Hambourg, une femme dans cette situation s'est suicidée.

J'en connais personnellement une qui a été abandonnée par son mari, et obligée de divorcer. D'autres ont fui leur petit copain et se sont cachées à la campagne.

Une seule, à ma connaissance, a courageusement affronté la situation. Elle a répondu à son mari que c'était comme ça, et elle est même revenue tourner dans les studios.

En ce qui me concerne, j'ai dû, moi aussi, affronter quelques situations embarrassantes lorsque mon nom a été suffisamment connu dans le genre de cinéma où j'exerçais mes talents. Je ne compte pas les fois où cela m'est arrivé avec Philippe pendant nos trois ans de vie commune – sans doute la période la plus heureuse de ma vie sur le plan affectif : c'était un homme généreux, tendre, qui ne vivait que pour moi et avait quitté une femme qu'il aimait sincèrement. Pour moi. Quand je dis que c'était un homme généreux, je veux dire qu'il l'était *aussi* dans son cœur. Eh bien ! Philippe a reçu de nombreuses lettres avec une photo de moi à l'intérieur, nue, et des mentions du genre : « Vous vivez avec une salope. » Malheureusement pour ces charmants anonymes, Philippe pensait que le mot « salope » était plus un compliment qu'une injure pour une jolie femme. Ces diverses trahisons, dont certaines venaient de mes gentilles camarades du cinéma, n'ont pas ébranlé l'amour que me portait cet homme exceptionnel qui, il ne faut pas l'oublier, fut mon initiateur aux partouzes du « Roi René ». J'ai moi-même reçu des coups de téléphone menaçants, injurieux, des insultes d'une vulgarité inouïe, dans lesquelles certains frustrés mettent toutes leurs forces inemployées. Des comédiennes très connues et pas le moins du monde érotiques (à mes yeux en tout cas...) m'ont raconté qu'elles recevaient le même genre d'appels. Cela m'a un peu consolée, parce que, aussi bête que cela puisse paraître, l'acharnement de la méchanceté, même si on n'y accorde aucune importance, finit par vous toucher et vous faire mal.

Je me souviens d'une autre terreur que j'ai éprouvée au mois d'août 1976, lorsque, en plein tournage, je reçois un coup de fil de maman qui m'annonce, toute heureuse et toute fière de s'évader un peu de la banlieue lyonnaise, qu'elle vient passer une semaine avec moi à Paris. Sur le coup, ça m'a rendue malade. J'ai commencé par renvoyer dans ses foyers le jeune homme qui partageait provisoirement mes nuits, j'ai fait un ménage complet dans le petit studio que ma sœur avait quitté pour la durée des vacances. Je me souviens d'avoir passé l'aspirateur en répétant le texte (très laconique, certes, mais j'ai toujours eu beaucoup de conscience professionnelle et j'ai toujours appris mes textes, aussi insignifiants soient-ils...) de la scène que nous

ournions le lendemain. Ce jour-là, il faisait une chaleur torride sur Paris, j'étais mal à l'aise, je redoutais que ma mère ne découvre quelque chose, parce que je ne me sentais pas encore assez sûre de moi pour tout lui raconter. Je me souviens que nous tournions une scène « hard », uniquement « hard », très délicate, avec des éclairages à régler, de nombreux comédiens dont il fallait coûte que coûte conserver l'érection avec les pratiques habituelles. La « scène d'amour » se prolongeait indéfiniment. Je subissais les assauts d'un groupe de mâles en pensant à maman qui m'attendait au café du coin... C'était une épreuve insupportable. Dès que le tournage a été terminé, j'ai pris une douche, je me suis habillée en vitesse et j'ai sauté dans le métro pour aller à la rencontre de ma mère. Dehors, brillait un soleil éclatant et là, dans le wagon, rien ne semblait avoir changé depuis l'hiver. Je regardais les visages tristes, fatigués, gris et je me disais : « Brigitte (je ne m'appelle Brigitte que dans les très grandes occasions, et puis de toute façon je me parle assez rarement...), Brigitte est-ce que tu te rends compte à quoi tu as échappé ? Tu as échappé, pour toujours, à cet univers grâce aux films que tu es en train de tourner. » C'est peut-être dans ce wagon de métro, en allant retrouver ma mère, que je me suis juré de toujours assumer le choix de la carrière que j'avais voulue. Et de ne plus jamais reprendre le métro. Aujourd'hui, je roule en voiture, je prends avec plaisir l'autobus, j'adore les longs trajets en bus quand il y a beaucoup d'embouteillages et qu'on emprunte les couloirs réservés. Mais je ne prends plus jamais le métro. Je vous ai dit que je tiens toujours mes promesses.

Chapitre 14

CHAMPAGNE POUR MES PREMIÈRES PHOTOS NUES

En l'espace de quelques films, j'ai appris les « ficelles » du métier. Mon grand souci était d'affronter les périodes mensuelles où les femmes sont indisponibles : je n'avais pas les moyens de refuser un tournage pendant une semaine chaque mois, et d'un autre côté, je ne savais pas comment utiliser ces jours d'indisponibilité théorique. C'est une amie, Martine G. qui m'a révélé le truc employé par les « hardeuses » du monde entier en cette circonstance : il suffisait d'utiliser une petite éponge que l'on place au fond du vagin et qui rend parfaitement discret le problème en cours. Il faut simplement prendre le soin de changer la petite éponge plusieurs fois au cours de la journée, et les autres n'y voient que du feu, si j'ose dire. C'est toujours accompagnée de Martine que je fis la connaissance du directeur du journal *Lui* qui me fit faire mes premières photos érotiques de qualité avec Francis Giacobetti. Au cours de la même soirée je devais rencontrer deux hommes qui eurent une influence considérable sur ma vie : le premier, qui m'ouvrit les portes de *Lui* et de la photo sophistiquée, et Philippe, celui qui devait être mon amant, mon compagnon, mon plus loyal complice pendant trois ans et que je vous ai déjà présenté.

La parution de mes photos dans *Lui* me crédita d'une petite notoriété qui me permit de tourner plusieurs films assez rapidement, et de me donner le « standing » professionnel que beaucoup de comédiennes ne parviennent jamais à connaître. J'ai appris à m'imposer, à demander à lire les scénarios quand ils existaient, ce qui n'est pas évident. Un autre aspect de ma « promotion » dans *Lui* fut de rencontrer une catégorie très particulière d'hommes qui fréquentent les comédiennes érotiques : je veux parler des « photographes amateurs » qui concrétisent leurs fantasmes en photographiant pour eux seuls les « stars » du « X ». Le grand avantage de cette activité secondaire et complémentaire était de m'assurer de substantiels revenus financiers. Cela me permit définitivement d'acquérir une certaine indépendance et de ne pas « courir le cacheton » comme sont trop souvent obligées de le faire les comédiennes érotiques.

Les « amateurs » me contactaient par l'intermédiaire de certaines relations qui distribuaient nos numéros de téléphone. Je me souviens

de ma première « séance ». Je me rendis au rendez-vous donné par un très galant personnage dans un agréable hôtel particulier de Neuilly. Il m'accueillit le plus chaleureusement du monde, se répandant en compliments sur mon physique, ma tenue et même les premiers films qui étaient déjà sortis dans les salles. Je dois dire que je n'ai jamais vu aucun des films que j'ai tournés pendant cette période : sur ces films-là, je n'en connais que quatre ou cinq, qu'un ami, journaliste à *Vidéo 7* m'a prêtés bien longtemps après que j'aie arrêté ce genre d'activités. J'avoue que j'ai été très déçue par les résultats : ces films ont terriblement vieilli. L'absence de scénario, le peu de soins apporté à la réalisation se font cruellement sentir. À dire vrai, je ne les trouve pas terriblement excitants, et cela conforte mon opinion personnelle selon laquelle rien n'est plus érotique et stimulant que ce qui est suggéré, lentement amené, alors dans ce cas la « conclusion » peut devenir érotique ou pornographique, cela ne gênera personne. Je pense qu'il est bien plus excitant encore de tourner ce genre de scène que de la voir ! On a vu récemment une scène digne d'un film « X » dans la libre adaptation du *Diable au corps* de Mario Bellocchio. Cette séquence ne fut jugée « scandaleuse » que parce qu'elle était jouée par Maruschka Detmers, une comédienne non spécialisée dans l'érotisme. C'est ainsi que j'imagine le film érotique parfait : une véritable histoire interprétée par d'authentiques comédiens, avec un aboutissement de l'intrigue amoureuse qui se conclurait par une scène « hard », sans aucune censure, avec tous les gros plans que l'on voudra. C'est hélas ! le genre de film et d'histoire, et de séquence « hard », que l'on ne verra jamais sur un écran, tant sont cloisonnés les genres, tant sont banalisées les audaces.

Ma première séance de photos érotiques fut arrosée au Dom Pérignon, et l'homme très élégant et discret qui fit de moi une bonne centaine de clichés en deux heures ne se montra pas timide au niveau des fantasmes : bien sûr il me demanda de poser nue, mais m'expliqua le plus courtoisement du monde qu'il n'était intéressé que par les gros plans les plus intimes. Avec son appareil photo très sophistiqué, il s'ingénia à surprendre les poses les moins innocentes que je ne pouvais imaginer encore à cette époque. Il me remit discrètement une enveloppe contenant mon cachet et me proposa de me faire reconduire par son chauffeur, ce que j'acceptai de bonne grâce, ma bonne vieille Austin souffrant d'une panne prolongée sur le bord d'un trottoir.

Je devais faire par la suite un grand nombre de séances de ce genre, avec des photographes amateurs en général aimables et plus intimidés qu'animés d'arrière-pensées perverses. L'essentiel pour eux était de « posséder » visuellement une comédienne érotique connue, de la photographier sous tous les angles et d'alimenter ainsi, par la suite,

leurs fantasmes secrets. La légende veut que les modèles pour photos érotiques aient souvent des relations sexuelles avec leurs « clients ». Cela est vrai avec des « modèles-call girls » qui recrutent par voie de presse très officielle des clients, mais je peux dire que peu de « hardeuses » de ma connaissance ont accepté d'avoir des relations intimes dans ces occasions. Il va sans dire que cela ne m'a pas empêchée de lier des liens plus étroits avec tel ou tel « amateur » qui devint par la suite mon ami ou mon amant, mais sans que cela ait un rapport immédiat avec la séance de photos, et surtout avec le cachet que je demandais pour poser nue.

Il est arrivé, à deux ou trois occasions, que j'aie affaire à des exhibitionnistes. Ils attendaient que je prenne la pose qui les motivait vraiment pour se masturber avec plus ou moins de discrétion, mais toujours avec une efficacité remarquable. Cela leur permettait d'aboutir au plaisir en quelques secondes.

Je n'ai jamais fait de commentaires sur ce genre de débordements, qui se déroulaient plus ou moins à mon insu, dans mon dos pourrais-je dire. J'avoue simplement que l'idée que ces hommes soient excités par ma présence au point d'en arriver à de si extrêmes traitements me flattait beaucoup et m'excitait passablement. En revanche, je ne supporte pas qu'un homme que j'aime, ou pour lequel j'éprouve quelque sentiment, se livre à ce genre d'exercice : dans ce cas je préfère de loin lui prêter main-forte – ou douce – à sa convenance...

En l'espace de quelques semaines, ma vie s'était transformée. La réussite dans mon travail, la rencontre de Philippe, dont la présence avait des conséquences bénéfiques inimaginables, et l'éloignement de ma sœur, qui n'exerçait plus aucune emprise sur moi, m'aidèrent à devenir véritablement adulte. Philippe, qui est un homme d'une exquise finesse, m'apprit avec infiniment de patience et de tact à me guérir de mes défauts d'adolescente, et de mes maladresses de petite provinciale. Il sut guider le choix de mes tenues vestimentaires, m'apprenant progressivement à trouver des harmonies de couleurs, à choisir des matières nobles – il m'a offert mon premier cachemire, mon premier angora, mes premiers draps de soie, mon premier manteau de fourrure... – il façonnait mes goûts, non pas selon ses goûts propres comme le font souvent trop d'hommes, mais en fonction de ma personnalité, qu'il devinait plus riche. C'est avec lui que j'ai appris à mieux aimer la musique, à connaître le théâtre, à découvrir une littérature que je n'avais encore jamais approchée. Philippe fut un magnifique Pygmalion, qui prévenait mes désirs dans tous les domaines. Sur le plan sexuel, il acheva de me donner confiance en moi en me révélant les finesses et les richesses d'une sensualité qui n'avait aucune commune mesure avec mes activités professionnelles : il m'apprit la magie des caresses, un domaine dans lequel, depuis, je suis

devenue très supérieure à ce qu'il pouvait imaginer. Je ne me lasse pas de caresser un homme que j'aime. Je ne parle pas des caresses destinées à conduire à la jouissance. Je parle des caresses tendres et improvisées qui créent une formidable ambiance érotique. Beaucoup de femmes négligent cette pratique, elles ne se doutent pas de ce qu'elles ratent – et du danger qu'elles courent en étant, un jour ou l'autre, mises en échec par une rivale qui saura séduire par ce moyen rituel. Une femme caressante et amoureuse ne laissera jamais l'homme de sa vie. Il suffit de quelques gestes pour que le climat s'instaure, pour que l'homme, qui restera toujours un grand enfant, se laisse aller au plaisir d'être désiré. Caresses du cou dans la voiture, au retour d'une soirée, caresses plus tendres du dos sous la douche, caresses des épaules et de la poitrine dans le lit au petit matin... Les Asiatiques, qui ont un certain génie dans ce domaine, ont compris depuis des siècles, le pouvoir magique des caresses, des attouchements silencieux, du contact de la peau sur la peau apaisée ou endormie...

Philippe m'a initiée à bien d'autres jeux, en particulier à ces soirées très spéciales dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. S'il est vrai que je suis allée pour la première fois au « Roi René » dans le seul but de le satisfaire, il m'est arrivé par la suite de lui demander de m'emmener là-bas, pour flatter ses penchants sans doute, mais aussi parce qu'en sa compagnie il n'y avait rien que je ne puisse avoir envie de faire.

Ma sœur voyait d'un œil atterré l'importance que Philippe prenait dans ma vie. Annette tenta, plus ou moins ouvertement, de me mettre en garde contre l'emprise que cet homme pouvait avoir sur moi, et qui réduisait à néant ses propres droits de propriété sur ma personne. Et puis, s'apercevant que le combat était perdu pour elle, elle essaya sans plus de succès de se poser en rivale, draguant mes amis, couchant avec certains de mes amants, allant plus loin que je n'aurais pu imaginer : elle finit par accepter de tourner dans un film érotique, dans lequel je jouais moi-même, sans doute avec le secret espoir de me ravir le premier rôle que certains m'accordaient déjà, malgré mon peu d'expérience professionnelle. Sa contribution au film ne lui apporta ni le triomphe, ni le plaisir qu'elle escomptait, et elle sortit de cette expérience suffisamment meurtrie pour décider, quelques semaines plus tard, de quitter Paris et de rentrer à Lyon. Depuis, elle s'est mariée et mène une vie très sage, loin de moi : nous n'avons plus souvent l'occasion de nous rencontrer, même lorsque je rends visite à mes parents à Lyon.

C'est alors que je fis la connaissance de Richard Allan, sur le tournage d'un film. On m'avait prévenue : Richard était à cette époque la « star masculine » du cinéma érotique, il avait ses têtes et se montrait exigeant avec ses partenaires. En vérité, Richard est un garçon adorable, d'une sensibilité certaine. Je me souviens d'avoir été

impressionnée lors de notre première rencontre. Il était arrivé au volant d'une superbe Jaguar, qui symbolisait encore pour moi la réussite sociale. Il avait des allures de grand bourgeois blasé. Habillé avec une certaine élégance, il tranchait sur les autres comédiens, dont certains étaient recrutés n'importe où, plus en fonction de leur résistance sexuelle que pour leur finesse d'esprit... Le métier de « hardeur » est d'une rare difficulté, et Richard a été, dans ce domaine, l'un des meilleurs. Il avait un pouvoir phénoménal d'érection, ce qui simplifiait considérablement le travail des réalisateurs – et des comédiennes chargées de lui donner « la réplique ». Nous sommes vite devenus des amis, et pendant que d'autres se préparaient laborieusement aux scènes d'action, en de lentes et pénibles masturbations, Richard, déjà en grande forme, et moi échangeions des recettes de cuisine ou des adresses de bons petits bistrots. Cette complicité me valut la jalousie de certaines de mes consœurs qui n'avaient pas droit à une telle entente, en dépit du grand nombre d'années au cours desquelles elles avaient été la partenaire du meilleur baiseur du cinéma érotique. Aujourd'hui, Richard a abandonné l'activité de comédien pour se consacrer à la production. Nous ne nous voyons que rarement, mais chaque fois avec un plaisir partagé. Il me raconte les petits ragots du métier, dont il raffole, me fait part de ses projets toujours incroyables, et nous finissons toujours par évoquer le bon vieux temps, comme deux anciens étudiants qui se retrouvent à l'anniversaire de leur promotion de collège. C'est par lui que j'ai appris qu'un tel était devenu antiquaire, une autre call-girl dans un grand hôtel de la Rive Droite, que tel réalisateur, ayant tourné des montagnes de films « X » se permettait aujourd'hui de cracher dans la soupe qui lui a permis de survivre en attendant le grand film qui l'a lancé.

Richard a le secret des histoires scabreuses, d'un humour très noir, qui le font hurler de rire bien plus fort que ceux à qui il les raconte. Je n'oublie pas que c'est un peu grâce à lui si certains tournages se sont bien déroulés, sa présence me réconfortait car, malgré tout, certains films se faisaient dans des conditions qui paraissent aujourd'hui inconcevables : c'était d'épouvantables galères que notre jeune âge et notre fougueux désir de réussir nous permettaient seuls de supporter.

Cette même année 1977, si riche en événements de toutes sortes, me permit d'approcher la plupart des acteurs et actrices célèbres dans le domaine érotique. Je croyais encore que l'on pouvait mener une carrière dans ce cinéma très spécial comme dans n'importe quel autre genre d'expression artistique. Je ne savais pas à quel point je me trompais : les comédiens sortent de ce milieu complètement brisés, brûlés à vie par la marque d'une sorte d'infamie, souvent infligée par les meilleurs clients du genre, tel ce grand réalisateur qui crache

littéralement à la figure des filles qui ont tourné nues, et qui possède chez lui une collection phénoménale des films les plus pervers qu'on puisse imaginer. Cette profession où tout le monde se déshabille si facilement, au propre comme au figuré, bat paradoxalement tous les records d'hypocrisie. Et surtout de malveillance.

Chapitre 15

VÉRO ET MOI JOUONS LES LESBIENNES

C'est en novembre 1976, que j'ai été contactée par le réalisateur de films qui a contribué, à l'époque, à faire du cinéma érotique français l'un des meilleurs. Cet homme vient de disparaître tragiquement à Saint-Tropez, il s'appelait Frédéric Lansac. Il m'avait engagée pour tourner dans mon premier film digne de ce nom. Il s'appelait *Jouissances* et m'a permis de découvrir ce qu'était le vrai cinéma : ce fut l'un des rares films « X » préparés et tournés avec un réel souci de professionnalisme. J'appris alors ce qu'était un véritable script où sont consignées toutes les indications de tournage, techniques et artistiques, qui permettent aux comédiens de comprendre ce qu'on attend d'eux. Un plan de travail avait été établi, journée par journée, une script-girl suivait le tournage, une maquilleuse professionnelle était à la disposition des comédiennes, des feuilles de service nous indiquaient où se déroulaient les prises de vues. Je me souviens d'un superbe appartement de l'île Saint-Louis, loué à grands frais par la production, avec une vue magnifique sur la Seine. Lansac était un grand directeur d'acteurs : il savait exactement ce qu'il voulait de ses interprètes – et l'obtenait toujours, avec patience et persuasion. Il avait tourné sous son vrai nom des films pour le grand public – puisqu'il est traditionnel de considérer que les films érotiques ou pornographiques ne s'adressent qu'à une élite d'épicuriens ou de débiles selon les avis... – qui avaient été accueillis favorablement par la critique, mais qui n'avaient pas connu le gros succès populaire qui permet aux réalisateurs de choisir leurs sujets, leurs stars, leurs circuits de distribution. Lansac avait été profondément affecté par ce qu'il est convenu d'appeler un « échec d'indifférence » où son talent n'avait jamais été mis en question. Mais ce fut le seul réalisateur, avec Gérard Kikoïne, à se reconvertir dans le hard avec la même conscience professionnelle qu'il aurait mise à tourner un polar, genre qu'il appréciait particulièrement.

C'est sur le tournage de *Jouissances* que j'ai rencontré Véronique Maugarski, une fille blonde, d'une somptueuse beauté, remplie d'humour, qui est restée l'une de mes amies pendant des années. Véronique avait un goût très prononcé pour les blagues, les mises en boîte qu'elle poussait aux plus extrêmes limites. L'une de ses facéties a

failli mal tourner. Véronique était fiancée depuis toujours avec un homme très amoureux qui la poussait à abandonner son métier de comédienne érotique, lui assurant une vie matérielle plus que confortable, et une position sociale que n'aurait jamais pu imaginer une comédienne débutante. Mais Véro-la-terrible s'entêtait à poursuivre sa carrière, qui lui apportait bon nombre de satisfactions difficiles à trouver dans les liens stricts et bourgeois du mariage. Pourtant un jour, un peu déçue par la tournure que prenait le cinéma érotique en France, elle a enfin cédé aux avances de plus en plus pressantes de son fiancé. Le mariage est enfin décidé, la date arrêtée. Et Véro me confie, sur le tournage où nous travaillions ensemble :

— C'est toujours les mecs qui enterrent leur vie de garçon. Moi, je te jure que je vais enterrer ma vie de fille.

Ce furent des fêtes à n'en plus finir, jusqu'au jour où elle revêtit enfin la longue robe blanche sous laquelle, j'en suis convaincue, elle devait être intégralement nue. Une foule très chic se pressait dans la villa bourgeoise où un banquet somptueux avait été préparé pour les invités. Je faisais partie des amies que Véro avait voulu avoir auprès d'elle pour cette cérémonie. Au retour de la mairie, Véro m'entraîne à part et me dit :

— Nous allons faire sensation. Tu vas faire semblant de flirter avec moi. On va voir la tête qu'ils feront quand ils nous verront nous embrasser comme deux vraies lesbiennes.

J'adore ce genre de provocations et la perspective de choquer ces gens un peu coincés me ravissait. Le banquet se déroule le plus solennellement du monde, avec politesses et chuchotements. À plusieurs reprises, Véro s'approche de moi pour me servir à boire, et sous n'importe quel prétexte, commence à se frotter contre moi, m'embrasse dans le cou, me caresse ouvertement les épaules et les seins en me lançant de longs regards langoureux qui n'échappent à personne. Une gêne manifeste s'empare des invités qui préfèrent regarder ailleurs. Je réponds aux initiatives de Véro en allant chuchoter à son oreille, en glissant ma main dans son décolleté, puis sous sa longue robe. Véro, devant l'assistance médusée, écarte plus largement les cuisses, mime une grande émotion, me dit des mots tendres. Cette fois un silence à peu près total accompagne nos débordements parfaitement simulés. Véro se lève, prend ma main, me conduit vers un canapé, et là nous nous embrassons passionnément pendant quelques minutes, avec toute la fougue que peuvent avoir des comédiennes spécialisées dans ce genre d'ébats. À la fin, elle se prend un peu au jeu, le champagne aidant, et commence à me caresser réellement sous ma robe, surveillant du coin de l'œil les témoins horrifiés mais imperturbables. Troussée jusqu'à la taille, je me retiens avec peine d'éclater de rire, Véro se couche littéralement sur moi et

soudain, le jeune marié surgit, rouge de colère et commence à nous insulter à voix basse, perdant pour la première fois de sa vie son calme et son sens habituel de l'humour. Enchantée d'avoir mené à bien sa douteuse plaisanterie, Véro éclate de rire et avoue à son mari le petit jeu que nous avions imaginé. Ce ne fut pas suffisant pour que le jeune homme retrouve sa bonne humeur, et voyant que l'ambiance était lourde, d'une lourdeur à couper à la pelle à tarte, je me suis esquivée sans attendre le découpage de la superbe pièce montée que les invités, pourtant si scandalisés, se partagèrent avec gourmandise. Je crois en vérité que le mari de Véro ne m'a jamais pardonné cette mauvaise plaisanterie qui l'avait terriblement choqué. Cela ne nous a pas empêché, pendant longtemps, Véro et moi, de poursuivre nos relations amicales et complices – qui n'avaient dans la réalité rien d'équivoque.

Je n'ai jamais été attirée par les femmes. Et, il faut le reconnaître, elles me le rendent bien : je n'ai jamais eu de grand succès auprès des lesbiennes qui ne manquent pas dans notre profession. L'amour physique entre femmes me semble trop incomplet, trop frustrant pour me satisfaire. J'ai été obligée, pour certains rôles, de jouer des scènes avec des lesbiennes que j'ai embrassées, caressées, aimées avec ma bouche et mes lèvres. Le contact d'un sexe de femme ne m'excite pas. Moi qui aime les chairs dures, agressives, les virilités, je ne suis pas émue par la mollesse, la moite douceur des sexes féminins, mais je dois avouer que les femmes embrassent et lèchent avec beaucoup plus de science et de douceur que la majorité des hommes. Quand un homme connaît cette technique très particulière qui fait de lui un maestro des caresses buccales, il devient pour moi le meilleur des amants, car c'est de cette façon que je connais les jouissances les plus folles.

Je suis profondément clitoridienne, comme les trois quarts des femmes qui n'ont pas toujours, pour leur plus grand malheur, l'occasion de connaître cette sublime révélation. Un grand nombre d'hommes ne sait pas embrasser intimement une femme, et, pire, n'aime franchement pas ça. Inutile de préciser que ce genre d'individu n'a aucune chance avec moi, serait-il par ailleurs le meilleur baiseur de la Terre. J'ai toujours trouvé profondément injuste qu'un homme, dont l'obsession principale reste en dépit de tout la fellation, ne prenne pas le soin et le plaisir de donner autant qu'il exige dans ce domaine. C'est un sujet sur lequel je ne supporte pas la moindre velléité d'égoïsme.

Quelques jours plus tard, je devais connaître une mésaventure qui reste le plus mauvais souvenir de toute ma carrière. Je fus engagée sur un tournage assez bref qui me permit de connaître Dominique Aveline, l'un des plus célèbres « hardeurs » de l'époque, un type un peu brutal en apparence, mais d'une grande douceur. Il était très lié avec une

jeune comédienne blonde qui se faisait appeler Erika Cool, et qui l'était vraiment. Nous faisons d'interminables parties de cartes entre deux prises de vues, le tournage étant organisé en dépit du bon sens. Et puis, l'épreuve est arrivée : le scénario prévoyait une scène de triolisme, dans laquelle j'incarnais une jeune femme peu avare des soins qu'elle prodiguait à ses amants. J'arrive, selon mon habitude, assez tôt sur le plateau pour avoir le temps de me maquiller et me préparer pour ce genre de scène assez spéciale : ce n'est déjà pas facile d'avoir des rapports physiques devant une caméra avec un homme, mais avec deux, cela est souvent catastrophique, car il faut sans cesse se préoccuper de l'état d'excitation de chacun et, comme on dit, on ne peut pas être partout à la fois. Un instant plus tard, entrent le réalisateur et deux hommes âgés, que je pris tout d'abord pour des techniciens. Au bout de quelques secondes, j'entendis le réalisateur expliquer la scène que je devais jouer. Je ne voulais pas croire que ces deux personnages, affublés de physiques repoussants, et d'un âge passablement avancé, allaient débiter dans le cinéma en général et en particulier dans un genre de film où la moindre des choses est quand même d'offrir aux spectateurs certaines qualités esthétiques... Je pris le réalisateur à part et m'entendis confirmer mes craintes ces deux comédiens « professionnels » seraient effectivement mes partenaires. Je tentai d'expliquer au réalisateur que cette épreuve était au-dessus de mes forces et que je ne pourrais jamais simuler le moindre désir pour eux.

— Une comédienne digne de ce nom peut tout jouer. Y compris la passion pour la laideur. J'ai choisi volontairement les plus moches, cela excitera les spectateurs de voir une jolie femme amoureuse d'hommes dans lesquels beaucoup pourront s'identifier...

Je restais coite devant un tel raisonnement qui, s'il n'était pas illogique, faisait abstraction de la condition essentielle pour qu'une scène érotique soit réussie : il faut obligatoirement que le « courant » passe entre des comédiens qui se retrouvent nus les uns contre les autres. Un peu plus tard, au moment de tourner la fameuse scène, mes partenaires réapparurent, nus, tragiquement nus.

J'ai eu des amants âgés avec lesquels j'ai connu beaucoup de plaisir et de bien-être. Mais jamais je n'ai approché des individus aussi malsains dans leurs attitudes, aussi disgracieux. Il s'est produit ce qui arrive souvent avec des débutants : mes partenaires étaient incapables d'atteindre un niveau d'excitation compatible avec ce qu'on attendait d'eux. J'ai dû me contraindre à des caresses interminables pour que la scène puisse se dérouler cahin-caha, et franchement plus cahin que caha. J'éprouvais pendant plusieurs jours un véritable dégoût pour les contacts sexuels, et Philippe, qui avait sans doute fantasmé sur mes malheurs lorsque je lui avais raconté cette aventure, fit une nouvelle

fois preuve de patience, et attendit que mes sens redeviennent ce qu'ils étaient.

Je n'ai jamais plus accepté ce genre d'épreuve, et le premier souci que j'avais lorsque je donnais mon accord pour un film était de me renseigner sur le casting masculin, réservant ma réponse si l'un de mes partenaires n'entrait pas dans mon univers sexuel. N'appellez pas ça un caprice de star. C'est le plus élémentaire souci de dignité que de refuser ce qui vous rabaisse à un rang qui n'a plus de rapport avec l'idée que je me fais du cinéma érotique : un genre de cinéma dont seule une rigueur esthétique peut faire oublier les excès.

Le tournage suivant m'apporta, au contraire, ma première satisfaction d'amour-propre. Ce film réalisé par Georges Fleury, *Les plaisirs fous*, se déroula de la façon la plus agréable, en compagnie, entre autres, de Richard Allan. Les scènes d'amour étaient inspirées, dirigées avec tact, et cela me réconforta. À la fin du tournage, il était habituel d'organiser une petite fête à laquelle tous les membres de l'équipe étaient invités. Comme dans tous les films, on buvait une coupe de champagne en échangeant projets et adresses. C'est alors que Georges Fleury se lança, devant les techniciens et les autres comédiens, dans un éloge qui m'alla droit au cœur. Pour la première fois, un réalisateur pour lequel j'avais une certaine estime, me complimenta sur mon travail de comédienne, sur ma conscience professionnelle qui me poussait à vouloir refaire des plans que je jugeais imparfaits. Ma fierté fut à son comble lorsque les autres comédiens, pourtant avares de compliments, déclarèrent qu'ils avaient du plaisir à jouer avec moi, même dans les scènes habillées. Et Richard Allan surenchérit en me lançant un clin d'œil malicieux :

— C'est vrai que Brigitte est bien. C'est une vrai pro. Et puis... elle est habile...

Il n'en fallait pas plus pour que la vie me semble radieuse, que j'oublie mes doutes et mes tourments. Dans ce genre d'activités que certains méprisent et que la plupart critiquent, les comédiennes connaissent chaque jour des angoisses, qu'un mot peut transformer en détresse, ou au contraire, qu'une attention peut balayer. Je me sentais prête à affronter toutes les critiques, toutes les ironies pour faire triompher ma réelle ambition ; prouver que le cinéma érotique pouvait être vécu comme n'importe quel autre genre de cinéma, et surtout, qu'une comédienne connue pour ses qualités physiques pouvait faire une véritable carrière, comme n'importe quelle chanteuse, danseuse, strip-teaseuse, comique, funambule, dompteuse ou tragédienne. Nous avons toutes en commun d'appartenir à la même famille, avec plus ou moins de chance ou de talent. La grande famille des saltimbanques. Comme disait un grand comique populaire, disparu pendant l'été 86, « après tout, le cinéma pornographique, c'est un peu le cirque

moderne. Ça plaît à tout le monde, et personne n'avoue jamais qu'il attend que le dompteur se fasse dévorer, ou que l'équilibriste tombe de son trapèze. »

On attend souvent d'un comédien qu'il se casse la gueule.

J'avais parfaitement compris cela.

Chapitre 16

AVEC ERIKA, NOUS « DRAGUONS EN FILLES »

J'étais maintenant considérée comme une comédienne professionnelle. En moins d'un an, je m'étais imposée dans un genre où il n'est pas plus facile de réussir que dans le théâtre classique. J'avais fait ce choix librement, parce qu'il correspondait mieux à mes penchants naturels et instinctifs pour tout ce qui peut provoquer, choquer ou scandaliser. J'aime le parfum du scandale : si je raconte ma vie aujourd'hui, sans réserve ni retenue, c'est encore pour regarder bien dans les yeux ceux – et celles – qui ne parlent de « ça » qu'en employant des périphrases, des euphémismes, ou qui disent n'importe quoi. Il paraît qu'aucune actrice érotique n'avait eu le courage de dire la vérité à ce sujet. Voilà un défi que je me suis empressée de relever.

Quoi qu'on fasse dans la vie, on est d'accord avec soi-même lorsqu'on est capable de s'assumer. Si ma conduite n'a jamais été un modèle de vertu ou de moralité, je défie n'importe quel homme politique, chef d'entreprise ou artiste connu de me donner des leçons d'honnêteté. Contrairement à beaucoup d'entre eux, je n'ai pas à rougir de ma carrière, car ce que j'ai fait, non seulement je ne l'ai jamais caché à personne, mais je me suis fixé une sorte de devoir de tout dire, de donner tous les détails, pour qu'on sache une bonne fois pour toutes qu'il n'est pas plus infamant de faire l'amour devant une caméra, que de conduire certaines campagnes électorales mensongères, ou de juger ses semblables avec hypocrisie, lorsqu'on se livre soi-même aux pires débauches.

À une époque où certains assassins écrivent leurs mémoires, où une mère que l'on suspecte – à tort ou à raison – d'avoir tué son enfant devient une star des médias, où des auteurs de hold-up sont invités à la télévision, je voudrais bien savoir en vertu de quelle moralité, des femmes, dont le seul crime est de se montrer nues, et d'apporter des fantasmes à des gens qui, librement, les ont partagés, n'auraient pas le droit de parler à leur tour. Raconter sa vie, quand on a connu un destin comme le mien, apparaît comme un ultime exhibitionnisme.

On n'est jamais plus fidèlement servi que par soi-même dans le domaine des confidences. J'en ai fait la triste expérience lors de la première interview que l'on m'a demandée, à la fin de l'année 1976. Un journaliste travaillant pour une célèbre revue allemande était venu

chez moi pour recueillir « la vérité ». Naïvement, je lui avais dit tout ce que j'avais sur le cœur, les joies de mon métier et les inévitables déceptions. Havas (c'était son prénom, rien à voir avec la célèbre agence) avait sans doute jugé que mes déclarations étaient trop tendres quelques mois plus tard il n'hésitait pas à publier un véritable tissu de mensonges. Il me faisait dire des choses très désagréables sur mes copains du « hard », m'attribuant quelque féroce jalousie pour des consœurs que je connaissais à peine, mettant dans ma bouche injures et critiques. Cette interview détournée m'a valu de sérieux ennuis avec plusieurs personnes qui me connaissaient trop mal pour savoir que je ne ferais jamais de déclarations aussi imprudentes sinon déloyales. Mon style à moi est direct et franc : je dis en face ce que je pense, y compris à mes adversaires, et non par le biais d'une revue. Cette mésaventure m'a rendu prudente à l'égard de certains journalistes et, pendant longtemps, j'ai refusé de répondre aux questions sur mon métier et ma vie privée.

Un ralentissement de la production cinématographique, dû à l'attente de quelque événement politique peu favorable aux investissements dans l'érotisme, me permit de prendre du repos. Au bout de quelques semaines de farniente, pendant lesquelles j'ai passé d'agréables vacances en compagnie de Philippe, j'ai repris mes activités. J'ai entrepris une tournée des producteurs et des réalisateurs, galère que connaissent hélas ! tous les artistes.

Je suis l'une des comédiennes privilégiées qui n'ont jamais connu, pendant cette période, la plus petite parenthèse de chômage. Erika Cool, qui adorait sortir avec moi pour « draguer en filles », aventures à l'ambition très limitée qui consistait à parier laquelle de nous deux se ferait inviter la première à dîner, me proposa d'aller travailler avec elle dans un théâtre érotique. J'avoue que je ne connaissais pas bien ce 8^e arrondissement, et pendant quelques soirées, je l'ai accompagnée dans ces lieux qui connaissaient un incroyable succès. Bien cachée dans un coin de la petite scène, je suivais les aléas d'un spectacle qui n'a que de très lointains rapports avec la tragédie grecque. Ce que je croyais bel et bien impensable se produisait pourtant tous les soirs : des comédiens et des comédiennes faisaient réellement l'amour sur scène. Je peux vous assurer que les « artistes » qui font ça tous les soirs, en direct, sur commande, avec deux cents spectateurs à trois mètres d'eux, quand ce n'est pas au-dessous du filet où ils travaillent ou sur la scène où les clients sont invités à monter, ceux qui arrivent à bander dans ces conditions inhumaines, et celles qui leur donnent, manuellement, sexuellement ou buccalement, la réplique, ont un mérite qui devrait leur valoir la médaille du travail ! L'érection ne pourra jamais être programmée sur ordinateur, ni l'inspiration sexuelle. Et pourtant, ça marche !

Les théâtres érotiques sont devenus, après la crise du cinéma « X », le refuge d'un bon nombre de comédiens et comédiennes qui n'avaient pas d'autres ressources que de poursuivre leur métier de cette façon. Mais à quel prix ! Certains théâtres donnent deux représentations par soir, deux matinées le dimanche, ce qui implique une « forme sexuelle » constante. La prestation est payée environ 1 200 F, pour une journée normale.

Je n'ai pas eu envie de faire ce genre d'expérience, bien qu'à certains moments, l'enjeu matériel me poussait vraiment à accepter l'offre de certains directeurs de théâtres qui me proposaient des cachets très substantiels. En faisant cela sur scène, j'aurais trop ressenti que je ne représentais qu'un intérêt physique et sexuel, ce dont, bien sûr, toutes les comédiennes érotiques sont conscientes. Pourtant, même dans un film très « hard », nous arrivons toujours à nous persuader que l'on fait aussi appel à nous pour nos qualités ou nos talents de comédienne. À partir du moment où les critiques ont nié tout talent à Brigitte Bardot, à Ursula Andress ou à Raquel Welch, nous ne faisons qu'exprimer là de bien naïves illusions. Il faut savoir, une fois pour toutes, que dans notre monde de paradoxes, la beauté – qui enrichit le spectacle en général, la pub, le cinéma de tout genre – se vend mal à titre individuel. Les femmes qui ont incarné la sensualité n'ont jamais été admises par le cercle restreint des donneurs d'avis qui font la gloire ou le mauvais temps dans les salons parisiens : Sylvia Kristel, malgré la réputation mondiale d'*Emmanuelle*, n'a jamais pu vraiment tourner de films plus ambitieux. Sois belle et tais-toi : les cinéastes ne sont pas seulement machos, mais plus souvent misogynes.

Quand une fille débute dans le cinéma érotique, qu'elle ne trouve pas de films intéressants à tourner, qu'elle refuse de monter sur la scène d'un théâtre de poche pour baiser sous le nez des spectateurs, il ne lui reste plus guère que les « photos érotiques » pour subsister. Personne ne sera dupe de l'euphémisme. Si certains films érotiques peuvent, à la faveur d'une scène particulièrement poussée, devenir « pornographiques », les photos, elles, ne trompent personne. Il s'agit bel et bien de spectacle sexuel, mais à ceci près qu'au contraire d'un film où caresses et pénétrations ne peuvent être simulées, la photo est l'art de la pose, donc du « faire semblant ». Et alors, je peux vous dire que rien n'est plus mortellement ennuyeux et pénible que de rester un quart d'heure la fesse cambrée, à deux millimètres d'un monsieur qui sort sa langue sans vous frôler le moins du monde. À tout prendre, je préfère encore l'action. Je déteste le statique, l'immobilité, je ne suis pas une statue, et les quelques séries de photos posées en studio restent dans mon souvenir comme des galères fastidieuses, l'usine du charme, le travail temporaire de l'érotisme.

Il fallait que le photographe fût un copain, comme Serge Jacques,

que les partenaires soient des amis, comme Richard, Dominique ou Erika, ou que le voyage en vaille la peine pour que j'accepte par la suite de poser pour ce genre de photos. Cela n'a bien sûr rien à voir avec les vraies photos de « charme » comme on en voit dans *Lui* ou dans *Newlook*, et qui sont faites dans la plupart des cas avec des photographes hyper-professionnels, dans des conditions luxueuses, et dans une ambiance qui favorise le bien-être et la beauté. J'ai toujours adoré poser dans ces conditions, et je garde, de certaines photos en Tunisie, aux Seychelles, en Afrique des souvenirs presque attendris.

On raconte un tas de choses fausses sur les photographes et leurs modèles. Il y a de tout, comme il y a de tout parmi les modèles, de la comédienne connue en difficultés financières à l'authentique exhibitionniste, en passant par la call-girl en mal de clients, sans oublier les naïves à qui l'on fait croire qu'une série dans un grand magazine leur ouvrira les portes de la gloire.

Parmi les photographes, il y a le type « cérébral inspiré » avec trois assistants, obsédé par d'austères préoccupations existentielles. Il y a le photo-castor, qui baise avec son appareil et photographie avec sa queue, à la fin on ne sait plus quand on joue ou quand on travaille. Il y a l'escroc pour qui l'accès au studio passe obligatoirement par le lit, le misogyne qui ose à peine vous adresser la parole de peur que vous ne vous jetiez sur lui... au premier coup d'œil sur une photo, je pourrais vous dire dans quelles conditions se sont déroulées les prises de vues. Ce n'est pas par hasard si certains « modèles » sont sublimes sur certaines photos, et pas très folichonnes sur d'autres. On ne réussit à être vraiment belles que lorsqu'on se sent en sécurité et qu'on ne doute pas d'être aimées, ne serait-ce que le temps d'une photo, une éblouissante fraction de seconde...

Chapitre 17

BAISODROME AU SALON DU PRÊT-À-PORTER

Les hommes généreux ne courent pas les rues. J'en ai connu deux ou trois désintéressés, qui n'avaient pas au fond de leur pruneau cette petite flamme qui signifie :

— Cause toujours ma petite, tu y passeras d'une façon ou d'une autre...

Vingt siècles de moralité bourgeoise culpabilisent les pauvres créatures qui sont contraintes « d'y passer » parce que l'individu qui doit décider de la suite ou de l'interruption prématurée de leur carrière (qu'elle soit artistique, politique ou fonctionnarisée) a manifestement les yeux plus gros (et plus présomptueux) que le ventre. « L'épreuve », qui consiste pour une femme à coucher avec l'homme qui détient momentanément les clefs de son destin, ne me pose aucun problème moral. On a envie de moi ? Et ça ne m'est pas désagréable ? Alors...

Je peux d'ailleurs vous énumérer une liste longue de plusieurs pages de femmes qui se sont rangées à mon avis. Parmi les plus connues, évoquons quelques femmes politiques hautement promues, secrétaires de cabinet, secrétaire tout court, journalistes de télévision, de radio, de la presse écrite, pour ne parler que d'un milieu socioprofessionnel n'ayant rien à voir avec le showbiz.

Ce qui me contrarie beaucoup, et ce que je refuse le plus catégoriquement du monde, avec la plus extrême sécheresse, c'est le chantage, genre « je fais ça pour toi et toi tu me fais ça ». Je n'ai jamais marché dans ce genre de combine et je plains les pauvres mâles qui en sont réduits à d'aussi médiocres extrémités pour assouvir leurs fantasmes. En revanche, si un homme me fait discrètement comprendre qu'il a envie de moi, si ses mots sont des caresses ou les plus audacieux compliments, alors je fonds, littéralement je fonds.

Parmi ces êtres qui « tournent et retournent », pour parler des producteurs et réalisateurs de films, je veux citer celui qui m'a donné ma première chance réelle de faire autre chose que de l'érotisme. Je veux parler de Jean Rollin, qui, en quelques films sans grands moyens mais non sans talent, a su se faire connaître et apprécier dans un genre assez surréaliste pour lequel la critique n'est jamais très tendre. Jean est un homme désintéressé, tout au moins en ce qui me concerne. Il a

un réel respect pour les comédiennes qui travaillent pour lui. Comme beaucoup de réalisateurs, Jean Rollin a été amené à tourner quelques films érotiques. La recherche du scénario, le choix d'une équipe technique de qualité prouvaient qu'il prenait cette activité (pour lui secondaire) avec autant de conscience que le cinéma qu'il aimait tourner. C'est pour l'un de ses films que je dus jouer ma première scène avec l'un des « hardeurs-stars » du moment, Alban, avec qui le courant n'est jamais passé. Cette indifférence glacée n'est pas une surprise entre deux comédiens qui jouent « désir et passion » pendant une heure et demie. Alban m'a toujours laissée froide et distante... ce qui n'a pas été le cas de tous les autres. Le plus étonnant fut pour moi le tournage de la première scène « hard » avec lui : Jean Rollin a réglé la position de la caméra, donné des directives pour les éclairages, indiqué à son assistant ce qu'il attendait des comédiens, puis, par pudeur, s'est éclipsé pour ne pas assister en direct au tournage de la scène sexuelle. Je ne connais pas d'autre réalisateur au monde qui soit capable de diriger un film « X » sans assister aux scènes principales – et réussissant malgré tout un film honorable.

Entre deux séances de photos et une journée de tournage dans un petit film, j'avais encore suffisamment de temps pour chercher de nouvelles activités de « dépannage ». Pendant quelques soirées, je suis devenue hôtesse. Une agence spécialisée recrutait des jeunes femmes ayant « une bonne présentation » pour accueillir les visiteurs sur des stands lors des salons et autres foires-expositions. Cette occupation assez lucrative me permettait de consacrer plusieurs heures par jour au maquillage et au choix des tenues très variées que l'on était conduites à porter pour nos employeurs temporaires. Cela allait de la robe de mariée au mini-bikini, en passant par les robes du soir et les tenues cuir branchées. Hôtesse-mannequin, à première vue, cela pouvait paraître plus innocent que la profession de comédienne érotique pour films « hard ». On ne peut pas commettre une plus grave erreur. C'est sans doute au cours de ces journées qu'il m'a été donné de rencontrer le plus grand nombre d'obsédés sexuels des deux sexes.

Le Salon du prêt-à-porter était à l'époque – mais je serais bien étonnée qu'il soit devenu un temple de la vertu – le plus grand et le mieux achalandé des baisodromes parisiens. Des centaines de filles, jolies, remplies d'illusions et de vitalité, s'abattaient sur cette institution où l'on embauchait à tour de bras – et débauchait plus encore : des « miss » de province, des jeunes mariées qui voulaient arrondir leurs fins de mois, des call-girls professionnelles qui désiraient souffler deux jours, des comédiennes au chômage, des top-models indépendants, des débutantes, des salopes, des nymphos, des mythos. À côté, le monde du « hard » m'apparut alors comme un havre de quiétude et d'ordre établi. Moi qui avais assisté, et participé,

à de remarquables orgies cinématographiques, et aux plus grandes partouzes parisiennes, je découvris les ravages de la démocratisation de la sexualité, une sorte de « Club Méditerranée » du sexe, où chaque personnage se révélait plus pervers, un peu comme dans les films d'épouvante où le beau jeune homme se transforme en vampire dans la pénombre.

Jamais de ma vie je n'eus à remettre à leur place autant de mains égarées sur mes fesses. Jamais, je n'eus à décliner autant d'invitations à aller baiser dans la remise, les toilettes ou l'arrière-stand. Jamais, je n'eus à refuser tant de chantages, du genre :

— Trois jours de cachet, les frais en plus, mais avant tu me fais une petite pipe derrière la porte...

Effarée, j'étais. Je croyais entendre autour de moi des milliers de fermetures éclair ouvrir ou refermer les braguettes de ces délicats individus, qui connaissaient peu d'échecs. Les débutantes se succédaient dans les bureaux d'accueil, étaient rapidement examinées, sélectionnées, interrogées, et souvent placées devant le choix inéluctable : baiser ou partir. Les trois quarts ne partaient pas. Quant à moi, je ne pus supporter longtemps ces Don Juan de foires qui se livrent au chantage le plus minable, sur des filles qui ne comprendront jamais qu'il y a plusieurs façons de se vendre, et qu'elles choisissaient pour leurs débuts la pire, celle qui ne laisse aucun espoir.

Donc, pour résumer, Brigitte Lahaie, la célèbre interprète de films érotiques français, a envoyé balader la meute des allumés et s'est retirée dignement, sans avoir cédé au plus insignifiant chantage.

Le début de l'année 1977 fut riche en galères de tout genre : photos amateurs, payées à l'heure, chez moi ou chez eux, une heure de pose, une heure de déplacement, et l'amère sensation de perdre mon temps. Raccords pornos pour adaptation de films. Les producteurs de l'époque avaient trouvé un filon qui consistait à racheter des vieilles « Séries B » italiennes, allemandes ou américaines et de truffer ces films, à peine gentiment déshabillés, de plans de coupe « hard », bien agressifs, qui permettaient, étant donné le succès des films « X » à l'époque, de gagner beaucoup d'argent avec un investissement réduit au minimum. C'est avec ce procédé, que la belle Ornella Muti se trouve au générique d'un film « hardisé » bien après le tournage, où tout laisse penser qu'elle tourne des scènes très « hard », qui sont en vérité jouées par une doublure lui ressemblant un peu.

J'ai donc très provisoirement prêté quelques parties de mon anatomie, pour agrémenter le niveau érotique de ces navets anonymes qui, grâce à mes seins, à mes fesses ou à mon ventre et avec le concours de quelques autres « hardeurs », devenaient les films « les plus sauvagement érotiques que vous aurez jamais vus » comme disaient les pubs de l'époque : « Des images si audacieuses, des gros

plans si suggestifs que vous n'en croirez pas vos yeux », « Les limites de l'obscénité et de la perversion sont une fois pour toutes dépassées »... J'en passe et des meilleures.

Pas plus que dans les théâtres d'amateurs ou les salons du prêt-à-baiser, je ne m'attardais dans cette spécialisation qui consiste à prêter ses fesses à d'autres filles pour donner du corps à ce que d'autres ne peuvent ou n'osent accomplir. Il faut avouer que cet anonymat absolu permet à certaines femmes très b.c.-b.g., de connaître leur petit coin d'enfer, leur petit carré de perversion, leur double vie, sans courir le risque d'être reconnue un jour. Un certain nombre de jeunes femmes viennent donner leur sexe, leur bouche ou une autre partie plus intime de leur corps (les « raccords » de pénétration anale sont les plus demandés...) comme d'autres vont donner leur sang. Elles rentrent chez elles, le soir, le plus innocemment du monde, retrouver amant, mari, enfants et famille. J'avoue que je les envie de savoir à ce point jouer la comédie de la fidélité, des bonnes mœurs, quand ça n'est pas du puritanisme le plus intraitable.

Plus prosaïquement, j'ai posé pour une série de photos commandées par les Italiens, qui sont devenus de gros consommateurs de pornographie, et dans lesquelles Gabriel Pontello incarnait « Supersex ». Gabriel était un garçon assez sympa, dragueur comme tous les Italiens, et complètement fasciné par son propre sexe : c'est un exhibitionniste au premier degré, fier de ses érections, de ses éjaculations, de ses capacités sexuelles en général, étonnantes il est vrai.

« Supersex » et moi nous avons sagement travaillé pour Serge Jacques, qui me faisait par ailleurs poser pour les plus prestigieuses revues américaines *Penthouse*, *Club International*, *Playboy*, *Hustler*. Au cours de ces prises de vues, j'ai connu Léo, un homme sympathique, qui fut très amoureux de moi, qui me disait des choses infiniment tendres, dont je n'avais pas vraiment l'habitude, ayant été considérée, depuis mes débuts dans la vie sexuelle, comme une « affaire », une « perverse », une « pro ». Pour la première fois un homme faisait vibrer en moi la petite corde romantique que nous cachons toutes, bien enfouie au fond de notre cœur, dissimulée sous les apparences, le bluff et les esbroufes de la vie. Léo a été le premier homme à me demander d'arrêter de jouer le genre de films qui était le mien. Je ne comprenais pas encore ce qu'il voulait me dire lorsqu'il me répétait :

— Tu te gâches, Brigitte, tu pourrais faire d'autres films que ça...

Il faut se souvenir qu'en 1977, en pleine « révolution sexuelle », le cinéma pornérotique n'avait rien à voir avec ce qu'il est devenu, en France, aujourd'hui. Des comédiennes comme Claudine Beccarie ou Sylvia Bourdon faisaient la une des journaux, des magazines, étaient invitées à la radio, dans les soirées les plus chic qui se voulaient un

peu sulfureuses. Le lancement de Claudine Beccarie avec *Exhibition* de Jean-François Davy avait donné des idées et des espoirs à toute une génération d'artistes qui n'étaient pas le moins du monde gênées de devoir leur célébrité à un premier film « porno ». C'est ainsi que l'on a pu voir des comédiennes aujourd'hui très bien considérées, jouer leur petit « X », leur grande scène orgiaque. La plupart de ces films ont disparu, et c'est mieux ainsi.

Pour en revenir à Claudine Beccarie, si son lancement a pu faire des envieuses, la suite aurait dû donner à réfléchir à plus d'une prétendante à la gloire : Claudine n'a pas su saisir sa chance. Préoccupée par sa vie sentimentale, elle a laissé passer les occasions, lassé les meilleures volontés. Après avoir connu les galères des strip-teases pour fêtes foraines, elle a préféré abandonner le monde du « sex-business » et vit maintenant dans le nord de la France, dans une ferme avec des poules et plein d'animaux. Là, je l'espère, Claudine a trouvé son bonheur, bien loin des studios et du « sex-system ». La vérité est, selon moi, que Claudine a été parachutée par l'événement que constituait la sortie du premier film « porno » français grand public. Mais elle n'avait rien d'une star. Nous savons toutes qu'il ne suffit pas de montrer les plus jolies fesses du monde pour conquérir ses lettres de noblesse.

Sylvia Bourdon est un autre cas : nous nous sommes souvent croisées dans les salons du « Roi René » (dont Sylvia a été pendant quelque temps membre bienfaitrice) sans jamais devenir vraiment amies. Sylvia, qui est une femme particulièrement cultivée, joue un personnage que je n'aimais pas : ses provocations volontairement vulgaires, son agressivité permanente n'étaient pas à la hauteur de la femme qu'elle est dans la vie, beaucoup plus chaleureuse, attachante, que la Sylvia des partouzes, des orgies blanches et noires, celle qui était capable de faire rougir des hommes en les apostrophant dans la rue. La grande qualité de Sylvia était sa totale honnêteté elle a toujours été passionnée, obsédée, motivée par la recherche de sensations sexuelles particulières et toute sa vie, sa carrière, ont été motivées par cette quête. Aujourd'hui, Sylvia réussit dans la restauration de luxe. Beaucoup d'amis et quelques curieux viennent goûter à ses plats et à ses facéties.

Toutes les relations entre gens du « sex-biz » étaient superficielles, quand elles n'étaient pas franchement hypocrites. La meilleure preuve en est que nous nous sommes toutes perdues de vue. Véronique, Erika, France ont disparu, emportées chacune par un destin capricieux. Je porte une lourde responsabilité en ce qui concerne France L., une fille absolument formidable qui fut mon amie avant de tourner des films pas comme il faut. Et c'est moi qui l'ai incitée à tourner ce genre de films.

France était adorable, le genre grande blonde sportive avec un corps d'adolescente et une espièglerie qui mettait de bonne humeur. Elle sortait, je crois, d'une pénible histoire d'amour lorsque nous sommes devenues copines, proches, libres de nous dire tout ce qui nous passait par la tête. Pour oublier son gros chagrin d'amour, France voulait gagner beaucoup d'argent et se changer les idées. Je l'ai présentée à deux ou trois réalisateurs qui l'ont engagée tout de suite. France n'a pas été outre mesure choquée par ce qu'on lui demandait de faire, en gros plan et en couleurs, sur un écran. Simplement, elle n'y a jamais pris de plaisir. Elle n'aimait pas ça et très vite, à partir du moment où elle a connu un homme dont elle s'est empressée de tomber amoureuse, elle n'a plus supporté les relations sexuelles simulées qu'on lui imposait huit heures par jour. Je me souviens qu'elle a complètement craqué après un tournage particulièrement pénible pour une femme qui se trouve dans l'état d'esprit où son aventure sentimentale la plongeait : pour les besoins du film que nous tournions, elle avait dû, deux jours consécutifs, pratiquer des fellations à des hommes qu'elle n'appréciait pas particulièrement.

Habituellement, les réalisateurs s'organisent pour varier les scènes sexuelles de telle sorte qu'une « hardeuse » ne doit avoir, dans la journée, qu'une seule scène de pénétration et une fellation, par exemple.

Les « stars » américaines exigent par contrat que la fellation soit tournée de telle à telle heure, avec un partenaire de leur choix, et que le tournage des scènes sexuelles ne dépasse pas une heure par jour, etc. Inutile de préciser qu'en France, la « législation du travail » des comédiennes érotiques est beaucoup moins évoluée.

France fut contrainte de pratiquer cinq ou six fellations dans la journée, et le soir, elle s'est effondrée en sanglots. Une véritable crise de nerfs. J'ai tenté de la consoler, je l'ai ramenée chez moi, mais quelque chose s'était brisé en elle. Pendant des semaines, elle a été physiquement malade lorsque son petit ami, qui n'était bien sûr absolument pas au courant des activités pornérotiques de France, s'approchait d'elle avec des ardeurs coquines. Elle m'a avoué par la suite qu'elle n'avait pas pu sucer un homme pendant des mois.

France a abandonné le cinéma spécial et s'est mariée, discrètement, anonymement, quelque part en province. J'espère que la récente programmation sur Canal Plus d'un des films « X » dans lesquels elle a joué n'a pas eu de conséquences dramatiques sur sa nouvelle vie familiale. Sans moi, elle n'aurait jamais été tentée par ce genre d'expérience, et je me sens bien fautive de l'avoir guidée dans cette voie qui n'était pas faite pour elle...

Chapitre 18

TELLE EMMANUELLE, L'AMOUR EN AVION

Après avoir joint les deux bouts avec une multitude de séances de photos de « nus académiques » payées une misère, 300 F l'heure, avec des photographes qui avaient perdu toute notion du temps et des mathématiques les plus élémentaires, genre $500\text{ F} + 500\text{ F} = 750\text{ F}$, le tournage des films a brusquement redémarré. Mon téléphone, qui était resté silencieux pendant si longtemps, sonnait sans interruption, au point que j'ai investi dans mon premier répondeur téléphonique. Je suis partie en Dordogne pour mon premier film en extérieur : décor somptueux d'une des plus belles régions françaises, et découverte inattendue de la drogue. Mes petits camarades passaient leurs soirées à fumer des joints gros comme des pétards de dessins animés. Certaines filles étaient passées, déjà, à des « dopes » plus dures. La drogue, si couramment utilisée dans les milieux du « showbiz », a fait des ravages dans ma profession : beaucoup de très jolies filles en sont venues à accepter n'importe quoi, avec n'importe qui, et même hors écran, pour s'offrir leur petite ration de rêve. Aux États-Unis, la chose est courante, mais en France c'était nouveau : des comédiennes oubliaient toute notion de « standing » et par conséquent de carrière, pour se procurer l'argent nécessaire à leur dangereux hobby.

Certaines participations d'actrices de talent à des productions d'une vulgarité innommable, avec sodomies non-stop, pénétration avec des travestis, n'ont pas d'autres explications. Dans ce métier, les filles qui acceptent la sodomie sur écran ont toujours été considérées à part. On leur refuse la plupart du temps leur statut de « comédienne » comme si cette pratique, que j'ai toujours refusée, était plus infamante que les moyens plus classiques de faire l'amour.

Je connais certains personnages qui ont traqué leur comédienne « en manque » pour leur faire accomplir ce genre de prestations qu'elles avaient toujours refusées. J'ai fait preuve de suffisamment de volonté pour refuser de jouer au petit jeu de la fumette entre copains qui aboutit, tôt ou tard, à des besoins plus dangereux, auxquels il est pratiquement impossible d'échapper. Deux des plus jolies « hardeuses » françaises sont aujourd'hui réduites à l'état de loques, pour avoir cédé à ce genre de pratique. Maintenant que les tournages « hard » ont pratiquement cessé en France, elles sont réduites à

accepter des occupations qui n'ont plus rien à voir avec l'art cinématographique. Et, bien entendu, ceux qui les ont entraînées sur cette pente fatale, sont les premiers à leur jeter la pierre aujourd'hui.

Pendant le seul mois de mars 1977, j'ai tourné quatre films coup sur coup. L'un de ces films me donna l'occasion de tourner avec José Bénazeraff, l'un des plus célèbres « auteurs » de pornographie en France, qui faisait parfois preuve d'un certain génie dans l'improvisation et la sophistication de fantasmes cérébraux. Bénazeraff est un personnage à la fois attachant et effrayant, capable de se montrer tour à tour tendre et humiliant, amical et méprisant. Il souffre terriblement de n'avoir pu réussir pleinement sa carrière d'auteur de « films noirs » dans la lignée de *Jo Caligula*, qui fut salué par une critique unanime. Réduit à tourner des petites productions sans budget, Bénazeraff a réussi néanmoins quelques petits chefs-d'œuvre de perversion que se disputent les collectionneurs. Au cours de ce tournage, je découvris un langage nouveau, une forme d'argot très spécialisé et imagé : c'était la première fois qu'un réalisateur me demandait de « faire bander mes roberts ». J'ai dû demander, discrètement, l'explication à Guy Royer (autre bandeur patenté immortalisé par quelques très bons « X ») qui m'apprit que les roberts n'étaient rien d'autre que les seins.

Un ami me présenta au plus grand réalisateur de « X » qu'ait connu la France : je veux parler de Gérard Kikoïne, un homme absolument à part de tous les autres, qui exigeait des conditions de travail confortables, qui donnait à chaque comédien l'impression d'exister, d'être indispensable à la réussite du film. J'ai tourné avec lui l'un de mes meilleurs « hard » : *Indécences 1930* (sorti également sous le titre *Parties fines*, avec Alban et une jeune beauté éphémère nommée Aude Lecoq). Les conditions de travail n'étaient pas excellentes, car mon partenaire Alban avait, pendant cette période, de sérieux problèmes d'érection qui le rendaient fébrile et agressif. Le tournage, fait rarissime, a duré 7 jours, 7 longues journées pendant lesquelles j'étais confrontée à une tension insupportable entre les comédiens, essentiellement provoquée par Alban. À la fin, j'ai craqué, j'ai éclaté en sanglots dans la salle de bains, et c'est Gérard Kikoïne qui est venu me consoler, qui m'a prise dans ses bras en me disant que je travaillais bien, que j'étais très belle, qu'il ne fallait pas que je fasse attention aux réflexions désobligeantes de mon partenaire, qui m'accusait carrément d'être la cause de ses faiblesses viriles. Jamais un réalisateur n'a pris comme Kikoïne le temps et le soin de s'occuper de moi ainsi, avec la plus sincère douceur. Ce sont des choses que je n'oublierai jamais.

Il faut tout de même souligner que Gérard Kikoïne, Francis Leroi et José Bénazeraff font partie de l'infime minorité des gens qui ont abordé le cinéma pornérotique en gardant leur vrai nom, sans prendre

de pseudonyme. Si vous saviez quels noms se cachent sous les pseudos évocateurs ou rigolards, chics ou banals, des réalisateurs de films interdits aux mineurs, aux âmes sensibles et aux bien pensants. Ces messieurs, parmi lesquels certains ont un indiscutable talent, ont fait un jour ou l'autre du « X » pour des raisons purement financières. Ils rejoignaient en cela les filles et les garçons qui montraient leur visage et leur sexe uniquement pour trouver une solution à un pressant besoin matériel. Un univers nous séparait : j'ai tourné tous mes films « X » sous mon nom. Des amis très bien intentionnés et très « puritains » m'ont convaincue de démarrer ma seconde carrière sous le nom de Brigitte Simonin, mais je suis bien vite revenue à mon nom d'origine : je n'ai rien à cacher. J'ai poursuivi pendant quatre ans une carrière avec tout ce que cela comporte d'illusions, de joies et de déceptions, pour des raisons diamétralement opposées. Les réalisateurs et les acteurs à pseudo prenaient au cinéma « X » ce qu'il a de plus évident : l'intérêt financier.

En ce qui nous concernait, Leroi, Kikoïne, moi et certains autres, nous nous efforcions de prouver qu'on pouvait travailler sérieusement et professionnellement dans le « cinéma pour adultes » (selon la parfaite formule américaine...) sans culpabiliser comme de petits « dealers », des putes occasionnelles ou des photographes pornos de quartier.

Le « sex-biz » triomphe aux États-Unis avec la « création » de stars comme Marilyn Chambers, Tracy Lords, Annette Heaven ou Shauna Grant. C'est ce à quoi nous voulions de toutes nos forces parvenir, Gérard, Francis, et les autres... mais en France règne un tel cloisonnement au niveau des artistes les plus célèbres que les comédiens spécialisés dans l'érotisme ne peuvent qu'être voués aux enfers. Ce fut le cas.

Je décrochais ça et là des figurations sur des grands films qui m'apprenaient surtout à faire la différence entre les conditions de travail parfois aberrantes du cinéma érotique et celles, infiniment plus confortables, luxueuses, du cinéma plus sérieux. Entre deux tournages, je continuais à poser pour des magazines de charme : des photos d'une audace variée allant du « soft » le plus académique au « hard » solitaire le plus suggestif.

C'est en partant pour une séance de ce genre aux Baléares que j'assouviss l'un de mes vieux fantasmes : faire l'amour dans un avion, en plein ciel. Au milieu de la nuit, sous les couvertures discrètes, je cédaï, dans une sorte de béatitude due à l'altitude et au champagne, aux caresses de mes deux partenaires particulièrement survoltés qui me firent éprouver un plaisir à la fois très cérébral et très physique : j'étais excitée à la perspective de me faire surprendre par l'un des passagers endormis, et cela m'entraîna dans un orgasme

particulièrement profond. Je n'ai jamais recommencé ce genre d'expérience, pourtant aujourd'hui encore, lorsque je prends un vol de nuit, je repense à cette traversée du ciel peu commune, et j'en suis toute bouleversée. Ce genre d'exercice, pourtant relativement banal à côté de ce qu'on me faisait accomplir dans les films, prenait une importance incomparable, parce que je vivais là intensément ce qui m'avait poussée à m'exhiber si complaisamment sur les écrans.

Je partis peu de temps après pour la Tunisie, pour un reportage photo que réalisait Serge Jacques avec Véronique et moi. À l'époque, j'étais un peu complexée par Véronique, que je trouvais superbe, plus belle que moi. Malgré notre réelle amitié, notre complicité totale, il y avait entre nous deux une rivalité typiquement féminine.

J'ai connu en Tunisie mon premier bain de minuit amoureux avec l'assistant du photographe, qui me fit divinement l'amour sur le sable tiède de la plage déserte. J'ai constaté à maintes reprises que j'éprouvais toujours un plaisir très vif à faire l'amour dans un lieu public, sans doute la fameuse crainte de me faire surprendre n'y était-elle pas pour rien. Le lendemain, je connus l'un des rares instants de jalousie de ma vie – je suis possessive mais pas jalouse : je pense que si un homme devient infidèle, la femme porte une lourde responsabilité dans son infortune – lorsque je découvris le jeune assistant qui m'avait si passionnément démontré ses capacités physiques la veille au soir... tendrement enlacé à Véro. Il devint son boy-friend jusqu'à notre retour en France, m'abandonnant sans la moindre explication. Nous n'en restâmes, Véro et moi, pas moins de bonnes amies, même si nous devons évoquer souvent cette aventure par la suite.

Je tournai encore quelques films avec Véro, qui abandonna bientôt sa carrière pour vivre avec son mari en province.

Au cours d'une prise de vues dans une baignoire, cette folle faillit nous tuer : tandis que nous barbotions dans l'eau mousseuse en nous caressant tendrement, elle se mit brusquement à lancer de l'eau sur le gros projecteur installé dans la salle de bains. Le projecteur explosa et faillit nous électrocuter. Je fus terrorisée, mais Véro trouva cette mauvaise plaisanterie très drôle. Elle avait, comme on peut s'en rendre compte, un sens de l'humour très particulier.

Chapitre 19

DELON M'EMBRASSE SUR LE PLATEAU

Je crois que j'étais profondément heureuse. Les circonstances favorables m'entouraient d'un doux cocon. Ma sœur, mal remise de son expérience érotique, quittait Paris. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais seule, responsable de moi-même, sans personne pour me conseiller ou donner un avis différent du mien. Cet état solitaire ne devait durer que quelques semaines, car Philippe me demanda d'aller vivre avec lui dans la villa qu'il possédait à La Celle-Saint-Cloud. Un peu angoissée à la perspective de tomber sous l'emprise d'un homme, expérience à laquelle je n'avais encore jamais goûté, j'ai entassé mes valises et mes cartons pour le premier déménagement sérieux de ma vie errante.

Philippe n'était pas de ces hommes qui se laissent aller dès qu'ils ont vaincu leur conquête. Il me gardait sous le charme, sous son charme, le plus sûr abri, la plus sûre captivité. Lorsqu'il m'arrivait de parler des films que je tournais, Philippe se montrait curieux et intéressé par ce monde qu'il ne connaissait pas. Il m'encourageait à poursuivre dans cette voie, en me disant que j'étais devenue, en moins de deux ans, la comédienne la plus demandée, que je deviendrai un jour ou l'autre la première et qu'il valait mieux être la première dans un art mineur que la dernière ailleurs.

J'ai eu la révélation de cette notion lors du tournage de *Mort d'un pourri* de Georges Lautner, pour lequel Alain Delon m'avait engagée. Un bien modeste engagement, trois jours de figuration, mais qui représentait pour moi une chance appréciable, et la satisfaction personnelle d'avoir été choisie par « Monsieur Delon ». Ma participation se résumait à suivre Alain Delon du regard pendant qu'il traversait la salle de l'Elysées-Matignon. Je me suis trouvée perdue au milieu de l'équipe technique qui réglait les plans, Delon assailli de problèmes, Georges Lautner occupé à régler un conflit, les autres figurants hostiles.

J'étais noyée dans cette foule, anonyme.

Je n'existais pas.

Quand je tournais « mes » films érotiques, j'étais la star, celle qu'on attendait sur le plateau, celle à qui l'on réservait un minimum d'attentions – et de considération. On me demandait mon avis, on me

proposait de modifier le plan de travail pour m'être agréable. Et là, sur ce plateau gigantesque, je n'étais plus indispensable, juste un pion au milieu de centaines d'autres, un petit soldat dans une grande armée.

Lorsque le plan a été tourné, Delon m'a embrassée en me disant quelques mots gentils, mais je savais qu'il s'adressait à la femme, et non à la figurante. Alors que sur les tournages des films « X », j'étais considérée comme une vraie professionnelle, et cela me touchait infiniment plus que les sourires les plus doux. J'eus le plaisir de tourner un autre film avec Alain Delon, quelques années plus tard.

L'année 1977 a été celle des choix, des décisions et des grands films. Jamais les productions érotiques n'avaient été aussi « luxueuses », relativement bien sûr. Dans un de ces films, je me souviens d'une scène dans une salle de bains aux côtés de Richard Allan, au cours de laquelle je me sentis plus nue que d'habitude. Richard était en train de me caresser avec la précision et l'efficacité qu'on lui reconnaît, lorsque brusquement, en sentant sa bouche se poser sur mon sexe, je me suis envolée si bien et si haut que j'ai senti mes joues devenir toutes rouges. Or, le nombre de messieurs qui ont pu voir mes joues rougir sont infiniment rares. Le rouge aux joues trahit chez moi un plaisir exceptionnel, une émotion exceptionnelle ou un bonheur exceptionnel (donc, très fugitif). J'ai eu l'impression que tout le monde remarquait ce rouge aux joues, et qu'on en devinait le sens, ce qui accentua mon embarras et fit rougir mes joues davantage.

Au mois de novembre, a débuté le tournage du film de Francis Leroi *Je suis à prendre* qui est, pour moi, le meilleur et le plus beau de tous les films de ma période érotique. Francis Leroi est un réalisateur qui se passionne pour ses sujets et pour ses comédiens, qui va au bout des choses, qui a l'amour du détail, de l'intonation, de la lumière. On retrouve bien dans son film fantastique *Le démon dans l'île* son univers favori, clos, où surviennent des événements en apparence inexplicables, qui ne sont que le reflet des fantasmes de chacun.

J'ai joué dans *Je suis à prendre* une scène d'amour sur un tas de paille, dans les écuries d'un grand château, dont je garde un souvenir particulier : le climat d'exaltation que je ressentais, avec Jean-Pierre Armand qui me donnait « la réplique » dans cette scène, était tel que nous nous sommes pris au jeu et que, réellement, ce qui ne s'est jamais reproduit, nous avons fait l'amour, non plus pour la caméra, mais pour nous-mêmes, comme si l'excitation que nous ressentions de participer, enfin à un film qui relèverait le niveau du genre que nous défendions, avait déchaîné notre sensualité.

Jean-Pierre Armand, « Mr J.P.A. » est un copain adorable, qui tombait toujours un peu amoureux de moi lorsque nous tournions ensemble, ce qui donne en général des scènes plus « vraies » que la plupart des autres. Je me souviens vraiment de ce tournage comme

d'une parenthèse au milieu de choses moins intéressantes. J'avais emmené avec moi mes deux chiens, et je partais faire de longues promenades dans le parc du château, où le hasard – ah ! le hasard – voulut que quelques années plus tard je retourne, cette fois en vedette d'un film destiné au plus grand public, *Joy et Joan*, produit par Benjamin Simon, qui avait connu un grand succès avec *La dérobade*. Ces deux tournages *Je suis à prendre* et *Joy et Joan* restent parmi les meilleurs souvenirs de ma vie professionnelle. Tous les deux ont été réalisés, en partie, dans ce château proche de Paris. Jamais deux sans trois ? Dans certaines occasions, je crois terriblement aux dictons !

Cette année s'acheva avec le tournage de mon premier film non érotique dans lequel j'avais un vrai rôle *Les raisins de la mort* de Jean Rollin.

Au printemps 1978, j'avais tourné 28 films. Je me souviens à peine du quart de ces réalisations, les autres s'étant fondus dans la banalité, la médiocrité, le manque d'esthétique ou de sensualité.

La signature de mon 29^e contrat représenta un choix décisif : on me proposait le premier rôle dans un film ambitieux et « hard », tourné par Jess Franco au Portugal, au moment même où l'assistant de Georges Lautner me réclamait pour une figuration « spectaculaire » dans son prochain film *Ils sont fous ces sorciers* : je devais faire du pédalo en compagnie de Jean Lefèvre. Je n'ai pas vraiment hésité, et très cohérente avec moi-même, j'ai refusé la figuration pour partir tourner un nouveau « hard ». Six jours au Portugal : c'était presque Hollywood. Hélas ! le réalisateur lui, n'était pas particulièrement inspiré. Jess Franco est un bon professionnel, sans génie particulier, qui croit pourtant avoir reçu des dons divins. Il supporte mal la critique, et même la moindre initiative. À la fin des six jours, Franco me propose de rester avec l'équipe pour tourner, en trois jours, un film « très, très hard » qui amortirait les investissements de l'autre production. Je refusais sèchement.

Je n'avais nulle envie de tourner un film « très, très hard », ni avec Franco ni avec personne, et surtout pas en 3 jours. Jess Franco entra dans une violente colère, m'accusa de vouloir jouer à la star, m'insultant et si bien que je lui répondis à peu près sur le même ton. Le « Maître » appela son assistant et me fit raccompagner, ipso facto, à l'aéroport, où je fus jetée dans le premier vol en partance pour Paris. Comment croyez-vous que je pris la chose ? J'étais ravie ! Folle de joie d'avoir dit ce que je pensais à cet odieux personnage, ravie d'avoir, pour la première fois, imposé ma décision aux autres. Et ravie de rentrer plus tôt que prévu à Paris, où m'attendait un grand monsieur blond, beau comme une pub pour un after-shave.

J'ai toujours fantasmé sur les blonds, j'ai été amoureuse de tous les blonds que j'ai pu croiser dans ma vie, mais le hasard – ah ! le

hasard ! – m’a toujours glissé un brun sous la porte. La vie n’est pas bien faite, mais après tout, blond ou brun, il n’y a que le contenu du cœur qui compte. Et pour le plaisir, quand on a les yeux fermés, tous les hommes deviennent blonds, beaux et blonds.

En dehors de mes activités professionnelles, j’avais une vie assez agitée. Philippe adorait sortir, et il ne se passait guère de soirée où nous avions l’occasion de rester dans l’agréable villa de La Celle-Saint-Cloud. J’aimais particulièrement cet endroit que Philippe m’avait laissé décorer et aménager à ma guise. Il y avait une grande cheminée où j’allumais des feux géants, un vaste aquarium d’eau de mer où barbotaient des poissons nostalgiques, et, maîtres incontestables des lieux, les pensionnaires de ma cour : trois superbes dogues menaçants et hautains envers les étrangers, et plus tendres que des nounours pour moi seule ; un toucan particulièrement bavard et coquin qui connaissait des mots indignes d’un oiseau bien élevé. Et Balou. Moi qui ne pêche jamais par un excès de sensiblerie (combien de fois ai-je entendu dire que j’étais indifférente, froide, pas sentimentale pour un sou, égoïste, renfermée, etc., etc, ce qui est royalement faux : je suis seulement *pudique*. Sentimentalement pudique. Il faut bien que quelque part, je sois pudique...), je ne peux évoquer Balou sans une émotion que peu d’histoires d’amour pourront provoquer.

C’était un petit singe malin comme un singe, un amour de chimpanzé qui n’a jamais été « Max mon amour », mais qui m’aimait avec toute la dignité et la fidélité des singes de sa race. Un hiver, j’avais été obligée de partir trois jours pour une séance de photos. Je n’avais pas eu le temps de passer à la maison avant de prendre mon avion, et c’est Philippe qui m’avait apporté une valise en me conduisant à l’aéroport. Lorsque je suis rentrée, j’ai tout de suite senti qu’un drame avait eu lieu : la cage de Balou, qui s’ouvrait sur le jardin pour toutes sortes de commodités naturelles, était vide. J’appelai Philippe à son bureau, qui sembla tomber des nues. Il n’avait pas fait attention à Balou, il ne savait rien. Je me précipitai dehors, et aperçus, dans la neige gelée, une forme noire allongée. Balou gisait, les bras ramenés sur son pauvre petit corps glacé. Il n’avait pas eu droit aux habituelles tendresses qui précédaient mes absences, et s’était cru abandonné. Il n’avait rien mangé, et avait voulu se laisser mourir de froid. Heureusement, j’étais arrivée à l’extrême limite, et avec les soins du plus célèbre vétérinaire de Paris, on a pu sauver Balou, qui garda une trace très particulière de sa « tentative de suicide » : il eut le bout de la queue gelée. Vous devinez bien que je ne l’ai aimé que davantage pour cette petite infirmité qui faisait rire les inconscients.

Lorsque je quittai Philippe, je dus lui laisser Balou, le studio dans lequel j’emménageais ne pouvant en aucune manière servir de cage à un petit chimpanzé. Mais cette fois, Balou ne survécut pas. Il est mort

quelques mois plus tard, d'ennui m'a-t-on dit.

Qu'on ne vienne pas me demander pourquoi j'aime les animaux, les chiens, les chevaux, les oiseaux, les chats et les singes, et pourquoi je me montre plus attendrie par eux que par leurs maîtres. Aucun homme n'est aussi dépendant, vulnérable, suspendu à vos gestes, à vos paroles, à vos caresses qu'un animal. Et les êtres vulnérables, qu'ils soient à deux ou quatre pattes, à plumes ou à poils, me font craquer.

Dîners, spectacles ou soirées « très spéciales » Philippe savait à merveille varier les plaisirs. C'est par son entremise que je fis la connaissance d'un célèbre romancier, porté sur l'érotisme et l'action, qui parut, dès notre première rencontre, très attiré par ma personne. Je ne dirai jamais assez que les attentions et les compliments d'un homme amoureux me vont droit au cœur. La plupart des hommes semblent ignorer cela : avouer à la femme qu'ils désirent que justement ils la désirent, c'est la victoire assurée dès la première bataille dans cette longue guerre qu'est une passion. Même si elles paraissent au prime abord inaccessibles et effarouchées – en cela nous nous ressemblons toutes –, les femmes ne sont jamais indifférentes à un être qui les aime, les désire et le leur dit.

Je fus donc flattée que ce romancier connu se montre galant, empressé, désireux de faire plus ample connaissance avec moi. À la fin de la soirée, nous avons eu l'occasion de danser ensemble chez Régine ou chez Castel, je ne sais plus. Il profita de ce moment d'intimité pour me faire la plus romantique, la plus érotique, la plus ardente déclaration d'amour et de désir que j'ai eu l'occasion d'entendre dans ma vie. Je ne lui cachais pas que je partageais cette attirance et que je me sentais prête à répondre à ses désirs, assez excitants ma foi. Je lui expliquais que le monsieur qui m'accompagnait ce soir-là m'accompagnait aussi dans ma vie de tous les jours. Philippe et moi avions passé un pacte que je n'ai jamais trahi : en dehors de mes obligations professionnelles, il était convenu que nous n'aurions aucune aventure que nous ne pourrions vivre ensemble, c'est-à-dire dans le jeu subtil et grisant de l'échangisme, puisque c'est ainsi que l'on désigne le suprême raffinement qui consiste à partager le désir de l'être qu'on aime, plutôt que de le lui interdire.

En clair, j'expliquai à mon écrivain qu'il pourrait me posséder s'il organisait une agréable soirée à quatre, au cours de laquelle les couples auraient tout le loisir de s'échanger.

Le désir fait accomplir aux hommes des prodiges. Une heure ne s'était pas écoulée que le romancier en question brandissait une ravissante créature sous les yeux de Philippe, en proposant que nous terminions cette soirée dans un lieu plus discret. Philippe me demanda courtoisement si j'étais d'accord et nous sommes partis dans la nuit, pressés de satisfaire les désirs que nous ressentions tous les quatre les

uns pour les autres. Je n'ai jamais su comment cette fille, drôle et jolie, avait surgi, en plein milieu de la nuit, au bras de cet auteur à sensations, mais je devinais qu'il possédait quelques réserves de ce genre, à en croire sa constante curiosité en matière de sexe. Nous nous sommes retrouvés dans un appartement cosu, ouaté, où le champagne ne tarda pas à couler et où les passions aboutirent sans s'éterniser dans les interminables et habituels préliminaires qui gâchent la moitié du désir.

Ce fut une nuit particulièrement agitée, au cours de laquelle ce romancier si prolifique se montra touche-à-tout, entreprenant, où il s'avéra que cet homme n'avait pas que la plume facile, mais aussi la bouche preste. Ne voulant pas, pour des questions d'amour-propre, me montrer au-dessous de l'idée qu'il se faisait de moi, je lui rendis amplement la pareille, avec cette diabolique efficacité que peut avoir une femme qui n'est pas réellement amoureuse, donc qui reste lucide aux plus intimes moments.

J'avoue en toute humilité que je peux me montrer, dans ces conditions, assez surprenante, investie de pouvoirs considérables sur l'autre, qui n'y voit que du feu.

Chapitre 20

IL ROMANCE NOTRE FOLLE PARTIE CARRÉE

Je crois que j'ai commencé à douter de moi dès que j'ai connu l'atmosphère du « vrai cinéma ». Insidieusement, ce qui me paraissait naturel jusqu'alors commençait à me gêner. Les gens que je côtoyais semblaient éclairés par une nouvelle lumière, qui ne les mettait pas forcément en valeur. Leurs motivations, médiocres. Leur talent, discutable.

J'ai pris conscience que nous étions seulement deux, trois, quatre, dans toute la profession du « sex-biz » à avoir les mêmes ambitions. Les autres se servaient de nous en pensant : « Cause toujours, ma petite » et en faisant semblant de nous donner raison. Je ne regrettais pas le passé, mais soudainement, il me paraissait inutile. J'avais appris beaucoup, à me supporter, à m'assumer, à aller au bout de mes fantasmes, mais cet enrichissement personnel, très privé, n'intéressait personne.

À ma prise de conscience a correspondu un nouveau changement de vie. Un bouleversement, un chambardement, devrais-je dire. D'abord ce fut la fin, lente et tendre, de mon union – le mot n'est pas trop fort – avec Philippe. Jusqu'au dernier jour, il a su me protéger, me prouver son infinie patience. Loin d'être dérangé par mon passé, il en était réellement fier. Au point de me proposer de m'épouser.

Il voulait un enfant de moi.

Mais il voulait aussi que je continue ma carrière érotique, que je tourne encore des films qui ne m'intéressaient plus. Il voulait que je ne cesse de lui appartenir publiquement, qu'il puisse continuer à me partager au gré de ses fantasmes, avec d'autres femmes ou d'autres hommes, et cela je n'aurais pu longtemps le supporter. J'avais fait le tour des sensations fortes, des plaisirs interdits au commun des mortels, à ceux qui n'osent pas aller jusqu'au bout. J'étais allée au bout, et même au-delà des jouissances les plus inattendues. Il me fallait maintenant autre chose, que la tendresse et l'inépuisable générosité de Philippe ne pourraient jamais m'apporter. En définitive, j'avais besoin d'appartenir à un homme, à un seul, qui me donne à lui seul ce qu'ils étaient si nombreux à vouloir me donner.

Il s'ensuivit l'inévitable déménagement, l'installation à Puteaux, dans un petit trois-pièces sur jardin qui avait appartenu à ma consœur

et amie Erika.

Ce bouleversement dans ma vie privée eut des conséquences imprévisibles sur ma carrière : je me suis mise à douter de moi sur le plan personnel, et du même coup, à douter de l'intérêt de poursuivre une carrière qui, face à la solitude, devenait carrément angoissante. Philippe n'était plus là pour apaiser mes craintes, pour participer à mes décisions. Et ce n'était pas les amants d'une nuit qui pouvaient désormais me rassurer.

Cela se traduisit par la sélection de plus en plus sévère des films qu'on me proposait. Le désenchantement de constater que tous les films pornérotiques se ressemblaient, de plus en plus. Il n'y avait plus de personnages, plus de personnalités, rien que des situations, de plus en plus scabreuses.

La recherche d'un homme nouveau, pour partager le peu de vie qui était partageable. Le départ des amis anciens, les liens relâchés avec ma famille qui apprenait, avec stupeur, quel genre de carrière je faisais à Paris. J'avais supporté pendant des mois un éloignement qui ne favorisait pas mon équilibre.

Lorsque ma mère venait me voir à Paris, de temps en temps, je sortais d'un tournage, je courais vers elle en imaginant qu'elle accepterait un jour ce que j'avais fait toute la journée, et je me sentais presque coupable. Une drôle d'ambiance pour une fille qui ne trouvait personne à qui confier le poids accablant de ses conflits intérieurs, de ses désillusions amères, du doute.

On me disait insupportable quand je débarquais sur le tournage d'un film, quand je refusais de « mettre en forme » un partenaire déficient, quand je ne supportais pas qu'un tel me caresse mal, me lèche avec indifférence. On a cru que je vivais mal la petite célébrité que m'avait donnée la publication d'une nouvelle série de photos dans *Lui*, réalisées par Francis Giacobetti, et qui sont sans doute les plus belles photos qu'on ait faites de moi.

Une autre photo avait recouvert les murs de Paris : celle où j'avais posé pour la couverture du dernier ouvrage de mon amant romancier, dans lequel il raconte notre folle soirée, avec force détails sur mes talents sensuels, avec une nette insistance sur la douceur de mes lèvres et la profondeur de ma bouche. Tout cela ne modifiait ni mon attitude, ni mon jugement. J'avais entrepris la carrière que j'avais faite pour avoir les résultats que je commençais à obtenir : pas de quoi pavoiser, ni perdre la tête. Ma tête, justement, que le dessinateur Aslan s'entêtait à ne pas vouloir réussir. Il avait, dessiné plusieurs fois mon corps, très inspiré, disait-il, par mes seins qu'il trouvait « incomparables ». Mais, curieusement, il modifiait toujours les traits de mon visage, et cela, à la fin, m'avait inquiétée : peut-être n'aimait-on de moi que mon corps, n'aimerait-on jamais que lui ? Avec le

temps, je me rends compte que je portais à l'époque des tenues trop sexy, trop provocantes, comme si j'avais voulu mettre en valeur ce que je savais évident. Je crois qu'une femme commence à être bien dans sa tête et dans son corps le jour où elle peut sortir sans maquillage, avec un gros pull et un vieux jean. Il n'y a pas si longtemps que j'ose le faire.

Mes états d'âme ne m'empêchaient pas de tenir mes engagements professionnels : une journée pour un film de Bénazeraff, qui, entre-temps, était devenu complètement mytho, un peu dingue. La dernière fois que j'ai travaillé avec lui, il a insulté ma chienne, l'insouciant « O » qui avait dévoré les rosiers dont Maître José était si fier. J'avais menacé de quitter le tournage, et Bénazeraff s'était excusé. Caprice de star, dira-t-on ? Non, simple sensibilité d'une femme qui se sent agressée à travers les êtres qu'elle aime le plus ouvertement : les animaux.

Je suis partie en Grèce pour tourner avec Karin Shubert, qui a fait une carrière inverse de la mienne : partie du cinéma sérieux, même si son plus grand rôle était comique, aux côtés de Louis de Funès dans *La folie des grandeurs*, Karin a abouti, par nécessité ou goût naturel, au cinéma pornérotique. Peu après, j'ai été convoquée pour les auditions d'un film style « comédie musicale », *New Generation* de Jean-Pierre Lowf Legoff. Le producteur m'attira dans son bureau où il me tint à peu près ce langage :

— J'hésite entre vous et une autre. Que faites-vous ce soir ?

J'ai été soufflée. Jamais, dans un milieu pourtant plus favorable aux histoires de fesses, on n'aurait eu l'audace de faire pareil chantage à une comédienne. Je lui ai répondu :

— L'autre est sûrement libre !

Et je suis partie, le laissant médusé. L'indélicat m'a, par la suite, bredouillé :

— On m'avait dit que vous aviez fait des films érotiques, alors j'ai pensé...

Nul. Mais j'ai eu tout de même le rôle, et à nouveau l'occasion de repousser les avances sans nuance de ce monsieur.

Je suis bien vite partie à Londres faire des photos « soft » et un film assez sophistiqué. Cela convenait à mes exigences du moment.

L'année 1979 a débuté pour moi par un voyage très agréable à Dusseldorf, où la sortie sur grand écran de *Je suis à prendre* était montée en épingle comme l'avait été la sortie d'*Exhibition* en France quelques années auparavant. Les Allemands m'ont reçue comme une star : Rolls à l'aéroport, champagne et fleurs dans la chambre du plus bel hôtel de la ville, grand dîner avec les distributeurs le soir, conférence de presse avec traducteurs le lendemain matin, séances de photos et interviews. Je me suis rendue dans la plus grande salle où

mon film était distribué, et, à la fin de la projection, on m'a demandé de monter sur scène. Je me suis rendu compte d'une chose, qui m'amusa beaucoup : je venais de me montrer nue à tous ces gens, j'avais fait l'amour devant eux, et c'était eux, maintenant, qui étaient gênés. Ils baissaient la tête et personne n'osa me poser de questions. Ce petit événement fut connu de toute la profession. Mes cachets quotidiens firent un bond en avant : désormais je valais 3 000 F par jour, ce qui réduisait le nombre de réalisateurs pouvant payer une comédienne à ce prix, et, comme il fallait bien vivre, diminuait d'autant mon choix. J'ai été payée 6 000 F pour tourner deux jours à Marseille dans le premier film réalisé directement en vidéo. Malheureusement, pour diminuer les frais, le producteur avait « invité » des « comédiens » amateurs, qui étaient venus dans le seul but de faire l'amour gratuitement avec une comédienne connue. J'ai été mise à rude épreuve par un groupe de mâles très satisfaits de leur forme physique, en particulier un homme monstrueusement membré, qui me fit mal, et me fit l'amour sans la moindre délicatesse. J'eus la désagréable surprise, moi qui n'avais encore pratiquement jamais vu les films érotiques que j'avais tournés, de visionner aussitôt, sur écran de contrôle, les scènes « hard » que nous tournions à la suite.

J'enchaînais films « hard » et films « soft », érotiques et fantastiques, sans faire la différence. L'important pour moi était de faire du cinéma, de savoir que des réalisateurs me réclamaient pour de grands ou de petits rôles que je sois déshabillée ou non, que je fasse l'amour ou de la natation, quelle différence ? Je sais qu'on m'a jugée inconsciente, mais encore une fois cette suprême liberté représentait, et représente encore, ce que j'ai de plus cher dans ma vie : la possibilité de choisir. Le temps qui passe ne retient que ce qu'il veut. S'il ne doit rester de moi que le souvenir d'une comédienne érotique, je n'aurai donc pas fait cela pour rien. Et, si je deviens un jour la comédienne que je souhaite, on oubliera mon passé « scandaleux » comme on l'a oublié pour d'autres comédiennes aujourd'hui très respectables. Pendant le tournage de *Fascination* de Jean Rollin, le producteur me « dragua » d'une façon que je trouvais méprisante. Pendant les prises de vues en extérieur, en plein hiver, je me réfugiais dans sa voiture pour me réchauffer entre deux plans. Je dus repousser ses avances à deux mains, et il en fut terriblement vexé. Le lendemain matin, pendant la séance de maquillage, il fit des réflexions très désagréables « sur ces filles qui font du porno et qui jouent les mijaurées ». Pas de doute à avoir : pour lui, s'exhiber sur un écran équivalait à la plus primaire perversion. À la fin du tournage, pendant les séances de post-synchronisation, deux comédiens exigèrent que je change de nom au générique : Brigitte Lahaie était pour eux synonyme de pornographie et ils refusaient d'être mêlés à pareille honte. Jean Rollin les envoya

poliment sur les roses, et je pus faire inscrire mon nom au générique de ce film fantastique de qualité.

Après le tournage à Bangkok que j'ai raconté au début de ce récit, j'ai été engagée pour un petit rôle dans *I comme Icare*, d'Henri Verneuil. C'était mon premier contact avec une superproduction internationale, et je fus impressionnée par la présence d'Yves Montand et par les moyens et le temps dont disposait le réalisateur. Je pensais que si, un jour, un film érotique bénéficiait des mêmes moyens, il serait peut-être comparable à un grand film. Il ne faut pas oublier qu'un « X » se tourne en deux ou trois jours, alors qu'un vrai film se tourne en dix ou douze semaines. Les réalisateurs de « X » ne peuvent accomplir que des performances. Souvent, ils jugent le combat perdu d'avance et se contentent de mener à bien leur entreprise. C'est du fast food : allez comparer Bocuse et Mac Donald. On a beau aimer comme moi les hamburgers, on ne peut pas nier que la poularde demi-deuil est incontestablement plus savoureuse !

L'expérience de *I comme Icare* me redonna le sens de la relativité des choses et m'incita à plus de modestie j'ai vu là tant de comédiens de talent apporter leur part, quelquefois infime, au succès d'un film si important, sans prétendre à autre chose que d'exercer leur métier. Cela me fit comprendre, mieux que tout le reste, l'aspect provisoire et superficiel d'une certaine célébrité, qui s'évanouit comme la fumée d'une cigarette.

Côté cœur, le vide le plus absolu. Des aventures sans autre illusion que de voir le temps passer plus vite, comme si un rendez-vous important m'attendait au bout. Beaucoup d'hommes m'ont draguée en croyant découvrir entre leurs bras une Messaline insatiable : je vous jure qu'ils ont été bien déçus, car je ne deviens Messaline que lorsque je tombe – le mot n'est pas trop fort – amoureuse, ce qui par bonheur n'arrive qu'incidemment. Je passais quelques soirées avec des copines, entre filles parmi elles Karine, la blonde Karine à la poitrine avantageuse, et la brune Pascale, qui espérait faire une carrière très sérieuse. J'ai senti à plusieurs reprises, au cours de certaines soirées, qu'elle était gênée de se montrer en compagnie d'une comédienne spécialisée dans l'amour sur grand et petit écran. Je ne lui en ai jamais voulu. Même quand Pascale, à son tour, a tenté de faire une carrière érotique, à laquelle elle n'a pas donné suite.

Pendant nos soirées de filles, nous adorions massacrer, oh ! bien gentiment quand même, les amants passés ou présents, qui n'appartenaient pas à nos cœurs, et nous faisaient quelquefois la cour à toutes en même temps. J'ai déjà dit que certains dragueurs ont les yeux plus gros que le ventre...

Boulot-porno-dodo : le cœur n'y était décidément plus. Je trouvais tous les prétextes bons pour refuser les films qui ne présentaient pas

un minimum d'intérêt artistique. On me promettait des scénarios que je voyais rarement, qu'on me jurait écrits spécialement pour moi, uniquement pour me convaincre d'accepter « autre chose » en attendant. Un court voyage en Suisse, un autre en Allemagne, un troisième en Italie, pour me permettre d'attendre une petite apparition dans un film de Roger Coggio, *Il était une fois l'Amérique*, un nouveau film de Jean Rollin, *La nuit des traquées*, et ma participation dans un film d'amour « soft » qui devint, par la magie du montage, un « X » très « hard » lors de sa sortie en vidéo. On commençait à faire de l'argent sur mon nom, et cela, bien sûr, me flattait.

Et puis, survint, comme par inadvertance, le petit détail qui allait changer ma vie en me faisant abandonner brutalement l'érotisme et ses grisantes mais trompeuses illusions.

Chapitre 21

UN PRINCE ARABE M'OFFRE 200 000 F

Cela s'est passé au Sénégal, lors d'une séance de photos, au début de l'année 1980. Je venais de refuser tous les films « X » qu'on m'avait proposés au cours des dernières semaines. J'avais, en revanche, accepté une simple figuration dans *Le coup du parapluie* de Gérard Oury. J'avais été partagée, pendant ce tournage, entre la satisfaction de faire partie d'une véritable équipe de pros, et la frustration de ne plus être considérée comme « la star » à qui l'on s'adresse avec égards et courtoisie. J'apprenais, de la part de Gérard Oury et de son équipe, le souci de la perfection qui les faisait recommencer plusieurs fois un plan, tant que le plus infime détail n'était pas parfait. Une préoccupation que l'on ne rencontrait jamais sur un plateau de film érotique, où on laisse le plus souvent les comédiens improviser, pour gagner du temps, en disant que « tout cela serait rattrapé au montage » – comme si le montage pouvait sauver un mauvais film !

Après *Le coup du parapluie*, il y a eu ces photos au Sénégal. Je ne refusais jamais ce genre de voyages j'avais l'impression qu'en m'éloignant de Paris, je gagnais du temps sur la décision qu'il me faudrait prendre un jour ou l'autre. Je me souviens parfaitement de la scène, au coucher du soleil, sur la plage infinie, assise, savourant l'air tiède qui caressait mon visage. Georges B., un journaliste de la télévision, vint s'asseoir près de moi. Il me posa quelques questions, me demandant ce que je pensais des photos, insistant pour savoir si j'allais bien :

— Oui, lui ai-je répondu en soupirant, ça va...

— Brigitte, m'a-t-il demandé, qu'est-ce que tu fais ici ?

Je l'ai regardé sans comprendre, loin, dans mes pensées, et ne m'attendant pas à ce que Georges se préoccupe de mes états d'âme.

— Ce que je fais ici ? Je travaille, tout simplement !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire : pourquoi fais-tu encore ce genre de photos ? Qu'est-ce que tu attends ?

— Je n'attends rien. Je fais mon métier, c'est tout.

— Je te regarde depuis deux jours. Tu n'es pas vraiment là. Tu penses à autre chose. Tu n'es pas heureuse de faire ce que tu fais. C'est cela, non ?

— Je ne suis pas particulièrement heureuse, c'est vrai. Je ne sais pas

trop quoi décider...

— Je suis sûr, Brigitte, je suis sûr que tu dois arrêter maintenant. Tu mérites de faire autre chose. Tourne la page. Ne te gâche pas !

Il me regardait en souriant, je l'ai fixé et j'ai éclaté en sanglots. Cet homme que je connaissais peu avait dit les mots qu'aucun des hommes de ma vie n'avait jamais prononcés. Deux ou trois petits mots tout simples, sans même un adjectif, sans passion, froidement, qui résumaient à la fois ce que je pensais, et ce qu'il fallait que l'on me dise. Je me suis levée d'un bond et j'ai embrassé Georges très tendrement :

— Je crois que tu as raison, lui ai-je murmuré. Je crois que je vais faire exactement ce que tu as dit.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je me retournais dans le grand lit, j'imaginai ma vie sans les films et les photos, les bandeurs fatiguées et ceux en pleine forme, les bureaux de production où il me faudrait attendre, attendre que quelqu'un lève la tête et, enfin, me voit.

— O.K., me suis-je dit, Brigitte on arrête tout.

En rentrant à Paris, j'ai annoncé la nouvelle à tous ceux qui me téléphonaient. J'avais l'impression qu'on ne m'avait jamais proposé autant de films, autant d'argent... Avant mon départ pour le Sénégal j'avais signé deux contrats qu'il me fallait honorer. Je suis donc partie pour l'Italie tourner un film sans grand intérêt, dans lequel, par bonheur, les scènes « hard » étaient rares. Chaque plan, chaque caresse reçue ou donnée, était ressenti comme une punition. Je découvrais que la ferveur, qui m'animait depuis quatre ans, m'avait fait supporter l'insupportable : j'en arrivais à considérer mon travail comme une caricature de ce que j'espérais. L'excitation des hommes réunis autour de moi me rendait malade, me donnait une sorte de vertige, comme si j'escaladais le temps passé depuis mon premier film et je me sentais basculer dans le vide. Le hasard a voulu que je tourne cet avant-dernier film avec Julia P., une superbe fille brune, au corps somptueux. Nous étions assez complices l'une et l'autre, et j'ai vu tout de suite que Julia avait un air triste et préoccupé. Nous nous trouvions côte à côte, allongées, nues, et je lui ai demandé :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'arrête ! m'a-t-elle répondu en chuchotant. Je ne supporte plus.

— Moi non plus, je ne supporte plus. J'arrête aussi.

Nous avons ri comme des folles et personne n'a compris notre joie. À vrai dire, le reste de l'équipe faisait un peu la gueule, et cela nous a fait rire encore plus fort.

Juillet 1980. J'accepte de tourner dans le film que Frédéric Lansac prépare depuis quelques semaines, et dont on dit qu'il sera l'un des meilleurs films « X » de l'année : je cède, tout d'abord parce que j'étais engagée auprès de Lansac avant de décider d'arrêter, ensuite

parce qu'il m'avait convaincue de tourner une dernière scène « hard » en me promettant de me donner l'un des rôles principaux du film « soft » qu'il préparait alors, *L'immorale*. J'avais très envie de le faire, je connaissais l'équipe technique, je savais que les images seraient belles, et ce genre de film érotique, dans la ligne esthétique d'*Emmanuelle*, assurerait une transition entre le « X » et le cinéma sérieux. J'ai donc accepté de tourner dans *Les petites écolières* où je n'apparais que dans une seule scène « hard », pour ma dernière fellation cinématographique. Je n'étais plus moi-même, j'avais l'impression que je n'avais jamais tourné ce genre de choses, j'étais si mal à l'aise que j'ai joué la scène avec une paire de Ray-Ban, comme pour cacher mon visage... J'ai tourné ce quarante-septième et dernier film « pornérotique » – et je n'ai pas eu de rôle dans *L'immorale*. J'avais tenu mes engagements jusqu'au bout – et ce cinéma auquel j'avais tant donné de moi-même me trahissait au dernier moment.

J'ai vécu alors quelques semaines très éprouvantes. Tout d'abord, je me suis retrouvée seule, complètement seule, pour la première fois de ma vie. Plus d'amant de cœur, des copains soudain absents : les gens du « hard » comme je les appelais déjà me boudaient. Ils considéraient que je les avais abandonnés, et comme on racontait un tas de choses fausses comme toujours, sur de prétendues déclarations que j'aurais faites, critiquant ceux avec qui j'avais travaillé pendant quatre années, j'étais tenue à l'écart, même par les filles.

J'en ai profité pour descendre quelques jours chez mes parents à Lyon. Les choses s'étaient passées assez mal avec eux, au début. Mon père avait découvert que je tournais dans des films érotiques en recevant une lettre anonyme accompagnée de photos très, très intimes : je comprends aisément qu'il ait été bouleversé par cette découverte, et que lorsque je l'ai appelé, plusieurs jours plus tard, il m'ait raccroché au nez, sans rien vouloir me dire. Ma mère savait que j'avais tourné dans des films de ce genre, mais sans vraiment se rendre compte de ce que cela signifiait réellement. Quand elle a compris, je le lui ai expliqué de vive voix, elle est devenue toute pâle, toute triste, et elle m'a dit : « Ma pauvre Brigitte, j'espère que tu n'auras jamais à le regretter... » Un long silence s'en était suivi, interrompu par quelques coups de téléphone et de brèves visites au moment de Noël. Et puis, tout doucement, avec le temps, la rancœur s'était guérie toute seule, et on évitait d'aborder le sujet lorsque nous étions réunis. Mon père reçut encore à deux ou trois reprises des lettres anonymes accompagnées de photos, et provenant sans doute d'excellents amis qui manquaient seulement d'un peu de courage pour m'attaquer de front.

Des lettres anonymes, Philippe en avait reçu aussi, ainsi que ma concierge.

C'est une chose étrange, une lettre anonyme : ça ressemble à un

pansement sali par une giclée de haine, de jalousie, des choses bien plus répugnantes que ce qu'on trouve habituellement dans un pansement sale. J'ai toujours assumé les lettres anonymes, les photos découpées dans les revues. Cela fait partie des risques du métier. Et puis cela a toujours existé : des générations de « corbeaux » ont dénoncé, dans l'ombre, révolutionnaires, patriotes et résistants. Des innocents ont été déshonorés et quelquefois condamnés. Alors, vous pensez, combien de comédiennes, érotiques ou non, ont dû souffrir de cette pitoyable forme de jalousie...

En rentrant à Paris, mon premier souci, instinctif, a été de déménager. Je me suis installée dans un appartement caché au fond d'un jardin de Neuilly, que j'habite encore aujourd'hui. J'avais le cœur nomade, il fallait que je change de pays. Je suis partie avec France, qui avait abandonné elle aussi le métier, pour Collioure, où nous nous sommes enivrées de soleil catalan et de petit vin du pays. J'ai rencontré un homme sur la plage. C'était l'incarnation de mon fantasme personnel : grand, blond, fort, tendre et possessif à la fois, nous avons connu pendant une semaine ou deux une sorte de fascination mutuelle. J'ai atteint avec lui des niveaux de plaisir, de jouissance, de bien-être que je ne soupçonnais pas, un bonheur fou, d'autant plus fou que je savais qu'il ne durerait pas. Il n'a pas survécu aux premiers jours de septembre, aux premiers jours sans soleil.

Je suis rentrée avec France à Paris, sous la pluie. J'ai quitté cet homme qui aurait pu devenir l'homme de ma vie, et nous ne nous sommes plus jamais revus, et au fond c'est très bien ainsi, parce qu'avec une véritable histoire d'amour sur le dos je n'aurais pas eu le courage ni la volonté de me battre.

J'ai été présentée au cours d'une soirée à un prince arabe qui avait vu tous mes films et qui m'avoua très courtoisement son admiration pour la « majesté avec laquelle je donnais le plaisir aux hommes » – je ne fais que citer ses propres paroles. Il me demanda de lui parler de mes projets, et je lui fis part de ma décision. Le prince parut effondré. Il me dit que ce n'était pas possible. Je lui répondis au contraire que oui. Alors il me proposa une chose un peu folle : tourner un dernier film rien que pour lui, que personne ne verrait jamais, qui resterait un secret entre nous. Il m'offrirait 200 000 F pour une seule journée, avec l'équipe de mon choix. J'ai refusé en lui expliquant que ma décision était prise, et que l'argent, aussi important soit-il (ma situation financière était loin d'être rassurante...), ne me ferait pas changer d'avis. Le prince m'a souri, a rendu hommage à ma volonté et n'a pas insisté davantage. Il m'a fait livrer le lendemain une gerbe de fleurs avec sa carte portant une adresse à Paris et ces mots : « Vous pourrez toujours m'y joindre, même lorsque je serai dans mon royaume. Un mot de vous et un avion vous emmènera vers moi... » Je n'avais pas

vu *Harem*, mais de toute façon je n'aurais pas accepté.

Je sais que le fantasme du harem est cher à beaucoup d'hommes. La notion de contrainte, de dévotion, de culte au maître-mâle et tout-puissant, et jusqu'à l'existence de l'eunuque, suscitent une fantasmagorie enrichie par le dépaysement exotique. Pour ma part, je ne me suis jamais imaginée dans le personnage d'une prisonnière, et si, a priori, je n'ai rien contre les palais, je préférerais y régner plutôt que d'y croupir. Je n'ai pas l'âme d'une résignée.

Je me souviens d'un automne aux violons monotones, comme disent les chansons, un automne de pluie et d'angoisses. Mon téléphone n'arrêtait pas de sonner. Mon entêtement à refuser de tourner des films érotiques était insupportable à certains réalisateurs qui m'appelaient sans arrêt en me disant :

— Mais enfin, Brigitte, ce n'est pas possible. Que tu veuilles arrêter, je comprends, mais tu DOIS faire mon film, ce sera le dernier...

Ils ne savaient pas, les pauvres, que lorsque j'ai décidé quelque chose, rien, vraiment rien, ne peut me faire revenir en arrière.

Dernière tentation, manifestation diabolique du destin : trois des films que j'avais tournés en interprétant le rôle principal venaient de sortir aux États-Unis. Les Américains, pourtant assez réfractaires aux films français, faisaient un gros caprice sur ma personne. Un matin, le téléphone sonna et l'on me proposa tout simplement un tournage aux États-Unis, avec un bon cachet et tous les frais payés, selon l'habitude américaine, c'est-à-dire dans le plus agréable confort. Je répondis à mon interlocuteur, qui parlait assez correctement le français avec un fort accent américain, que je ne tournais plus ce genre de films. Il parut étonné, me fit répéter, et raccrocha. Il rappela le lendemain et me proposa cette fois un contrat pour trois films, en triplant le montant de mes cachets et en m'accordant une somme confortable pour des frais sans justificatifs. Je lui confirmais que je ne tournais plus de films érotiques. Je l'entendis répondre avec un petit rire joyeux :

— Vous êtes décidément très forte, « Bridgit »...

Le lendemain nouvelle proposition : un contrat pour six films, villa louée à Hollywood, piscine, voiture avec chauffeur et frais illimités. Je ne vous raconte pas dans quel état me mettait cette surenchère. Ce qui m'aurait rendue si heureuse quelques mois auparavant, me plongeait dans la perplexité : avais-je le droit de refuser pareil pont d'or ? Étais-je complètement inconsciente, ou bête au point de ne pas me rendre compte qu'on ne me ferait jamais ce genre de proposition pour tourner des films « sérieux » ? On n'offre de telles conditions à personne, à ma connaissance, en France, pas même aux plus grosses stars. Cette possibilité inespérée aboutissait à la réalisation de mon ambition : prouver qu'on peut réussir une véritable carrière en ne tournant que

des films érotiques. Je me voyais déjà star à Hollywood, comme le sont là-bas Marilyn Chambers ou d'autres, qui sont invitées à la télévision, qui donnent des interviews dans les journaux, qui vivent, tout naturellement, comme les autres comédiennes.

Alors ? Alors, j'ai répondu définitivement non, à la stupéfaction de l'Américain. Il n'a jamais compris pourquoi une « star » du cinéma érotique refusait la suprême consécration, qui était de tourner six films en Californie avant de pouvoir prendre une retraite définitive et dorée. Cela correspond tout à fait à l'état d'esprit américain : les « sex-stars » californiennes ne restent jamais plus de trois à quatre ans dans le métier, et se retirent, fortune faite, dans un ranch, un motel ou un parc de loisirs après avoir épousé un riche cow-boy.

Ce producteur ne pouvait imaginer qu'il avait au bout du fil la seule comédienne de « films pour adultes » qui remette sa carrière en question pour tourner d'hypothétiques films « normaux » en pleine crise du cinéma, et dans un cinéma français que les étrangers continuent d'ignorer à 95 %. Si l'on parle encore aujourd'hui de Brigitte Lahaie à ce producteur, il lèvera les bras au ciel et frappera son front avec l'index de la main gauche :

— Incredible ! She's absolutely crazy !

O.K., j'étais crazy.

Chapitre 22

MON PETIT CARNET SECRET

Les cinq premiers mois furent très difficiles. Je ne travaillais plus, je ne gagnais plus d'argent, il me semblait que je n'intéressais plus personne. Quand je me présentais à des castings, je surprénais des regards, genre : « Ah, c'est vous ? » C'était bien moi, mais je ne correspondais pas aux personnages. J'étais « marquée » selon l'expression qu'emploient indifféremment les responsables de castings et les gardians de Camargue qui marquent leurs bêtes pour qu'on les reconnaisse de loin. Je pouvais être satisfaite au moins sur ce point : on me reconnaissait de loin.

Ce fut l'époque où tout le monde me donnait des conseils : change de nom ; dis que c'est pas toi ; fais du théâtre ; pars à l'étranger ; fais-toi engager dans une troupe de province ; inscris-toi dans un cours d'art dramatique pour repartir à zéro.

Je n'aime pas le mot zéro, ni le chiffre, mais j'ai quand même changé de nom, je me suis inscrite dans un cours, j'ai coupé mes cheveux et j'ai perdu ma blondeur. J'ai même cherché un agent. J'ai aussi rencontré un comédien dont je suis tombée amoureuse, c'est vrai. C'est vrai aussi qu'il m'avait dit des choses épatantes, les mots que j'avais besoin d'entendre à ce moment-là : « Tu es belle, tu joues bien, tu réussiras, nous ferons de grandes choses ensemble. » La plus grande chose qu'on ait faite ensemble, c'est l'amour. Et agréablement. Mais jamais ce garçon, pour qui j'avais une nouvelle fois abandonné appartement et liberté, ne m'a proposé le moindre projet qui aurait pu m'aider professionnellement et surtout, surtout, moralement. Je crois que l'égoïsme fait partie de certains êtres comme l'intelligence ou la beauté l'égoïsme est un don que l'on reçoit à la naissance, et qui permet de vivre en évitant beaucoup de complications.

Je me suis retrouvée seule une fois de plus, avec ma fidèle chienne, ma « O » chérie qui ne s'en faisait pas pour moi. Je montais à cheval tous les jours, et je savourais ces heures de liberté, cette sensation enivrante de puissance que me communiquait ma jument Théodora. Je repensais à tous ces gens qui avaient peuplé ma vie : ce réalisateur très bien sous tous rapports, qui dissimulait sous ses costumes très chics, un porte-jarretelles et des bas noirs qu'il portait en permanence. Je revoyais cet homme, adoré par les médias, qui avait tant voulu que

sa petite chienne me lèche sur tout le corps. Cet autre, qui m'offrait des cadeaux somptueux pour que je le sodomise. De temps à autre, en rangeant mes papiers, je tombais sur mon petit carnet secret, celui où je m'amusais à donner des notes à mes amants.

Je revivais ma rencontre avec ce très célèbre producteur de disques, plus gentil qu'efficace en amour, qui s'était fixé l'ambition de posséder toutes les femmes qu'il désirait. J'avais cédé à son désir parce qu'il ne m'avait rien offert, rien demandé d'autre que de passer une nuit avec lui.

Et ce chanteur, si célèbre qu'il doit refuser les avances des filles agglutinées sur le chemin de son lit, un peu fruste, un peu brutal, qui baise façon « grand spectacle » comme lorsqu'il est sur scène.

Un autre, si doué pour la chanson, si nul en amour.

Un journaliste, célèbre pour ses commentaires sportifs, imbu de lui-même, tendre tant qu'il n'eut pas obtenu ce qu'il voulait de moi, méprisant sitôt qu'il fut satisfait, impuissant à force d'orgueil.

Cet écrivain, obscène et prétentieux, qui s'était entêté à me vouloir à son bras, qui n'avait pas eu le temps de me donner du plaisir, tout préoccupé à ne pas rater le sien.

Cet autre romancier, galant, courtois, jamais très à l'aise dans l'intimité.

Cet ami, virtuose de la grande cuisine française, tendre et apaisant.

Ce jeune comédien, doué dans tous les domaines, qui m'a procuré des jouissances comme peu d'amants ont su m'en offrir, qui était follement amoureux de moi, au point que j'aurais pu être très amoureuse de lui, avec le temps...

Et cet homme politique, ce battant voué au destin le plus grand, qui me faisait rechercher chaque fois que son formidable appétit sexuel ranimait ses fantasmes : je n'étais jamais libre pour le rencontrer, et il revenait sans cesse à la charge, sans vouloir comprendre que je ne serai jamais une égérie qu'on aime à la sauvette entre deux discours électoraux.

Il y avait aussi ce « hardeur amoureux », qui voulait absolument recommencer dans le privé ce que nous avions fait, tant de fois, devant une caméra.

Cet autre, qui affirmait ne plus pouvoir prendre de plaisir ailleurs depuis qu'il m'avait connue...

Ce grand musicien, qui a su me dire, au moment où j'en avais le plus besoin, les quelques mots qui me redonnèrent courage et confiance, qui m'a tant aidée quand les autres ne m'aidaient plus...

Tous ces hommes si différents constituaient ma vie privée si publique. Ce passé ne m'appartenait plus. Mes amies étaient reconverties dans l'union conjugale, les autres devenues commerçantes, courtisanes, maîtresses professionnelles d'hommes qui

ne leur appartiendraient jamais. Certaines avaient disparu et on ne retrouverait jamais leur trace, d'autres se cachaient sous un faux nom, sous des lunettes aussi noires que leurs perruques et tremblaient à l'idée qu'un jour, on puisse savoir ce qu'elles avaient vécu. Toute une époque s'éloignait de moi, comme on voit une ville disparaître au détour d'une voie ferrée, comme Lyon avait disparu lors de mon premier départ pour Paris.

De nouveaux personnages peuplaient ma vie. Parmi eux, quelques-uns me firent confiance. Je suis partie tourner à Londres *Erotica* avec Paul Raymond, un film esthétiquement parfait où je jouais un peu mon propre rôle. D'autres projets se construisaient lentement, et, un jour, le téléphone s'est remis à sonner. Dès cet instant, le reste appartenait au présent, à ma nouvelle vie de comédienne comme les autres.

Je sais que je ne serai jamais comme les autres, pour certains. Les films que j'ai tournés il y a cinq, six ans, continuent à sortir, à ressortir avec mon nom à chaque fois plus gros sur l'affiche. On guette mes réactions, on attend que je craque. J'ai appris à regarder les films que j'ai tournés à cette époque : une multitude d'images sans intérêt, avec parfois, ici ou là, des moments superbes. La seule chose qui me gêne aujourd'hui, ce sont les titres, souvent agressifs et racoleurs, qui n'apportent rien à un genre qui interdit toute vulgarité pour être admis par le public le plus large.

Le cinéma érotique n'est plus ce qu'il était : on tourne de plus en plus vite des films en vidéo, sans comédiens, avec des « amateurs » du sexe, qui ne mettent que leur sexe au service d'histoires qui n'en sont pas.

Je continue à croire qu'il y a place pour un véritable cinéma érotique, comme il y a eu de tout temps, à tous les siècles, place pour un érotisme artistique que l'on retrouve dans la peinture, la littérature, la sculpture et la poésie. J'espère que des films comme *Neuf semaines et demie* d'Adrian Lyne ou *Caligula* et *La clef* de Tinto Brass permettront aux réalisateurs et aux comédiennes qui seront inspirées, de redonner ses lettres de noblesse à une forme d'art que le film japonais, *L'empire des sens* de Nagisa Oshima avait atteint : cette histoire superbe et dramatique d'une femme passionnément amoureuse d'un homme, qui l'aimait de tout son corps. Les images de la fellation inspirée qu'elle faisait à cet homme n'avaient choqué personne, n'avaient pas été sanctionnées par le « X » infamant.

Beaucoup de films d'une insupportable violence sont livrés à tous les publics sans connaître la censure de fait que constitue la loi « X » : comme si l'image d'un homme décapité ou coupé en morceaux était moins dérangeante que celle d'un couple faisant l'amour. C'est peut-être là que se situe le problème du cinéma érotique, ou

pornographique : il n'y a pas assez d'amour. Ni dans les histoires, ni parmi les gens qui les font.

Tout cela en fait ne me concerne plus. Je vis désormais avec d'autres ambitions, puisque j'ai réussi mon premier défi : m'imposer avec mes qualités physiques dont j'ai tellement douté. Devenir une « sex-star », quand on croit pendant dix-huit ans être laide ou sans charme, est une victoire non négligeable sur soi. Je lis soigneusement tous les scénarios que l'on m'envoie et, malgré l'appétit féroce qui me pousserait à tourner tout ce que l'on me propose, j'apprends à refuser ce qui n'est pas indispensable. Après *L'exécutrice*, *Brigade des mœurs*, *Le couteau sous la gorge*, *Suivez mon regard*, *Joy et Joan*, après un téléfilm, j'ai enfin des projets qui correspondent de mieux en mieux à ce que je veux faire.

Ce soir, je vais dîner chez des amis. Nous parlerons de *Au nom de la rose* que j'ai beaucoup aimé. Nous serons tous d'accord pour reconnaître le génie de Michel Serrault dans *L'avare*. Et je rentrerai chez moi. « O », qui a bien vieilli et dont le museau est déjà tout blanc, m'accueillera en grognant sur le vieux tapis qu'elle s'est approprié. Demain, avant de rejoindre l'amant passionné de vidéo et de cinéma qui partage mes nuits, je monterai ma jument et je galoperai dans la forêt, avide d'air pur et de liberté.

Moi, la scandaleuse...

Annexes

SUR L'ÉCRAN NOIR DE VOS NUITS BLANCHES

FILMS CLASSÉS « X ».

(La sélection des 10 films que je préfère...)

1976

Jouissances (Frédéric Lansac)

1977

Parties fines (Indécences 1930) (Gérard Kikoïne)

La rabatteuse (Burt Trambaree)

Je suis à prendre (Francis Leroi)

1978

Je suis une belle salope (Gérard Vernier)

Nuits brûlantes (Burt Trambaree)

Couple cherche esclave sexuel (Patrick Aubin)

Anna (José Bénazeraff)

Téléphone 666 (Gérard Kikoïne)

1980

Les petites écolières (Frédéric Lansac)

Et... « the best of » :

L'anthologie du plaisir de Brigitte Lahaie (René Chateau Vidéo)

FILMOGRAPHIE.

1977

Les raisins de la mort (Jean Rollin)

1978

Viol (Pierre Chevalier)

1979

Photo-scandale (Patrick Aubin)

Fascination (Jean Rollin)

I comme Icare (Henri Verneuil)
La nuit des traquées (Jean Rollin)

1980

Erotica (Paul Raymond)

1981

Diva (Jean-Jacques Beineix)

1982

Pour la peau d'un flic (Alain Delon)

Te marre pas c'est pour rire (Jacques Besnard)

Éducation anglaise (Jean-Claude Roy)

1984

Brigade des mœurs (Max Pécas)

1985

Joy et Joan (Jacques Saurel)

1986

L'exécutrice (Michel Caputo)

Suivez mon regard (Jean Curtelin)

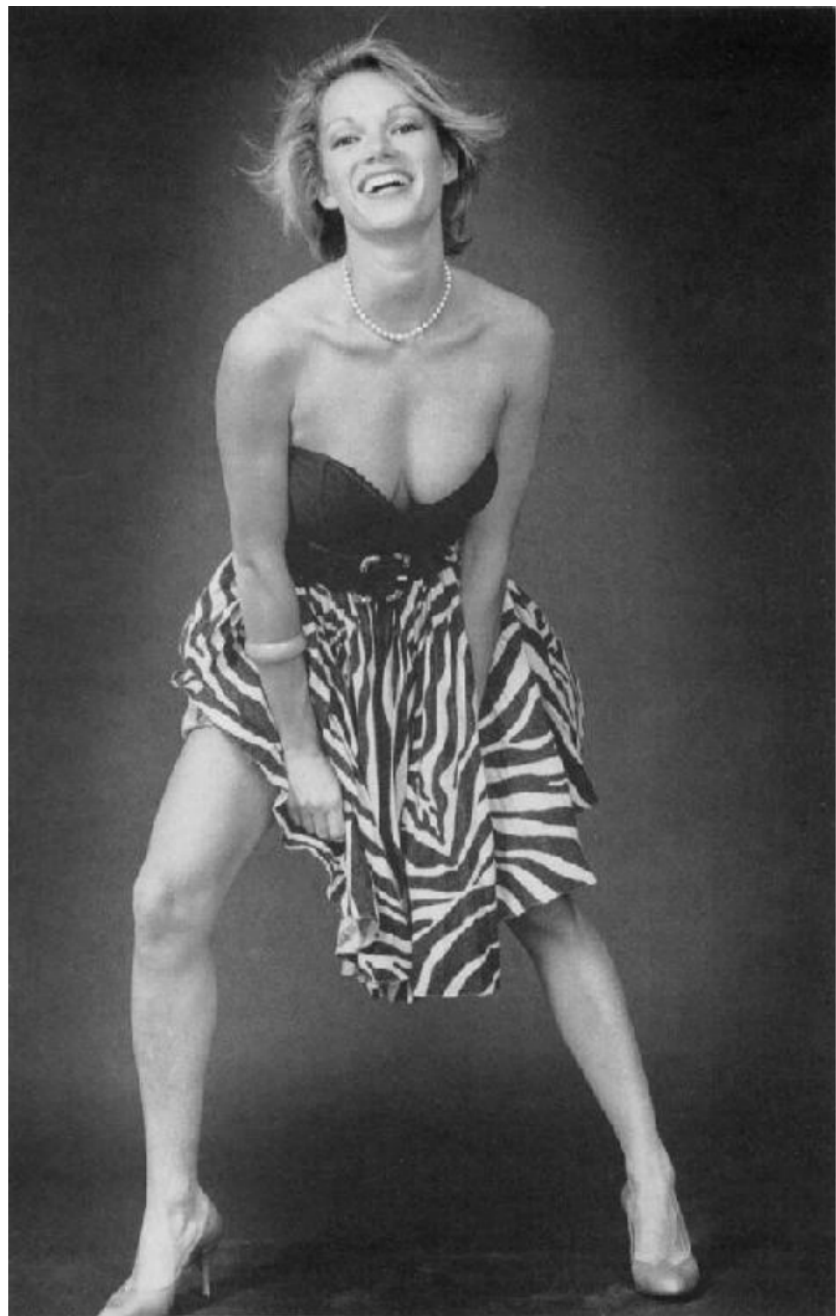
Le couteau sous la gorge (Claude Mulot)

1987

On se calme ! (Max Pécas)

*Je remercie tous ceux qui m'ont aidée à rassembler mes
souvenirs et en particulier Jean-Pierre Imbrohoris.*

Photos





J'ai toujours aimé les animaux. Avec le chat de ma grand-mère, je jouais aux billes.



Je découvre le téléphone. Déjà, le sens de la communication !



Dans le parc de l'Orangerie à Strasbourg, je me souviens que je raffolais du zoo.



À Metz, chez des amis, je fais câlin avec un âne.



Robe et socquettes blanches pour un mariage.



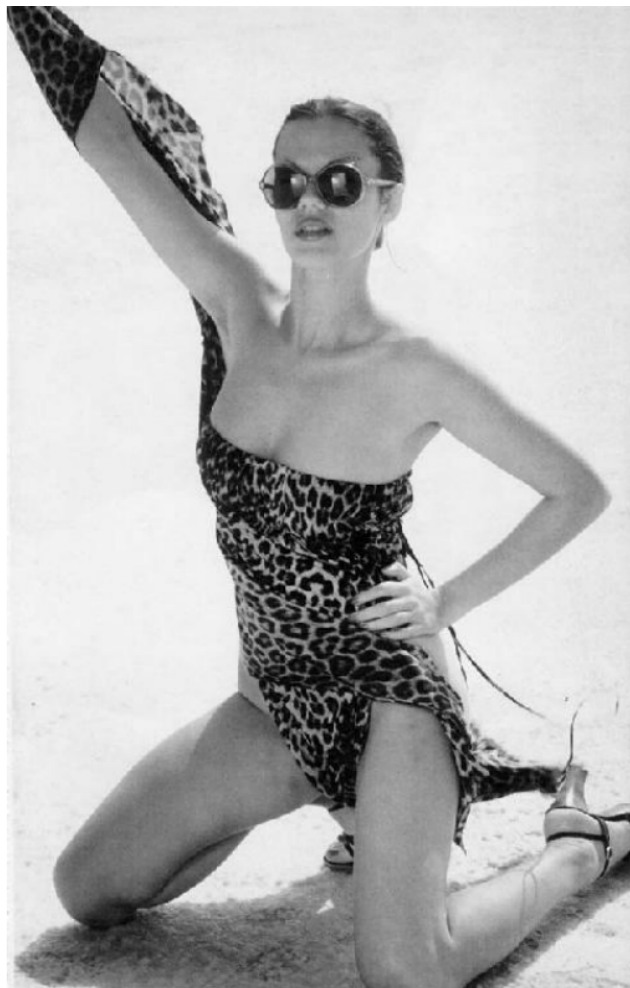
Photo de groupe avec petites filles et maîtresse, à l'école Vauban de Strasbourg.
Fini de rigoler, la vie c'est du sérieux...



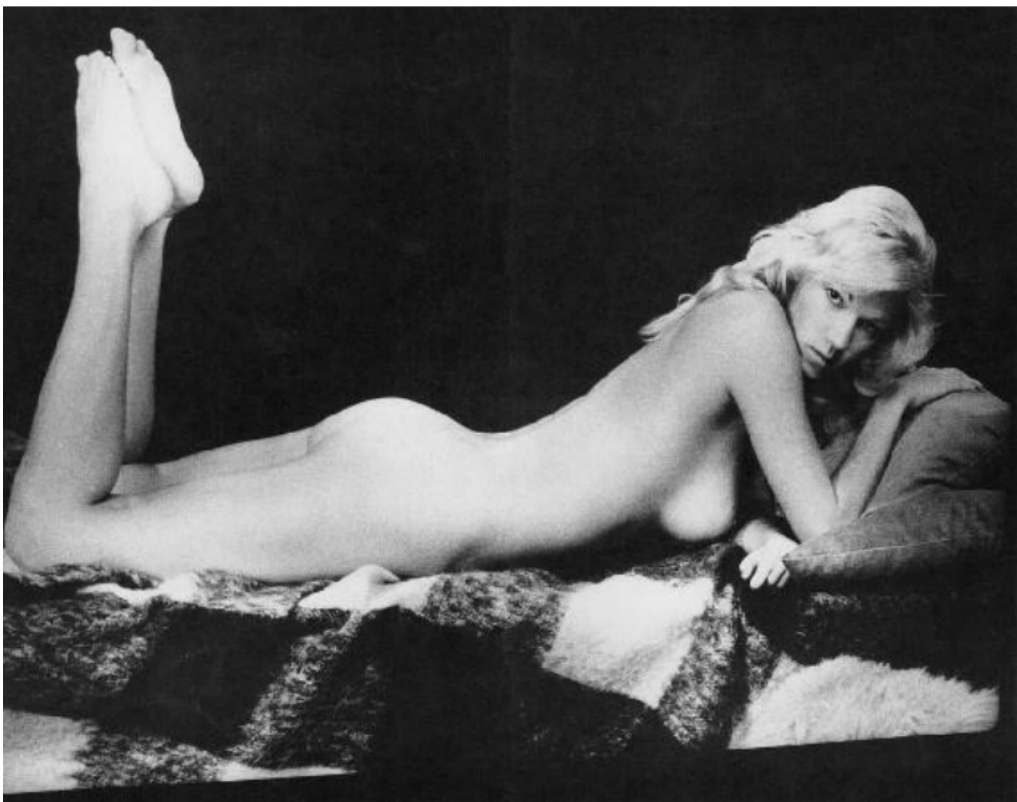
Ma communion ? Un très mauvais souvenir. J'étais si vilaine que je me faisais horreur.



Métamorphose et épanouissement de la chrysalide en papillon.



Je suis fière de ces deux photos de vacances en Tunisie prises par Serge Jacques.





Dès mon arrivée à Paris, mon frère a pris de moi cette photo au bois de Boulogne. Cette nana va briser les cœurs...



Au dressage avec ma chienne Nadia.



Mes trois dogues : Nadia la bleue, Noémie la fauve et O. la brungée.



Tendre corps à corps avec le lévrier russe de mon amie France Lomay. Qui fait
Scarlett O'Hara et qui fait Rhett Butler ?



Pendue haut et court dans « I comme Icare » de Henri Verneuil avec Yves Montand.



Dans « Fascination », nue sous ma cape et armée d'une faux, j'incarnais une psychopathe.



Une petite séance de naturisme avec O. et Noémie dans ma chambre à la Celle-Saint-Cloud.



Décidément, avec les animaux, le feeling passe. Depuis Noémie est morte, mais pas dans mon cœur.



Vous ne trouvez pas géniale cette photo de Jean-Loup Sieff ? C'était juste après une séance de pose pour un grand chausseur.



Sous mon masque en plumes d'oiseau, j'ai ma jument Théodora dans la peau.



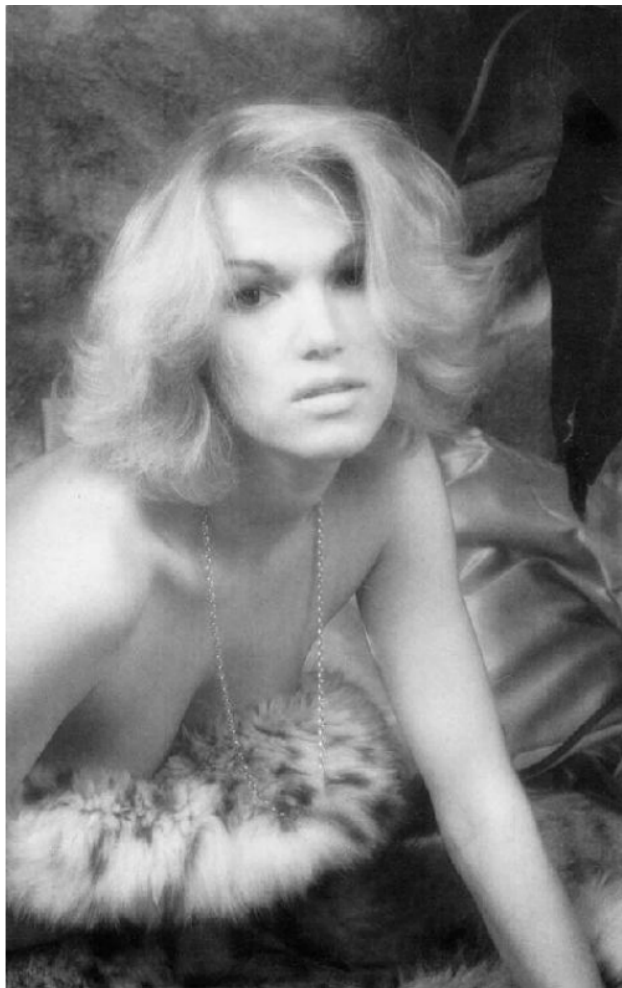
Je ne sais plus ce qui m'a pris mais, en 1982, n'en faisant qu'à ma tête, je me suis teinte en brune. Pourtant, si les brunes comptent pas pour des prunes, je suis intimement persuadée que les hommes préfèrent les blondes.



Syndome Marylin : dans « Diva » de Beinex, je rejoue « Sept ans de réflexion ».



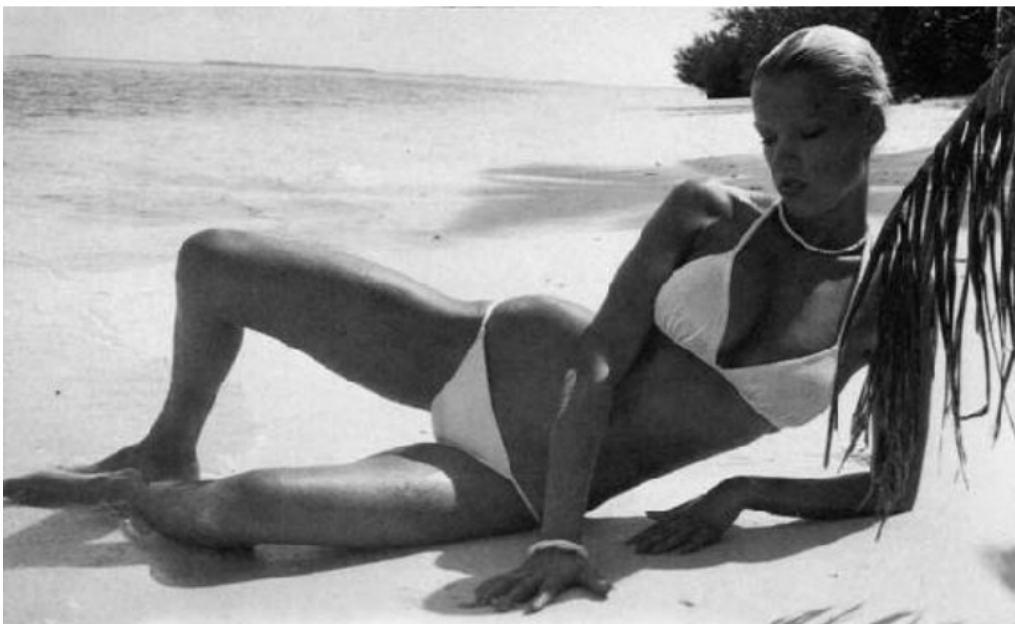
Au Club Med, je fais un play-back de miss Monroe.



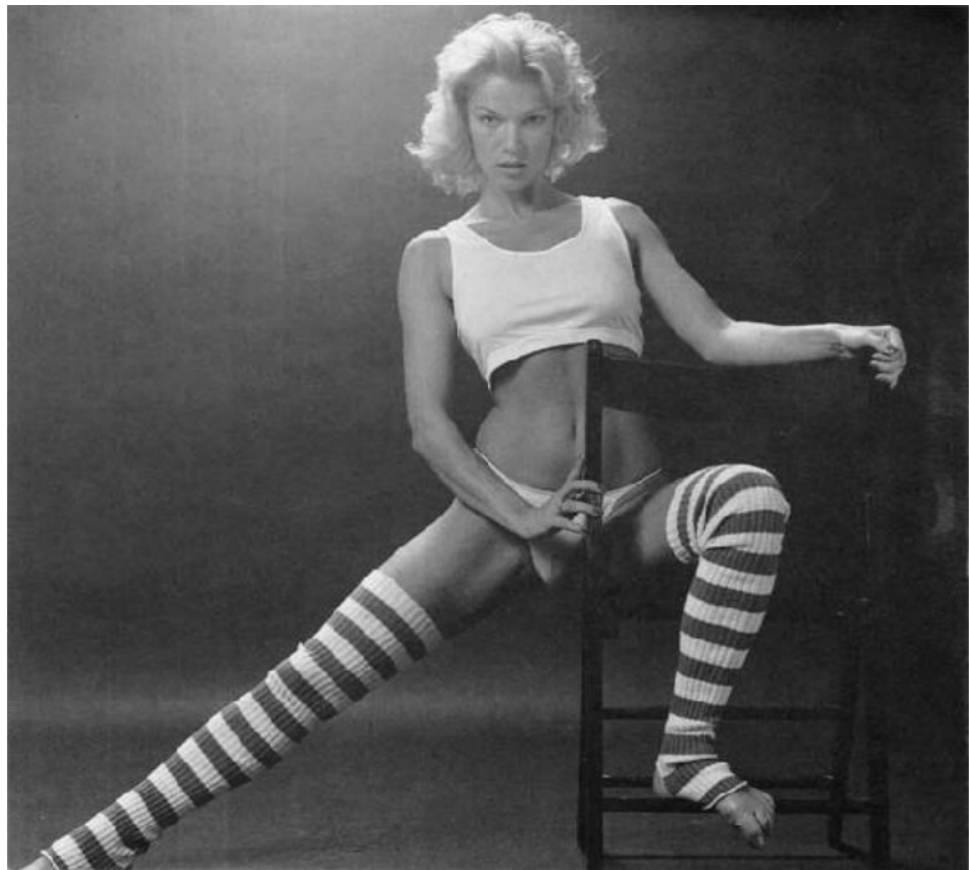
C'est Francis Goldstein de l'agence Gamma qui a réalisé cette très belle photo de presse.



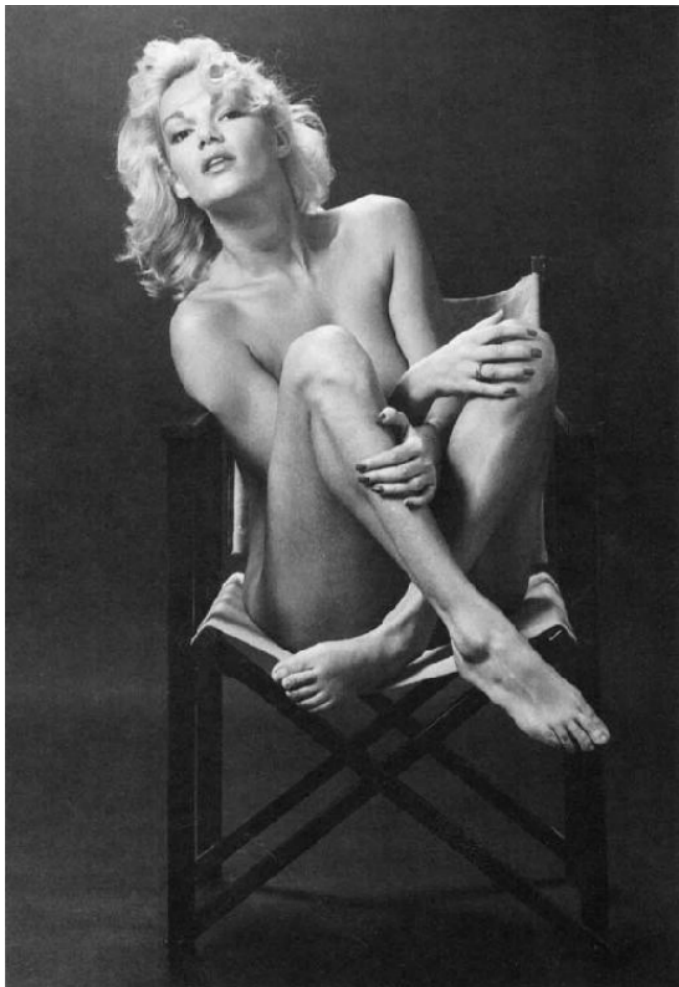
Le moins qu'on puisse dire, c'est que ma vie au rayon X ne fait pas plaisir à tout le monde.



Vacances aux îles Maldives. Au programme : farniente intensif et orgie de fruits et poissons.



Pour arriver à cette photo, le petit oiseau m'a fait poser pendant trois heures.



Sur la chaise d'un réalisateur connu, Ève nue met elle-même en scène ses charmes.



Quoi de plus beau, de plus émouvant, que deux femmes offertes qui font
l'amour ? Trois, peut-être.



Dans « Pour la peau d'un flic » de et avec Delon, j'ai le plaisir de conduire le bel Alain à sa chambre.



Une chatte sur un doigt brûlant ? Si vous voulez, mais, avant tout, la pureté d'un corps nu.



Les amoureux d'équitation reconnaîtront un saut d'Oxer. Et quelle chance de faire corps avec Théodora !



Chez moi, à Neuilly, en 1986. Lecture d'un script sous le charme d'une symphonie de Mahler.



Dans un portrait d'un photographe amateur, j'apprécie avant tout la sincérité
de mon visage.



Dans « L'Exécutrice » de Michel Caputo, j'étais dans tous les sens du terme, une femme fatale.



Pour refermer en beauté ce carnet parfois intime, parfois exhibitionniste, mais toujours vrai, j'ai choisi pour vous ce portrait avec micro. Déjà petite fille, je rêvais de chanter ; et la femme publique que je suis devenue se souvient à la perfection de la petite fille qu'elle était, qui continue de vivre en elle et qui, probablement, lui survivra... Je vous embrasse.



Finfin, Brigitte Lahaie dit tout : elle raconte ses débuts, sa carrière, le tournage des films « X », mais aussi ses rapports avec les autres comédiens. Et surtout, elle révèle sa vie privée, ses expériences sexuelles, ses amours. Elle parle de la réussite, de la jalousie et du plaisir. De tous les plaisirs. Impudique, exhibitionniste, provocatrice, Brigitte Lahaie se révèle aussi une femme de cœur, avec ses faiblesses et ses déceptions. Si elle a connu la gloire en montrant son corps, Brigitte Lahaie a bien d'autres richesses, d'autres beautés qui ressortent de cette surprenante confession. Son livre est un cri de vérité et de sincérité sans précédent. Il ouvre complètement le rideau sur le monde étrange du cinéma « X ». La sex-star française vous guide à travers ses interdits sans tabou. Voici une vie de femme au rayon X.



9 782850 185380

62 5068 2/87.311/79 F. T.T.C.